





*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL











Œ U V R E S  
D E  
L E G R A N D,  
COMÉDIEN DU ROI.  
NOUVELLE ÉDITION,  
*Revue , corrigée & augmentée.*  
T O M E I V.



A P A R I S,  
Par la Compagnie des Libraires Associés

---

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

PQ  
1995  
L6  
1770  
t. 4



93621

---

# T A B L E

*Des Pièces contenues dans ce quatrième  
Volume.*

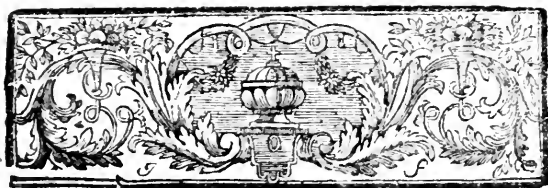
L'IMPROMPTU DE LA FOLIE.	Page 1
LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS.	135
LA FRANÇOISE ITALIENNE.	77
LA CHASSE DU CERF.	137
LA NOUVEAUTÉ.	222
LES AMAZONES MODERNES.	271



L'IN-PROMPTU  
*D E*  
LA FOLIE,  
*AMBIGU COMIQUE,*  
*Représenté en 1725.*







AU SEIGNEUR  
A Y M O N,  
G É N É R A L  
DE LA CALOTTE.

*MONSEIGNEUR,*

*Dussiez-vous me placer surnumé-  
raire dans votre Brigade des FAUX-  
PLAISANS, ou dans celle des EN-  
NUYEUX, j'ai cru ne pouvoir mieux*

A ij

*mériter l'honneur que vous m'avez fait de m'enrôler dans votre illustre Corps , qu'en vous dédiant mon IN-PROMPTU DE LA FOLIE. Il a fait plaisir à toute LA CALOTTE ; c'est-à-dire , qu'il a été du goût de bien du monde ; & , sur le succès , je pourrois me flatter d'être reçu dans votre Brigade des FOUS HEUREUX , si quelques Officiers subalternes de la Brigade des DIFFICILES ne traversoient mes desseins.*

*Je veux parler de ces CALOTTINS FLEGMATIQUES que rien ne réjouit , & qui ne réjouissent personne : de ces POLTRONS CRITIQUES , qui , n'ayant jamais osé monter la tranchée du Parnasse , ni même courir le moindre hazard , ne sont occupés qu'à rabaisser*

*le mérite des Actions des autres.*

*En vérité, MONSEIGNEUR, vous devriez forcer les CAGNARDS CAUSTIQUES à s'exposer au feu à leur tour, ou les condamner du moins à demeurer pour toujours renfermés dans leurs Casernes.*

*Vous avez assez d'autres Soldats pour tenir tête à LA SAGESSE, en cas qu'elle voulût remuer & rompre le Traité que vous avez arrêté depuis un tems entre ELLE & LA FOLIE.*

*Tout l'Univers, MONSEIGNEUR, admire avec quelle conduite un accord si difficile a été ménagé.*

*Vous avez commencé par porter notre Déesse à être moins extravagante & moins outrée, & sa fiere ennemie à pa-*

*roître moins bizarre & moins austere.*

*Vous avez renvoyé à la SAGESSE tous les Prisonniers que vous n'avez pas jugés de bonne prise, & que votre Brigade des INDISCRETS avoit amenés à votre Camp contre les Loix de la Guerre.*

*On vous a vu hautement désavouer tous les Brevets injurieux que vos malins Secrétaires leur avoient expédiés à votre insu, ne reconnoissant que ceux que vous aviez signés de votre propre main pour les Déserteurs de cette même SAGESSE, qui, de leur bonne volonté & de leur propre mouvement, s'étoient venus ranger sous vos Etendarts.*

*Quant à ces derniers, ils ont été reçus de vous à bras ouverts; vous leur*

avez donné des Charges dans votre Armée, suivant leur mérite & les actions qu'ils avoient pu faire dignes de LA CALOTTE, toujours prêt cependant à les renvoyer libres, si-tôt que LA RAISON viendrait les réclamer.

Pour peu qu'il s'en soit trouvé qui ayent voulu retourner, quel accueil ne leur a pas fait leur Souveraine? Elle a été d'autant plus contente de les revoir, qu'elle vous les avoit envoyé Fous, & que vous les lui avez renvoyé Sages : & c'est ce qui l'a engagée à conclure avec LA FOLIE cette Trêve si avantageuse à tout le monde.

Quelle gloire pour vous, MONSEIGNEUR, étant Général de LA CA-

LOTTE, de vous voir en même tems si bien avec LA SAGESSE! d'avoir trouvé le moyen de ramener ses Sujets à son obéissance, en inventant un nouvel art de corriger les mœurs en folâtrant ; & de faire la guerre au Ridicule, en lui donnant des louanges à le faire rougir !

Mais, à propos de louanges, ne croyez pas, MONSEIGNEUR, que celles que je vous donne ici soient intéressées, quoique je ne sois pas riche, & que vous possédiez les fonds immenses sur lesquels on assigne les Gratifications & les -Pensions qu'on accorde ordinairement à la plupart des faiseurs d'Epitres Dédicatoires, je vous proteste que c'est la seule estime que

*j'ai pour vos vertus, qui me les fait  
publier, étant d'ailleurs avec un pro-  
fond respect.*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &  
très-obéissant Serviteur,  
LE GRAND.



*ACTEURS du Prologue.*

**T**HALIE, Muse de la Comédie.

LA FOLIE.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

UN VIEUX COMMANDEUR.

UN PETIT MAITRE.

UN AVOCAT.

UN MARCHAND.

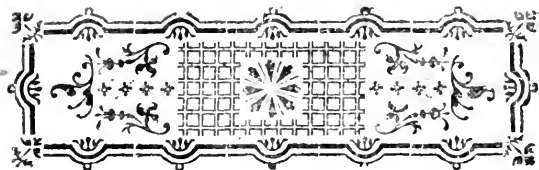
MOMUS.

} Dépu-  
tés du  
Public.

TROUPE DU RÉGIMENT DE LA  
CALOTTE.

*La Scene est à Montmartre.*





# L'IN-PROMPTU DE LA FOLIE.



## PROLOGUE.

---

*Le Théâtre représente Montmartre : Thalie est endormie au pied de ce Mont. On joue l'ouverture , après quoi on entend un Chœur d'Anes.*

---

## SCENE PREMIERE.

THALIE, LA COMÉDIE FRANÇOISE.

CHOEUR N<sup>o</sup>. 1.

Il

Il-hon , hi-hon , hi-hon , hi-hon , hahans.  
hans.

LA COMEDIE.

Réveillez-vous , belle Thalie ,  
Réveillez-vous , il en est tems.

Fin.

## CHOEUR.

Hi-hon , hi-hon , hi-hans , hi-hans.

## LA COMEDIE.

Pouvez-vous dormir aux accens  
D'une pareille mélodie ?

## CHOEUR.

Hi-hon , hi-hans , hi-hans , hi-hans , hans.

## LA COMEDIE.

Ce n'est point ici votre place ;  
On y voit périr vos talens.

## CHOEUR.

Hi-hon , hi-hans , hi-hans , hi-hans , hans.

## LA COMEDIE.

Abandonnez les Habitans  
De ce ridicule Parnasse.

## CHOEUR.

Hi-hon , hi-hans , hi-hans , hi-hans.



## S C E N E II.

THALIE , LA COMÉDIE FRANÇOISE.

LA COMEDIE.

**E**N vérité les Poëtes de Montmartre sont bien insupportables de me troubler ainsi sans relâche , & de m'empêcher de tirer Thalie de l'assoupissement où elle est plongée depuis si long-tems. Mais aussi quel séjour cette Muse a-t-elle été choisir depuis qu'Apollon l'a bannie du Mont Parnasse ? Montmartre !... Qui l'auroit jamais pu croire ? Ah ! malheureuse Comédie Françoise ; que tu es à plaindre d'être obligée de venir te fournir dans une pareille boutique ! Il faut pourtant , à quelque prix que ce soit , que je réveille Thalie. Holà , Muse , holà ; c'est la Comédie Françoise qui vous appelle.

T H A L I E , *se réveillant.*

La Comédie Françoise ! Ah ! ma chere amie , votre voix seule étoit capable de me tirer de ma léthargie. Mais , bons Dieux ! que je vous trouve changée ! & qui pourroit vous reconnoître dans l'état où vous êtes ?

LA COMEDIE.

Hé le moyen ! je n'ai plus que la moitié de

ma Troupe. Mais vous, divine Muse, que faites-vous à Montmartre ?

### THALIE.

Hélas ! j'y dors, & j'endors souvent les autres. Que veux-tu ? depuis un tems, je n'étois presque plus occupée que pour les Poètes de ce Canton ; ils sont trop lourds & trop paresseux pour me venir trouver jusqu'au sommet du Parnasse, & j'ai pris le parti de venir vers eux. J'ai, du moins, ici le plaisir de dormir, & de me reposer de mes anciennes fatigues.

### LA COMEDIE.

En effet, il me souvient qu'autrefois vous vous plaigniez que mes Poètes vous faisoient de trop rudes saignées : mais je crois qu'ici vous n'êtes pas dans le même cas. Il faut pourtant, belle Thalie, que vous fassiez un effort pour ma petite Troupe. Tout Paris vous en prie.

### THALIE.

Paris ! fort bien : pour se moquer encore de moi, comme il fait depuis si long-tems. Il est trop difficile à contenter sur votre Théâtre. Il s'efforce, en toute occasion, de rabaisser mes nouvelles productions, pour relever mes anciennes qu'il ne veut plus voir.

### LA COMEDIE.

Il est vrai que votre Sœur Melpomene est plus heureuse que vous. Son métier n'est pour-

tant pas si difficile que le vôtre , à beaucoup près. Il est plus aisé d'outrer la nature , que de l'imiter.

## T H A L I E.

Ah ! je t'avouerais que je suis quelquefois surprise des succès de Melpomene. Cela me fâche de voir qu'on soit prévenu en faveur de ses Tragédies nouvelles , même avant de les avoir vues. La moitié des gens les applaudissent , sans les entendre. On les admire long-tems , sans s'appercevoir de leurs défauts ; & ce n'est souvent que l'impression qui fait ouvrir les yeux à cette foule d'Approbateurs qui se laissent séduire au son de quelques vers empoulés , qu'un Acteur a l'art de faire valoir , & qui , dans le fond , ne sont quelquefois qu'un pompeux galimatias.

## L A C O M E D I E.

J'en demeure d'accord.

## T H A L I E.

Mais il n'en est pas de même de mes productions. Une Scene plus froide que les autres , deux ou trois mauvaises plaisanteries hasardées dans une de mes Comédies , empêchent souvent qu'on n'entende le reste de l'Ouvrage. Ce qu'on ne trouve pas de son goût dans le commencement prévient contre tout ce qui suit ; alors le bon & le mauvais ont le même sort , tout est confondu , on ne veut plus rien écou-

ter. Mais , ce qu'il y a de consolant pour moi , c'est qu'on voit telles Pieces Comiques qui n'ont pas été applaudies d'abord , qui font aujourd'hui l'honneur de votre Théâtre , & que personne n'ose se vanter à présent d'avoir sifflé à la premiere représentation.

## L A C O M E D I E.

Oui , vous avez raison de vous plaindre de la préférence qu'on donne à votre Sœur. Mais enfin nous ne l'avons plus ; & Paris , se trouvant aujourd'hui dénué de plus de la moitié de ses plaisirs , n'a recours qu'à vous ; & je suis venue ici avec les Députés que le Public vous envoie , pour vous prier de nous donner une Piece de votre façon.

## T H A L I E.

Le Public m'envoie des Députés ? c'en est trop. Allons , il ne faut point avoir de ressentiment ; & je veux bien encore m'exposer à son ingratitude , en cherchant à le divertir. Mais , avant de rien entreprendre , consultons ces Députés , pour savoir ce qui pourra être de leur goût.



## S C E N E III.

THALIE, LA COMÉDIE FRANÇOISE;  
L'AVOCAT, LE PETIT MAITRE, LE  
MARCHAND, LE VIEUX COMMAN-  
DEUR *nasonnant.*

LES DEPUTÉS *tous ensemble.*

**D**ivine Muse, nous sommes les Députés du Public, qui venons vous demander une Comédie nouvelle.

THALIE.

Oh ! doucement, Messieurs ; les uns après les autres, s'il vous plaît. Sachons d'abord qui vous êtes ?

L'AVOCAT.

Je me nomme Pointillant, Avocat de profession.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Soi-disant, bel esprit.

LE PETIT MAITRE.

Je suis, moi, le Chevalier du Tapage.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Especce de Petit Maître manqué.

## LE MARCHAND.

Et moi, Monsieur Dimanche, Marchand de la rue St. Denis.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Approuvant de bonne foi tout ce qui lui fait plaisir.

LE COMMANDEUR.

Quant à moi, je suis le Commandeur de la Rocaille, ancien pilier du Théâtre.

LA COMEDIE, *bas à Tholie.*

Grand Partisan des Anciens.

THALIE, *bas à la Comédie.*

C'est-à-dire, *laudator temporis aëli.* (*Haut.*) Oh ! çà, parlez, Monsieur l'Avocat, vous me paroîtez le plus posé. Le Public, à ce que j'apprends, demande une Piece de ma façon : dans quel goût souhaitez-vous qu'elle soit ?

L'AVOCAT.

Hélas, savante Muse, pour moi je ne vous demande qu'une bagatelle. Je souhaite une Comédie en vers en cinq actes, où il y ait un caractère soutenu du commencement à la fin ; que l'intrigue soit bien conduite ; qu'elle tienne toujours l'Auditeur en suspens, & se débrouille à la fin sans peine ; qu'il y ait dans cette Piece des mœurs, des sentimens, &, sur-tout, qu'elle soit écrite noblement.



## T H A L I E.

Et vous appelez cela une bagatelle ? Oh ! vraiment , il y a long-tems que le moule de ces fortes d'ouvrages est cassé.

## L E M A R C H A N D.

Parbleu, Monsieur l'Avocat, vous parlez pour vous : mais, avec votre permission, ce n'est pas-là le goût général. Je suis Marchand de la rue St. Denis, & , pour mon argent, je veux me réjouir. Vous pouvez lire ces fortes de Pieces dans votre cabinet, vous autres beaux esprits ; mais pour moi, qui ne lis que mes livres de comptes, & qui ne vais à la Comédie que pour rire, tenez, les Comédiens annonceroient cent fois des Pieces de cette nature, que je n'irois pas à une.

## L E P E T I T M A I T R E.

Je ne les hais pas moi ; aux premières représentations, s'entend, j'ai le plaisir de les faire tomber.

## L E C O M M A N D E U R.

J'ai vu jouer toutes les Pieces de Moliere, d'original. Celles qui étoient dans ce goût-là n'ont pas été celles qui ont été les plus suivies. Mais, ma foi, cela étoit parfait. Oh ! ma foi, ma foi, cela étoit beau. Je voudrois bien qu'on nous en donnât aujourd'hui de semblables.

## LE MARCHAND.

Et moi, c'est ce que je ne demande point.  
Ah! mes chers Italiens, quand reviendrez vous?  
c'est ma folie, à moi, que les Italiens.

## L'AVOCAT.

Pour moi je ne les aime que quand ils parlent Italien.

## LE PETIT MAITRE.

Et moi, qui ne l'entends pas, je ne les aime que dans le François.

## LE COMMANDEUR.

Ceux-ci sont fort bons; mais parlez-moi des précédens. Vous n'avez pas vu l'ancien Scaramouche, vous autres? quel naturel dans ses grimaces & dans ses gestes! Ah! ma foi, ma foi, cela étoit bon.

## LE PETIT MAITRE.

Et que Diable, Monsieur le Commandeur, vous ne nous parlez jamais que du tems passé. Pour moi, je vous avouerai que j'aime dans les Pièces un peu de gaillardise, pourvu que cela soit finement enveloppé.

## L'AVOCAT.

Ah, si!

## LE MARCHAND.

Je ne hais pas cela non plus, pourvu que ma femme n'en rougisse point, & que ma fille n'y entende rien.

## LE COMMANDEUR.

J'ai vu des Pièces de Scarron dans leur nouveauté : elles étoient un peu dans ce goût-là. Jodelet y faisoit des merveilles : il nasonnoit un peu ; mais, ma foi, c'étoit un grand acteur, Ah ! grand Acteur.

## L'AVOCAT.

Le Théâtre François est aujourd'hui trop épuré pour souffrir ces sortes de Pièces, non plus que les Farces du tems passé.

## LE COMMANDEUR.

A propos de Farce. Croiriez-vous que j'ai vu gros Guillaume & Guillot Gorju ? ma foi, ma foi, cela n'étoit point si mauvais.

## LA GOMEDIE.

Hé bien ! Messieurs, avez-vous bientôt fini votre conversation ? Il me semble que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici, & que vous y venez demander une Pièce à Thalie ?

## THALIE.

Ils n'en auront point de ma façon, tant que leurs goûts ne seront pas mieux d'accord. Mais, à présent que me voilà tout-à-fait réveillée, adieu. Je m'en retourne sur le Parnasse faire ma paix avec Apollon, en attendant que toute la Troupe soit rassemblée, & que quelque Génie supérieur vienne m'y trouver.

## S C E N E IV.

LA COMÉDIE FRANÇOISE,  
L'AVOCAT, LE COMMANDEUR, LE  
MARCHAND, LE PETIT MAITRE.

LE MARCHAND.

**P** Arbleu, Monsieur l'Avocat, vous êtes cause que Thalie nous abandonne, par la difficulté qu'elle trouve à vous contenter. Mais quel bruit entends-je?

*On entend un bruit de Haut-bois & de Tambours.*

LA COMÉDIE.

C'est la Folie qui fait battre la Caisse ici au tour pour faire des recrûes pour son Régiment. Mais la voici elle-même qui vient à propos à votre secours. C'est une étourdie, qui, au dé-faut de Thalie, pourra peut-être sur le champ trouver quelque heureuse saillie qui amusera le Public, & me tirera d'embarras. Mais elle est depuis un tems si entêtée de l'Opéra, qu'elle ne marche plus qu'en chantant & en dansant. Heureusement elle a toujours à sa suite quelques Poëtes, qui pourront faire votre affaire.

## LE MARCHAND.

A la bonne heure. J'aime encore mieux une  
 Piece dictée sur le champ par la Folie, que  
 d'attendre que Thalie nous en envoie une du  
 Mont Parnasse. J'aime à jouir, moi.

---

## S C E N E V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. LA  
 FOLIE & *sa fuite*, MOMUS.

LA FOLIE *chante & danse.*

RITOURNELLE GAIE. N<sup>o</sup>. 2.

Fuyez loin de nous,  
 Tristes Fous;  
 Fous mélancoliques,  
 Colériques,  
 Frénétiques;  
 Fuyez loin de nous:  
 N<sup>o</sup>. 3.

Venez, aimables Fous, dont l'heureuse manie  
 Est de rire & de chanter,  
 De prendre & de quitter  
 Tantôt Cloris, tantôt Silvie,  
 Et de vouloir goûter  
 De tous les plaisirs de la vie,  
 Sans qu'aucun vous puisse arrêter.  
 Ah! l'agréable Folie!

## LA COMEDIE.

Aimable Déesse, laissez pour un moment vos plaisirs , pour nous tirer de l'embarras où nous sommes.

## LA FOLIE.

Bon ! la Folie tirer les gens d'embarras ! on dit que c'est moi qui les y plonge.

## LA COMEDIE

Assez souvent : mais il faut avouer aussi que vous êtes quelquefois heureuse.

## LA FOLIE.

Hé bien ! en quoi vous puis-je faire part de mon bonheur ?

## LA COMEDIE.

En tirant de votre cerveau l'idée de quelque Divertissement comique , qui puisse amuser Paris pendant cette Automne , & le dédommager de l'absence de Melpomene , & de la Troupe Italienne.

LA FOLIE *accompagnée des Violons. N°. 4.*

Ah ! je sens Apollon ,  
 Qui déjà m'inspire :  
 J'entends le son ,  
 De sa Lyre , lyre , lyre , lyre ,  
 J'entends le son  
 De son Violon.

SYMPHONIE.

## S Y M P H O N I E.

LA FOLIE *avec des accompagnemens.*

Quelle plaisante idée en ce moment me frappe!

Elle est nouvelle, elle réussira.

Ah! ah! ah!... je la tiens.... mais non, elle m'échappe.

J'y suis enfin.... non, ce n'est pas cela....

Elle revient, je la rattrappe;

Ecoutez, la voilà.

Donnez au Public deux Actes différens, un dans le goût François, & l'autre dans le goût Italien.

## L A C O M E D I E.

Une Piece, dans le goût Italien, représentée par les Comédiens François! pour le coup voilà bien un trait de la Folie.

## L A F O L I E.

Ma foi, Madame la Comédie Française, vous avez beau dire, vous ne pouvez dans ce tems ci vous sauver que par quelque chose d'extraordinaire. Votre première Piece aura pour titre: *les nouveaux débarqués*; & la seconde, *la Française Italienne*.

## L A C O M E D I E.

Mais il faut du moins un Prologue:

TOME IV.

B

## LA FOLIE.

Mon arrivée imprévue pour vous tirer d'embarras, en servira, avec quelques Vaudevilles que nous glisserons par-ci par-là. Je ne manque pas de Musiciens, comme vous savez; &, tandis que mes Poètes vont travailler pour vous, restez quelque tems en ma Compagnie; si vous vous y ennuyez, vous serez plus folle que moi. Allons, marche à moi, le Régiment de la Calotte.





---

# DIVERTISSEMENT.

*Le Régiment, conduit par Momus, passe  
sur le Théâtre ; il est composé de toutes  
sortes de caractères plus fous les  
uns que les autres.*

## E N T R É E

*de six Porte-Marottes.*

MOMUS ET LA FOLIE. N<sup>o</sup>. 5.

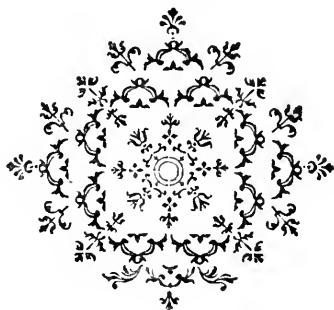
**H**Heureux Calottins, livrez-vous  
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allégresse.  
Heureux Calottins, livrez-vous  
Aux plaisirs les plus doux.

MOMUS *seul.*

Sages du tems, vous seriez fous ;  
Si l'austere raison vous occupoit sans cesse.  
Sages du tems, vous seriez fous  
Mille fois plus que nous.

## E N S E M B L E.

Heureux Calottins , livrez-vous  
Aux Ris , aux Jeux , à l'Allégresse !  
Heureux Calottins , livrez-vous  
Aux plaisirs les plus doux.

*E N T R É E D E F O U S .*

---

*VAUDEVILLE. N<sup>o</sup>. 6.*

**D**Amis, pour grossir son Trésor,  
Vouloit changer le Cuivre en Or:  
Il a passé toute sa vie  
A s'instruire dans la Chymie.  
Que lui reste-t-il à présent ?  
Il nourrit sa Femme de vent :  
Il a vendu sa cotte.  
Et plan, plan, plan,  
Place au Régiment  
De la Calotte.

Lubin, jaloux & curieux,  
Observoit sa femme en tous lieux :  
Ennuyé de n'y rien connoître,  
Il se déguise en Petit-Maître ;  
Il est bientôt heureux Amant,  
Et se fait ce qu'il craignoit tant ;  
Ah ! que l'épreuve est forte !  
Et plan, plan, plan,  
Place au Régiment  
De la Calotte.

Jadis Cléon, pour s'enrichir,  
Ne donnoit dans aucun plaisir :  
Le voilà septuagénaire,

De tout son bien que va-t-il faire ?  
Prêt d'entrer dans le Monument,  
Il entreprend un Bâtiment,  
La plaisante Marotte !

Et plan, plan, plan,  
Place au Régiment  
De la Calotte.

Après s'être raillé long-tems  
De tous les maris mécontents,  
Blaise à soixante ans se marie,  
Il prend Femme jeune & jolie,  
Qui n'attend pas le bout de l'an,  
Pour le mener tambour battant;  
Ah ! comme on le balotte !

Et plan, plan, plan,  
Place au Régiment  
De la Calotte.

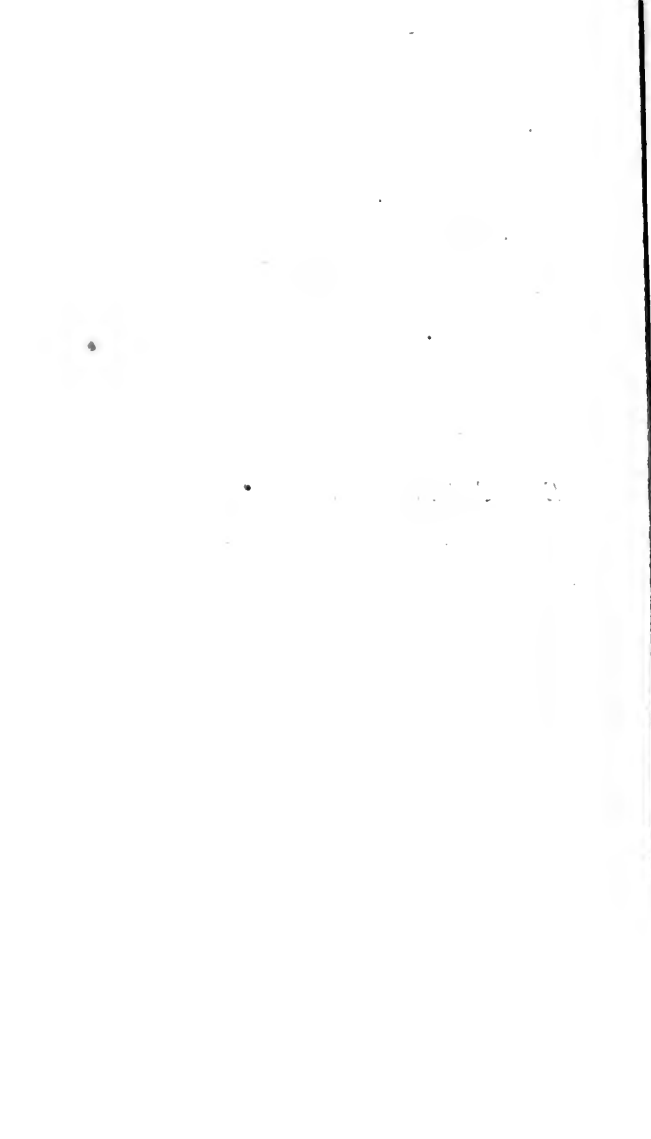
Mon Tuteur me fait élever,  
Croyant pour lui me conserver ;  
Il me nourrit dans l'ignorance,  
Mais je n'en ai pas tant qu'il pense ;  
A quatorze ans, ah ! voyez donc,  
Comme je voudrois d'un Barbon !

Je ne suis pas si fotte.  
Et plan, plan, plan,  
Place au Régiment  
De la Calotte.

## AU P A R T E R R E.

Messieurs du Parterre , c'est vous  
Qui conduisez le goût de tous :  
Si vous approuvez cet ouvrage ,  
On dira que l'Auteur est sage :  
Si vous en jugez autrement ,  
On suivra votre Jugement ,  
On dira qu'il radotte.  
Et plan , plan , plan ,  
Place au Régiment  
De la Calotte.

*E N T R É E   G É N É R A L E*  
*de Fous & de Folles.*



LES NOUVEAUX  
DÉBARQUÉS,  
*COMÉDIE,*



A C T E U R S.

**D**ORIMONT, Mari de Dorimene.

DORIMENE, Femme de Dorimont.

BAGUENAUDIER, Maître de Forges,

Amoureux de Dorimene.

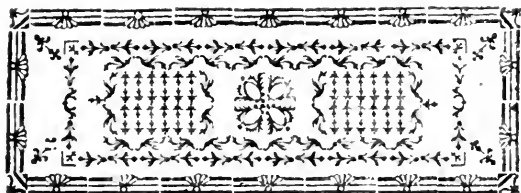
LE BARON, Fils de Baguenaudier.

ZERBINE, Suivante de Dorimene.

L'ÉVEILLÉ, Homme d'intrigue.

*La Scene est à Paris chez Dorimont.*





# LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS, *COMÉDIE.*

---

SCENE PREMIERE.

L'ÉVEILLÉ, ZERBINE.

ZERBINE.

Q u o i ! Monsieur l'Éveille, seroit-il possible que nous fussions du même pays ?

L'ÉVEILLÉ.

N'en doute point , ma chere Zerbine , je suis Nivernois. Mais achève en peu de mots toute ton Histoire, & me dis comment tu tombas entre les mains de ces Bohémiens qui t'enleverent à l'âge de six ans.

## ZERBINE.

Oh ! ma foi , il y a si long-tems que je ne m'en souviens presque plus. Il suffit que je t'aye appris que je me nomme Isidore , fille unique de Maître Guillaume , riche Fermier du Nivernois ; qu'après avoir couru le pays , malgré moi , dix ou douze ans , avec cette bande d'Egyptiens , sous le nom de Zerbine qu'ils m'avoient donné , je les ai quittés pour m'en venir à Paris : qu'ayant écrit dans mon pays , j'ai appris que mon pere & ma mere étoient morts ; que le Seigneur de chez nous s'étoit emparé de mon bien , qui montoit à plus de vingt mille francs , qu'il ne vouloit point rendre ; que , me voyant , par cette nouvelle , réduite à servir , n'étant pas en état de poursuivre un procès , je m'étois mise auprès de Madame Dorimene , qui , par ses bontés , adoucit la rigueur de mon sort.

## L'E'VEILLE'.

Je t'ai écouté tout dire jusqu'au bout , & je vais t'apprendre bien des choses à mon tour. Celui qui s'est emparé de ton bien est Monsieur Baguenaudier , arrivé depuis huit jours de Nevers avec son benêt de Fils , Monsieur le Baron de la Baguenaudière.

## ZERBINE.

Comment ! ces deux originaux qui logent ici ,

& qui viennent épouser les deux Cousines de Dorimont, mon Maître?

## L'EVEILLE.

Eux-mêmes, qui ont depuis peu vendu leur Forge pour être de qualité. Mais je te dirai bien plus, ils n'ont aucune inclination pour celles qu'ils venoient épouser; ils sont tous deux devenus amoureux de Dorimene.

## Z E R B I N E.

En voilà bien d'un autre. Quoi! ces deux bœufs aimeroient ma Maîtresse, qui est la sagesse même, & qui a pour époux un jeune homme qu'elle aime à la folie?

## L'EVEILLE.

Il n'importe. Ils l'aiment tous deux éperdûment, & ils se sont persuadés qu'ils n'en étoient pas haïs: mais le plaisant, c'est que le père & le Fils se cachent l'un de l'autre, & sont rivaux sans le savoir: ils m'ont fait chacun, en particulier, confidence de leur passion, & m'ont sur-tout bien recommandé le secret.

## Z E R B I N E.

Et quel est leur espoir, en aimant une femme mariée?

## L'EVEILLE.

Hé! tu juges bien que ce n'est pas pour l'épouser.

ZERBINE.

Et ces faquins-là osent se persuader que Dorimene sera assez folle pour les écouter ?

L'E'VEILLE'.

Ils comptent sur les présens qu'ils sont en état de lui envoyer. Quoiqu'ils aient négligé de te faire restitution , ce sont des gens qui jettent l'argent par les fenêtres , quand il s'agit de leurs plaisirs.

ZERBINE.

Ils ne sont pas les seuls. Mais ma Maîtresse n'a que faire de leurs présens , elle a un mari qui ne lui refuse rien , & leurs libéralités ne seront pas capables de la tenter.

L'E'VEILLE'.

J'en suis persuadé ; mais il ne faut pas qu'il leur en coûte moins.

ZERBINE.

Qu'entends-tu par-là ?

L'E'VEILLE'.

J'entends que nous leur ferons accroire que Dorimene aura accepté leurs présens , & que nous les garderons , seulement pour acquitter leur conscience de la restitution qu'ils devoient te faire.

Z E R B I N E.

Cela n'est pas si mal imaginé; mais l'exécution m'en paroît un peu difficile.

L' E' V E I L L E'.

Il n'y a rien de plus aisé : songe que nous avons à faire à des fots; tu en vas juger par leur style épistolaire. Tiens, voilà les Lettres qu'ils m'ont chargé, chacun en leur particulier, de faire tenir adroitement à Dorimene. Voilà d'abord celle du pere; tu n'as qu'à lire, tu verras qu'il n'a pas encore oublié qu'il a été ci-devant Maître de Forge.

Z E R B I N E lit.

*Madame, quand vous auriez le cœur dur comme une enclume, j'ose espérer qu'il s'amollira dans la fournaise de mon amour. Tout mon bien est à votre service, vous en pouvez disposer; ne laissez pas éteindre une si belle ardeur, & songez qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.*

Voilà une expression tout-à fait nouvelle, & cependant on ne peut s'expliquer plus clairement.

L' E' V E I L L E'.

Je te vais lire la Lettre du fils, qui a été quelque tems dans le négoce.

*(Il lit)*

*Madame, je vous écris ces lignes, pour vous faire savoir que je vous aime de tout mon cœur. Diez*

*veuille qu'ainfi soit de vous. Je ne fais à quoi employer mon argent, & il est tout à votre service, espérant néanmoins que vos appas m'en payeront la rente à un denier raisonnable.*

Z E R B I N E.

Ma foi, le pere & le fils sont aussi extravagants l'un que l'autre; & voilà d'un style à se faire jeter par les fenêtres. Je ne montrerai point absolument ces Lettres à ma Maîtresse.

L' E' V E I L L E'.

La peste! il faut bien t'en garder. Tu n'auras seulement qu'à y faire réponse toi-même en son nom; ils ne connoissent point son écriture, ni la tienne.

Z E R B I N E.

Et que peut-on répondre à de pareilles sottises?

L' E' V E I L L E'.

Il faut leur parler sur le même ton. Vous m'offrez votre bien, je l'accepte. Envoyez-moi d'abord ceci, cela, des étoffes, de l'argent, des bijoux, une montre, un collier, des boucles d'oreilles.

Z E R B I N E.

Bon! des boucles d'oreilles! en voici encore que mon Maître a achetées ce matin à sa femme, & qu'il m'a ordonné de mettre sur sa toilette quand elle se masquera tantôt pour le Bal: il veut la surprendre agréablement.

## L' E' V E I L L E'.

Montre-moi ces boucles: Elles sont , ma foi ,  
fort belles.

Z E R B I N E.

Je te dis que ma Maîtresse ne manque d'aucune chose , & qu'ils ne peuvent rien lui offrir qu'elle n'ait déjà.

L' E' V E I L L E'.

Bon , bon ! qu'importe ? Mais les voici : allons promptement dans ta chambre faire réponse à leurs Lettres.

## S C E N E II.

B A G U E N A U D I E R , L E B A R O N.

B A G U E N A U D I E R.

OUI , mon fils , j'ai fait des réflexions très-sérieuses sur mon futur mariage. Je ne veux point m'exposer à de nouveaux chagrins. Vous savez tous les tours que feu votre mere m'a faits de son vivant.

L E B A R O N.

Oh que oui !

B A G U E N A U D I E R.

Aussi , je suis résolu de ne plus m'engager

si sottement. Et pour vous , si vous m'en croyez , vous ne vous marierez point non plus.

LE BARON.

Oh que non !

BAGUENAUDIER.

Il faudra nous dégager adroitement de la parole que nous avons donnée à Dorimont d'épouser ses parentes.

LE BARON.

Oh que oui !

BAGUENAUDIER.

Ce que je vous en dis , c'est plus pour vous que pour moi ; car , beau & bienfait comme j'ai toujours été , si je n'ai pu avoir une femme à moi seul , & si votre mere , par sa conduite , à fait croire à tout le monde que vous n'étiez pas mon fils , jugez où vous en seriez avec une femme d'humeur coquette , vous qui ne me valez pas à beaucoup près , & qui avez l'air , entre nous , d'un vrai nigaud.

LE BARON.

On dit pourtant , mon pere , que je vous ressemble.

BAGUENAUDIER.

Oh que nenni ! vous n'avez pas l'air si éveillé que je l'ai encore à mon âge. Je passe pour la galanterie même ; & j'ai toujours été aimé de toutes les femmes , hors de la mienne.



LE BARON.

Est ce que vous croyez , mon pere , que toutes les femmes ne m'aiment pas aussi ? L'autre jour , en passant dans la rue , j'en vis une demi-douzaine qui dirent , en me voyant ; voilà un jeune homme qui à l'air bien dégourdi.

B A G U E N A U D I E R.

Tant mieux , si cela est ainsi. ConteZ-en à toutes les belles tour-à-tour ; mais n'épousez jamais

LE BARON.

Je ne suis pas si niais , & j'espere que vous entendrez bientôt parler de mes fredaines.

---

## S C E N E III.

B A G U E N A U D I E R *seul.*

C E que c'est que de donner de l'éducation aux enfans ! si je n'avois pas pris soin de ce garçon-là , ce seroit le plus grand benêt de notre pays. Il faut tout dire ; il a déjà marché à l'Arriere-ban , & cela forme bien un jeune homme. Mais voici l'Eveillé.



## S C E N E IV.

BAGUENAUDIER, L'ÉVEILLÉ.

BAGUENAUDIER.

**H**E' bien ! qu'as-tu fait ? Dorimene a-t-elle reçu ma Lettre ?

L'ÉVEILLE'.

Ma foi, Monsieur, vous êtes plus heureux que sage ; & je n'aurois jamais cru Dorimene capable d'écouter un autre que son mari.

BAGUENAUDIER.

Comment ! tu m'apportes donc de bonnes nouvelles ?

L'ÉVEILLE'.

Si j'en crois les transports qu'elle a fait éclater, en lisant votre Lettre, la réponse doit vous être bien agréable.

BAGUENAUDIER.

Lisons promptement.

( Il lit. )

*Mon cher....* Ah ! l'Eveillé, ce seul mot me va jusqu'au fond de l'ame.

L'ÉVEILLE'.

Continuez.

BAGUENAUDIER *lit.*

*Mon cher , comme vous m'écrivez sans façon , je vous fais une reponse de même. Vous m'offrez votre cœur & votre bien , je ne refuse ni l'un ni l'autre ; je ne suis pas intéressée , mais j'ai besoin de bien des choses.*

Ah ! c'est m'en dire assez. Allons , mon cher l'Eveillé , aide-moi à imaginer ce qui pourra lui faire le plus de plaisir.

L' E' V E I L L E'.

C'est à quoi j'ai d'abord songé ; & voici des boucles d'oreilles magnifiques dont elle est enchantée , & que son mari a trouvé trop cheres ; elles ne sont pourtant que de dix mille francs.

BAGUENAUDIER *regardant les boucles.*

Dix mille francs , c'est marché donné. Tiens , voilà deux Billets , payables à vue , qui passent cette somme ; le reste est pour toi. Mais , dis-moi , le mari ne trouvera-t-il point à redire de voir ces boucles à sa femme ?

L' E' V E I L L E'.

Bon , bon ! c'est un jeune sot à qui nous ferons croire tout ce que nous voudrons. Elle dira qu'elle a gagné le gros lot de la Loterie.

BAGUENAUDIER.

Cela est trouvé à merveille. Va donc promptement les lui porter de ma part.

## L'E'VEILLE'.

Vous aurez le plaisir de lui voir aux oreilles dès aujourd'hui. Mais, Monsieur, tandis que vous êtes en humeur de dépenser, si j'osois vous faire ressouvenir de feu Maître Guillaume, à qui votre pere, en mourant, avoua devoir une vingtaine de mille francs qu'il vous chargea de payer à sa fille.

## BAGUENAUDIER.

De quoi Diable me vas-tu faire ressouvenir ?  
& qui t'a dit cela ?

## L'E'VEILLE'.

Des gens du Pays.

## BAGUENAUDIER.

Et de quoi se mêlent-ils ? Il est vrai que mon pere, en mourant, me chargea d'acquitter cette somme ; si jamais je meurs, j'en chargerai mon fils, qui le recommandera de même à ses héritiers, & cela sera payé avec le tems.

## L'E'VEILLE'.

Fort bien. Voilà comme les restitutions se font en Normandie.

## BAGUENAUDIER.

Et de plus, où aller chercher cette fille ? tout cela doit être mort à présent. Mais ne parlons que de mon aimable Dorimene. Quand pourrai-je l'entretenir de mon amour ?

## L'E'VEILLE'.

C'est ce qu'il ne faudra faire qu'avec de grandes précautions ; car elle m'a averti que devant le monde elle ne feroit pas seulement semblant de vous connoître. Il faudra prendre l'occasion du Bal que son mari donne aujourd'hui, ici, en faveur de l'alliance que vous devez contracter avec ses Cousines. Comme tout le monde y sera déguisé, vous pourrez l'entretenir sous le masque, sans que personne s'en apperçoive.

## B A G U E N A U D I E R.

Ah ! mon cher l'Eveillé, que tu as d'esprit ! Adieu, va promptement porter à Dorimene ce que je lui envoie, & je saurai tantôt ce que tu auras fait.

## L'E'VEILLE'.

Ne vous mettez pas en peine, vos affaires sont en bonnes mains.



## SCENE V.

L'ÉVEILLÉ seul.

**C**ELA commence assez bien , & j'espère que cela finira de même. Allons promptement nous faire payer de ces billers. Mais voici Monsieur Baguenaudier le fils. Tandis que j'y suis , faisons d'une pierre deux coups.

---

## SCENE VI.

LE BARON, L'ÉVEILLÉ.

LE BARON.

**I**L y a long-tems que je te cherche. Hé bien ! comment vont nos affaires ?

L'ÉVEILLÉ.

Parbleu ! Monsieur , il faut que vous soyez l'enfant gâté de l'Amour. Comment ! une Dame de la fierté de Dorimène , se rendre d'abord à votre première requête !

LE BARON.

Oh ! j'ai toujours jugé qu'elle étoit de bon goût. Tu as donc eu une réponse favorable ?

L'ÉVEILLÉ.

L'EVEILLE'.

Tenez , lisez.

LE BARON *lit.*

*Mon cher , comme vous m'écrivez sans façon , je vous fais une réponse de même. Vous m'offrez votre cœur & votre bien , je ne refuse ni l'un ni l'autre ; je ne suis pas intéressée , mais j'ai besoin de bien des choses.*

L'E'VEILLE'.

Hé bien ! Monsieur , êtes-vous content ?

LE BARON.

On ne peut pas davantage. Mais que tiens-tu là ?

L'E'VEILLE'.

Ce sont des boucles de diamans qu'un de mes amis m'a donné à vendre.

LE BARON.

Ah ! morbleu , la bonne rencontre ! montre-les moi.

L'E'VEILLE'.

Croyez-moi , Monsieur , ne les regardez pas ; elles sont trop chères ; mille pistoles.

LE BARON.

Te moques-tu ? elles valent plus que cela. Je viens de recevoir vingt mille francs en deux sacs , d'un de nos Marchands ; tiens ; cela me décharge de la moitié , & je vais de ce pas présenter ces boucles à Dorimène.

## L'E'VEILLE'.

Ah ! Monsieur, vous n'y songez pas. Faire vous-même un présent en face à une femme ! vous la feriez rougir. Epargnez du moins sa pudeur.

## LE BARON.

Comment faudra-t-il donc s'y prendre ?

## L'E'VEILLE'.

Comment ? je vais vous le dire. Elle est maintenant à sa toilette , & se fait coëffer pour le Bal ; & Zerbine , sa femme de chambre , que je tiens dans ma manche , lui mettra adroitement ces boucles aux oreilles , au lieu des siennes ; elle s'appercvra bientôt d'où lui viendra ce présent.

## BARON.

Tu as , ma foi , raison : avec tout mon esprit , je n'aurois jamais imaginé cela.

## L'E'VEILLE'.

J'entends sortir quelqu'un de chez Dorimene ; retirez-vous , qu'on ne nous voye ensemble.





## S C E N E VII.

L'ÉVEILLÉ *seul.*

**P**AR ma foi, voilà deux grandes dupes ; & je n'aurois jamais cru les gens de mon pays si faciles à tromper.

## S C E N E VIII.

L'ÉVEILLÉ, ZERBINE.

ZERBINE.

**H**E' bien ! l'Eveillé, où en sommes-nous ?

L'E'VEILLE'.

Nous sommes bien ; & j'ai vendu les boucles d'oreilles à nos benêts.

ZERBINE.

Ah malheureux ! qu'as-tu fait ?

L'E'VEILLE'.

Oh ! doucement ; je les ai vendues , mais je ne les ai pas livrées. J'en ai tiré deux fois la valeur & quelques petits revenant-bons ; & voici encore les boucles de reste , que tu peux aller mettre à présent aux oreilles de ta Maîtresse.

C ij

## ZERBINE.

Je vais les lui présenter de la part de son mari.  
Mais le voici qui revient de la ville, amuse-le  
ici un moment.

L'EVEILLE'.

C'est bien dit.

---

*SCENE IX.*

DORIMONT, L'EVEILLÉ.

DORIMONT.

AH! c'est vous, Monsieur l'Eveillé? Que  
faites-vous donc ici? Vous en contez toujours  
à notre Zerbine.

L'EVEILLE'.

Il est vrai, Monsieur; je ne saurois voir une  
jolie fille, sans m'y amuser.

DORIMONT.

Comme tu me paroissais honnête garçon, je te  
la ferai épouser, si le cœur t'en dit; pendant  
que nous sommes en train de faire des maria-  
ges, il n'en coûtera pas plus.

L'EVEILLE'.

Monsieur, cela n'est pas de refus.

D O R I M O N T.

C'est pour ce soir les accordailles de Messieurs Baguenaudier avec mes Cousines , & nous pourrons vous mettre de la partie.

L' E' V E I L L E'.

Monsieur , j'y consens de tout mon cœur.

D O R I M O N T.

Je ne fais si ma femme aura. . . Mais la voici déjà en habit de masque. Mon cher l'Eveillé , fais-moi le plaisir d'aller avertir les violons qu'ils se rendent au plutôt ici. Je veux faire commencer le Bal incessamment.

L' E' V E I L L E'.

J'y vais , Monsieur. (*à part.*) Allons, tout d'un tems , nous faire payer de nos billets.



## SCENE X.

DORIMONT, DORIMENE.

DORIMENE.

**E**N vérité, Dorimont, vous êtes fou de m'avoir acheté des boucles de cette beauté. Cela est trop galant pour un mari.

DORIMONT.

Regardez-moi toujours comme votre Amant, Madame; & ne croyez pas que les nœuds du mariage puissent jamais rien diminuer de l'amour & de l'estime qui me les ont fait former.

DORIMENE.

Il seroit à souhaiter que vos aimables Parentes trouvaissent, dans ceux que vous leur destinez, des Epoux aussi galans; mais, entre nous, ces Messieurs-là ne me paroissent pas trop épris de leurs charmes. J'ai remarqué dans toutes les occasions qu'ils ne jettoient pas seulement les yeux sur elles, & sembloient même affecter de n'adresser jamais la parole qu'à moi.

DORIMONT.

Ce sont des Provinciaux qui n'étoient jamais venus à Paris; cela ne fait point encore son

monde. Après tout, quoiqu'ils soient fort riches, s'ils n'ont point de goût pour mes Cousines, je ne veux point les rendre malheureuses : les choses ont beau être avancées, il vaudroit mieux en rester-là, que de s'exposer à des suites fâcheuses.

## D O R I M E N E.

Hé bien ! laissez-moi faire ; si vous voulez, je leur parlerai : vos Cousines m'en ont déjà priée, puisqu'il faut que je vous le dise ; & , sans les commettre en aucune façon, non plus que vous, je découvrirai adroitement ce que ces Messieurs ont dans l'ame. Mais, au moins, que cela n'apporte point de changement au Divertissement de ce soir.

## D O R I M O N T.

Oh ! pour cela non, je vous assure ; ce n'est que vous que je régale : y prendra part qui voudra.

## D O R I M E N E.

Voici ces Messieurs ; laissez-moi avec eux, je vous réponds bien de découvrir leurs sentimens.



## S C E N E X I.

DORIMENE, BAGUENAUDIER  
*d'un côté du Théâtre, LE BARON de*  
*l'autre côté.*

BAGUENAUDIER, *bas.*

**B**ON! voilà Dorimont rentré, c'est ce que j'attendois.

LE BARON, *bas.*

Dorimene seule, ah! quel bonheur!

BAGUENAUDIER, *bas.*

Mais que vient chercher ici mon importun de fils? Monsieur le Baron, éloignez-vous; je voudrois dire un mot en particulier à Madame.

LE BARON, *bas.*

Oh! s'il vous plaît, mon pere, c'est moi qui ai à lui parler, & qui vous prie de vous en aller vous-même.

DORIMENE.

Hé bien! Messieurs, c'est donc à demain ce grand jour? je vous félicite, par avance, sur le choix que vous avez fait. Ce n'est pas parce qu'Agathe & Julie sont parentes de mon mari que je vous en parle; mais, en vérité, on peut dire que ces Demoiselles ont infiniment de mérite.

BAGUENAUDIER, *faisant la révérence.*

Ah ! Madame , cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Je crois , Madame , que cela ne vous donne aucune jalousie.

DORIMENE.

Comment de la jalousie ? pourquoi me dites-vous cela ?

LE BARON.

Hé... à cause de ce que vous savez.

BAGUENAUDIER.

Mon fils veut peut-être dire que la plupart des Dames envient ordinairement le bonheur des nouvelles mariées.

DORIMENE.

Il est vrai que le bonheur de ces Demoiselles peut être parfait ; mais je ne dois pas me tenir moins heureuse qu'elles.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien raison.

LE BARON.

Vous avez le cœur , c'est le principal.

DORIMENE.

Le cœur est beaucoup ; mais , quand la personne nous plaît , c'est le comble du bonheur.

BAGUENAUDIER & LE BARON,  
*faisant la révérence & s'applaudissant : ils font des  
lazzi autour des oreilles.*

Ah ! Madame.

DORIMENE.

Mais que regardez-vous tous deux si atter-  
tivement ? mes boucles apparemment ?

BAGUENAUDIER.

Non , Madame , je vous assure ; j'ai plus  
d'esprit que cela.

LE BARON.

Pour moi , Madame , je n'y songe seulement  
pas.

DORIMENE.

C'est un présent que l'on m'a fait aujour-  
d'hui ; elles ne sont pas des plus belles , mais  
je m'en contente.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien de la bonté , Madame.

DORIMENE.

De quoi ?

BAGUENAUDIER.

De vous en contenter.

LE BARON.

Si elles ne sont pas plus belles , Madame ,  
ce n'est pas ma faute.



D O R I M E N E.

Je le crois bien. (*à part*)

Voilà des gens bien peu polis ; il semble qu'ils s'attachent à vouloir mépriser mes boucles.

L E B A R O N.

Vous savez, Madame, que, dans ces sortes d'occasions, on prend ce qu'on trouve, & que souvent les connoisseurs....

D O R I M E N E.

Finissons, s'il vous plaît, ce propos. Il suffit, Messieurs, que mes boucles ne vous paroissent pas trop belles.

B A G U E N A U D I E R.

Je dirai bien plus ; elles ne sont pas dignes des oreilles qui ont la bonté de les porter.

D O R I M E N E, *à part*.

Ces gens-là ont perdu l'esprit. (*haut*) Vous êtes bien dégoûtés, Messieurs. Oh bien ! pour peu qu'elles vaillent, ce présent m'est toujours bien précieux de la part d'où il me vient.

B A G U E N A U D I E R &amp; L E B A R O N

*ensemble, faisant la révérence.*

Ah ! Madame.

D O R I M E N E.

Brisons là-dessus, Messieurs. Je veux vous  
(Cv)

de d'Agathe & de Julie. Il me semble que  
vous point en vous un certain empresse-  
ment à devenir heureux, & que vous regardez  
ces mariages avec quelqu'espece de répugnance.

BAGUENAUDIER.

En pouvez-vous douter?

LE BARON.

C'est à mon pere à vous dire ses raisons :  
pour moi, vous savez déjà les miennes.

DORIMENE.

Moi, je fais vos raisons? Et qui me les au-  
roit dites!

LE BARON.

Hé, mais. . . vous savez qu'on ne peut cou-  
rir deux lievres à la fois, & que. . . Mon pere,  
allez vous-en, encore une fois; tenez, vous  
êtes ici de trop.

BAGUENAUDIER.

C'est bien plutôt vous, qui m'y incommo-  
dez furieusement; & je vous commande de  
vous retirer.

LE BARON.

Je vous obéis; mais j'enrage.



## S C E N E X I I.

BAGUENAUDIER, DORIMENE.

BAGUENAUDIER.

**M**aintenant que nous sommes seuls , vous voulez bien , Madame , que je vous témoigne le ravissement où je suis d'être aimé d'une aussi belle personne que vous ; & que...

DORIMENE.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Extravaguez-vous ? & songez-vous que vous parlez à moi ?

BAGUENAUDIER.

Personne ne nous entend , belle Dorimene , & votre amour ne doit point se contraindre. Souffrez que je baise cette main qui m'a écrit si tendrement.

DORIMENE.

Ah ! quelle insolence ! holà , quelqu'un.

BAGUENAUDIER.

Hé ! Madame , voulez vous vous perdre ?

DORIMENE.

Comment donc , me perdre ! je veux que vous vous expliquiez devant tout le monde.

Ah ! Madame , après avoir fait réponse à ma lettre d'une maniere si obligeante....

DORIMENE.

Moi , je vous ai écrit ? Ah ! celui-là ne se peut pas supporter.

---

S C E N E   X I I I .

DORIMONT, DORIMENE,  
BAGUENAUDIER, LE BARON.

LE BARON.

**Q**U'est-ce donc que tout ceci , mon pere ?

DORIMONT.

Qu'avez-vous , Madame ? je vous trouve bien émue.

DORIMENE.

Ce n'est rien.

DORIMONT.

Madame , ayez la bonté de me dire de quoi il s'agit.

DORIMENE.

C'est une bagatelle. C'est Monsieur qui prétend m'avoir écrit , & que je lui ai fait réponse.

BAGUENAUDIER.

Hé bien ! oui , Madame , puisque vous le pre-

nez sur ce ton-là. Je dis la vérité, & voilà votre lettre.

DORIMONT.

Voyons.

(Il lit.)

*Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fais une réponse de même....*

(à Baguenaudier.)

Allez, Monsieur, ce n'est-là, ni le style, ni l'écriture de ma femme.

LE BARON.

Comment donc ! Et c'est une lettre pareille à celle qu'on m'a écrite tantôt !

BAGUENAUDIER.

A vous, mon Fils ?

LE BARON.

Hé ! oui, mon Pere.

DORIMONT.

Vous voyez bien, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur.

BAGUENAUDIER.

Comment dans l'erreur ! & les boucles que Madame a encore à ses oreilles ?...

DORIMONT.

Quoi ! Monsieur, vous voulez soutenir que ces boucles viennent de vous ?

BAGUENAUDIER.

Sans doute.

DORIMONT.

Oh ! pour le coup , vous avez perdu tout-à-fait l'esprit.

BAGUENAUDIER.

J'ai perdu l'esprit ?

LE BARON.

Cela est vrai , mon Pere. Et pour faire finir toutes ces contestations , je veux bien vous avouer que c'est moi qui les ai envoyées à Madame.

DORIMONT.

En voici bien d'un autre ; & je vous trouve tous deux bien hardis de tenir un pareil langage , lorsque j'ai payé ce matin ces mêmes boucles de mon argent.

DORIMENE.

Il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas.

LE BARON.

Ma foi , ni moi non plus. Ce que je fais bien , c'est que j'ai payé tantôt ces boucles dix mille frans.

BAGUENAUDIER.

Et moi autant... :

DORIMONT.

Et à qui ?

LE BARON.

A l'Eveillé.

BAGUENAUDIER.

C'est aussi lui qui doit les avoir données à Madame de ma part, & à qui j'en ai donné l'argent.

DORIMENE.

Comment ! l'Eveillé auroit-il joué un tour de la sorte ? Mais le voici.

---

## SCENE XIV. ET DERNIERE.

DORIMONT, DORIMENE,  
BAGUENAUDIER, LE BARON,  
L'ÉVEILLÉ *déguisé en sabotier.*

DORIMONT.

AH ! Coquin !

BAGUENAUDIER.

Ah ! Fourbe !

LE BARON.

Ah ! Maraude !

L'ÉVEILLÉ.

Ouais ! je fais ici une plaisante entrée de Ballet !

## DORIMONT.

Il ne s'agit pas ici de badiner. Réponds à ces Messieurs & à moi , ou bien....

L'E'VEILLE'.

Doucement , Messieurs; il n'est pas permis d'insulter les Masques.

BAGUENAUDIER.

Commence toujours par nous répondre. A qui as-tu tantôt donné ma lettre?

L'E'VEILLE'.

Votre lettre?

BAGUENAUDIER.

Oui.

LE BARON.

Et la mienne?

L'E'VEILLE'.

Et la vôtre? Songez tous deux que vous m'avez recommandé le secret.

BAGUENAUDIER.

Il n'est plus question de cela maintenant; & je veux bien avouer que j'avois écrit ce matin à Dorimene.

LE BARON.

Et moi de même.

L'E'VEILLE'.

Puisque vous voulez que je vous dise la vérité , j'ai donné votre lettre à Zerbine , qui y a fait réponse sur le champ.



BAGUENAUDIER.

Madame ne les a donc pas reçues ?

L' E' V E I L L E'.

La peste ! Nous n'avions garde de lui montrer de pareilles extravagances. Madame est trop sage & trop raisonnable pour souffrir qu'on l'aime.

BAGUENAUDIER.

Mais par quelle aventure a-t-elle reçu les boucles d'oreilles ?

L' E' V E I L L E'.

Et de quoi vous embarrassez-vous ?

L E B A R O N.

Comment ! de quoi nous nous embarrassons ?

D O R I M O N T.

C'est moi qui veux savoir aussi pourquoi ces boucles, que j'ai achetées ce matin pour ma femme. . . .

L' E' V E I L L E'.

Doucement. Faites-moi l'honneur de me répondre à votre tour. (*à Baguenaudier.*)

Ne vouliez-vous pas faire ce présent à Madame ?

BAGUENAUDIER.

Oui.

L'E'VEILLE', *au Baron.*

Et vous de même ?

LE BARON.

Il est vrai.

L'E'VEILLE', *à Dorimont.*

Et vous, Monsieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût des boucles d'oreilles ?

DORIMONT.

Sans doute.

L'E'VEILLE'.

Hé bien ! elle les a ; de quoi vous plaignez-vous ?

LE BARON.

Ma foi, il se moque encore de nous.

BAGUENAUDIER.

Mais, Coquin, qu'as-tu fait de notre argent !

L'E'VEILLE'.

Une restitution.

BAGUENAUDIER.

Comment une restitution !

L'E'VEILLE'.

Ne deviez-vous pas à feu Maître Guillaume le Fermier, vingt mille francs avec les arrérages ?

BAGUENAUDIER.

Mais, traître, qu'a de commun la succession

de Maître Guillaume avec l'affaire dont il s'agit ?

L' E' V E I L L E'.

Je savois que votre pere vous avoit recommandé, en mourant, de les restituer à sa fille; vous n'en avez rien fait : j'ai acquitté sa conscience, & la vôtre, & celle de vos héritiers futurs, en les donnant à Zerbine.

B A G U E N A U D I E R.

Et pourquoi à Zerbine ?

L' E' V E I L L E'.

Parce qu'elle est fille unique de Maître Guillaume, & elle va bientôt vous en assurer.

D O R I M O N T.

Mais, Coquin, pourquoi commettre ma femme ?

L' E' V E I L L E'.

Est-ce ma faute, si ces Messieurs en étoient tous deux amoureux à la rage ?

D O R I M O N T.

Amoureux de ma femme, dans le tems que vous deviez épouser mes Cousines ? Elles vous faisoient trop d'honneur.

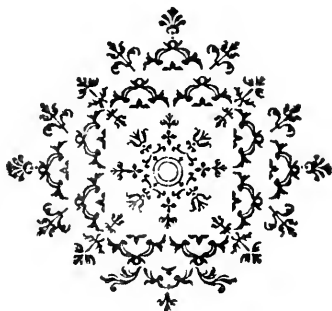
D O R I M E N E.

En vérité, Messieurs, je suis ravie du tour qu'on vous a joué : & je prends Zerbine &

l'Eveillé sous ma protection, pour vous punir de la mauvaise opinion que vous avez de moi.

DORIMONT.

Oh ! Madame , vous prenez cette affaire encore trop sérieusement , & je trouve l'aventure de ces Messieurs trop plaisante pour n'en pas rire tout le premier. Cela ne doit point déranger notre Divertissement. Voici les masques qui s'assemblent, faisons commencer le Bal.



---

DIVERTISSEMENT.UN MASQUE *chante.* N°. 7.

AH! que le bal a des plaisirs charmans!

Sous différens déguisemens

On s'engage,

On se dégage,

A tous momens :

Tendres Amans,

Que vous seriez contens,

Si, dans tout ce badinage,

Les belles du tems

Ne déguisoient que leur visage !

ENTRÉE DE MASQUES.



M E N U E T. N<sup>o</sup>. 8.

**C**litandre est sage, autant qu'on le peut être,  
Quand d'une belle il devient amoureux :  
Mais, aussi-tôt qu'il est Amant heureux,  
Le masque tombe, on voit le Petit-Maître.

D'un riche époux voulant faire l'emplette,  
Lais s'étoit déguisée en Agnès ;  
Mais elle tient la bête en ses filets ,  
Le masque tombe, & l'on voit la Coquette.

La prude Iris, sous ombre de sagesse ,  
Ferme l'oreille aux soupirs amoureux ;  
On fait briller une bourse à ses yeux ,  
Le masque tombe, elle n'est plus tigresse.

D'un riche habit un Parvenu se pare ;  
Tant qu'il se taît, il en peut imposer ;  
Mais, aussi-tôt qu'il commence à jaser ,  
Le masque tombe, & le sot se déclare.

Certain mari faisoit le difficile ,  
Et sur l'honneur n'entendoit pas raison :  
Un Financier a meublé sa maison ;  
Le masque tombe, on voit l'époux docile.

*E N T R É E D E M A S Q U E S  
déguisées en Polonois & en Polonoises.*

*VAUDEVILLE.*

---

*VAUDEVILLE. N<sup>o</sup>. 9.*

Q Uand un Berger , de bonne grace ,  
Vient me demander un baiser ,

Faut-il le refuser ?

Ah ! pour un baiser , passe :

Mais s'il venoit , tout-ci , tout-ça ,

Bredi , breda ,

D'une main indiscrette ,

Lever ma colorette ,

Alte-là.

Quoi que l'on dise & que l'on fasse ,

Fillette peut secrettement

Ecouter un amant ;

Encore un autre , passe :

Mais s'il falloit , tout-ci , tout-ça ,

Bredi , breda ,

Que , sans en rien rabattre ,

Elle allât jusqu'à quatre ,

Alte-là.

Quand d'un œil fripon l'on m'agace ,

Et qu'on me choisit pour Amant ,

Je me rends aisément ;  
Une amourette , passe :  
Mais si l'on veut , tout-ci , tout ça ,  
Bredi , breda ,  
En changeant de langage ,  
Parler de mariage ,  
Alte-là.

## LA PETITE FILLE.

Maman du Couvent me menace ,  
Si je n'attends jusqu'à quinze ans  
Pour avoir des Amans :  
Ah ! jusqu'à quinze ans , passe :  
Mais s'il falloit , tout-ci , tout-ça ,  
Bredi , breda ,  
Attendre jusqu'à seize ,  
Cela change la these ,  
Alte-là.

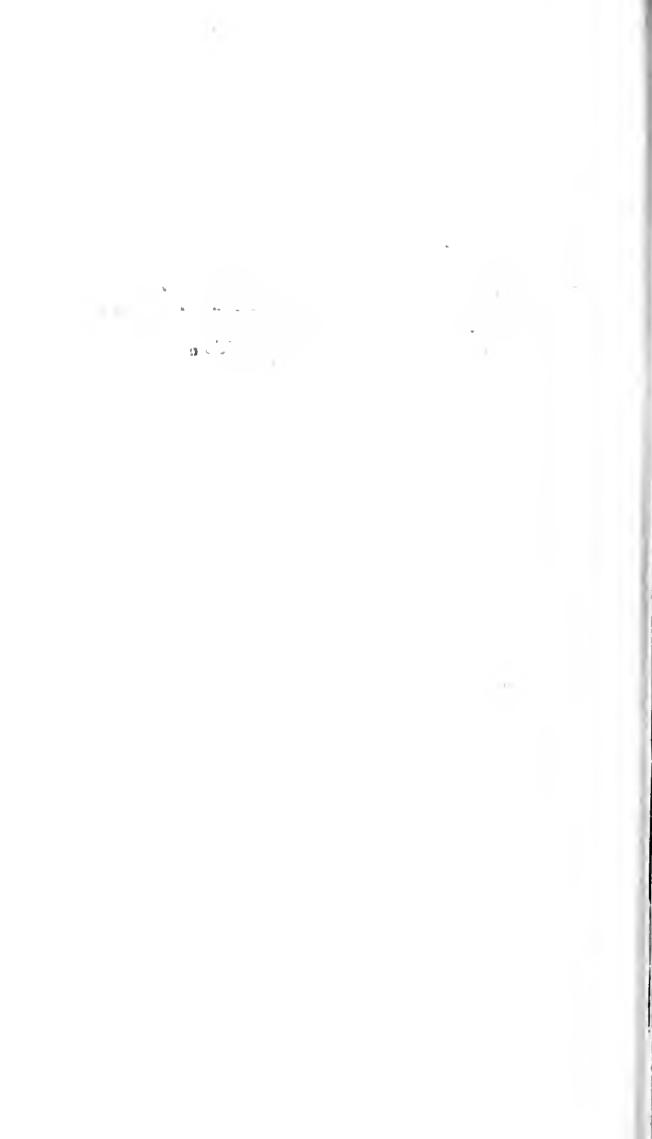
## AU PARTERRE.

En vain le Critique menace ;  
Messieurs , si vous êtes contens ,  
Il faut , malgré ses dents ,  
Que notre Piece passe :



Mais si , d'ailleurs , tout-ci , tout-ça ,  
Bredi , breda ,  
Le Parterre équitable ,  
La trouve condamnable ,  
Alte-là.

*ENTRÉE GÉNÉRALE*  
*de tous les Masques.*



LA FRANCOISE  
ITALIENNE,  
*COMÉDIE,*



## A C T E U R S.

**P**ANTALON, Tuteur & Amoureux  
d'Agathine.

**AGATHINE.**

**LUCIDOR**, Amant d'Agathine.

**NISON**, Femme-de-Chambre d'Agathine.

**SCAPIN**, Confident de Pantalon.

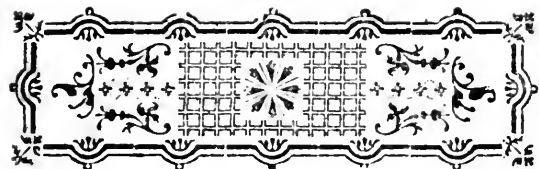
**LE NOTAIRE**, Bredouilleur.

**JASMIN**, Laquais.

**MUSICIENS & DANSEURS.**

**VIOLONS.**

*La Scene est à Paris chez Pantalon.*



# LA FRANCOISE ITALIENNE, COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.

AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

OUI, ma chere Nison, je suis au désespoir. J'apprends, dans ce moment, que Pantalon, mon Tuteur, est de retour à Paris de son voyage d'Italie, qu'il est descendu ce matin chez un certain Docteur Lanternon, son ancien ami, & qu'il va venir ici tout à l'heure.

NISON.

Hé bien ! qu'il vienne, je l'attends de pied ferme.

AGATHINE.

Mais tu fais bien, Nison, que, sur ce que

D iv

ce Maraud de Scapin lui a fait écrire de Paris, que j'avois à mon service une Françoise qui introduisoit tous les jours un jeune homme dans la maison, il m'a recommandé par ses dernières lettres de te chasser, & de prendre une Femme-de-chambre Italienne en ta place: que va-t-il dire, s'il te trouve ici?

N I S O N.

Que voulez-vous qu'il dise? Il ne m'a jamais vue. Est-ce que je ne fais pas assez d'Italien, pour passer pour Italienne. Vous lui ferez accroire que vous avez suivi ses ordres, & que je suis celle que vous avez prise à la place de la Femme-de-chambre Françoise que vous avez chassée.

A G A T H I N E.

Mais Scapin qui te verra?

N I S O N.

Ne craignez rien; Scapin ne viendra d'aujourd'hui ici; il compte que Pantalon n'arrivera que demain, & nous aurons tout le tems qu'il nous faudra pour tromper votre vieux Tuteur, & faire en sorte que Lucidor vous épouse, à sa barbe. Tout est disposé pour cela.

A G A T H I N E.

Ah! je crains que l'arrivée imprévue de Pantalon ne nous donne bien de l'embarras.

Lucidor , qui n'en fait encore rien , viendra ici dans le tems qu'il y sera : il amenera peut-être avec lui les Violons & les Musiciens qui doivent exécuter le petit Divertissement qu'il nous donne aujourd'hui. Que dira Pantalon de voir tous ces préparatifs?

N I S O N.

Eh ! mort de ma vie ! ne cherchez point de chagrins dans l'avenir. Quand les embarras naîtront , votre amour & mon adresse nous inspireront les moyens de nous en tirer.

A G A T H I N E.

Jamais on ne te prendra pour une Italienne , à ton accent.

N I S O N.

Bon ! bon ! je dirai que Paris m'a corrompu ma langue maternelle. Mais , dites-moi , Pantalon ne fait-il pas le François ?

A G A T H I N E.

Il entend quelques mots par-ci par-là : mais , en le voulant parler , il confond à tout moment les deux langues ensemble , & parle quelquefois un baragouin qui n'est ni François , ni Italien.

N I S O N.

Tant mieux , tant mieux : nous lui en ferons bien passer.

D v

## AGATHINE.

Il ne sera pas fort difficile. Mais revenons à Lucidor. Si Pantalon, en arrivant, veut m'épouser, suivant le testament de mon pere ?

## NISON.

Votre pere étoit un vieux radoteur. C'est bien aux morts à vouloir régler les volontés des vivans. Passez outre, Mademoiselle : on ne reviendra pas de l'autre monde vous en faire des reproches.

## AGATHINE.

Mais Pantalon se va servir de l'autorité que lui donne ce Testament. Il gardera peut-être mon bien.

## NISON.

Oui-dà ! cela mérite réflexion. En ce cas, il faut le ménager, & lui faire bonne mine en arrivant, pour le mieux attraper.





## S C E N E II.

PANTALON *derriere le Théâtre*, AGATHINE, NISON.

PANTALON, *derriere le Théâtre.*

**A**Ndaté cercaré il Notaro subito, subito.

AGATHINE.

Ah! j'entends la voix de mon Tuteur; je suis dans un trouble si grand, que je ne me connois plus.

NISON.

Allons, allons, Mademoiselle, il faut vous rassurer, & lui faire plus d'amitié que jamais, pour le mieux faire donner dans le panneau.

PANTALON, *derriere le Théâtre.*

Oh! di casa.

AGATHINE.

Qui hcurte?

PANTALON.

Pantalon de Bizognosi.

AGATHINE *lui ouvre & l'embrasse.*

Ah! Signor Pantalone.

PANTALON.

Ben di, bon di, cara Agathina; je mourois

Dvj.

d'impaticenza di retournare in questo paëze per  
embrassèr vous.

A G A T H I N E.

Ah ! Signor , quanto mi a durato il Tempo !

P A N T A L O N , *faisant des révérences.*

Ah ! obligatissimo. Mà parlaté Francese , per  
mi l'apprendre à mi , je vous en prie.

N I S O N , *faisant des révérences à l'Italienne.*

La riverisco , Signor Pantalone.

P A N T A L O N .

Servitor. ( *à Agathine* ) Chi è questa ?

A G A T H I N E .

C'est une Italienne que j'ai prise à mon ser-  
vice , à la place de cette Françoisè que vous  
m'avez fait renvoyer.

P A N T A L O N .

Bené , bené ; & comé si appelle questa ?

N I S O N .

Violetta , per servir-la. Ah ! Signor Pantalo-  
ne , la mia patrona a été bien malinconica  
pendant il vostro viaggio.

P A N T A L O N .

Lo credo.

N I S O N .

La poveretta vous attendoit à tout-momento ,

& l'autre giorno entendant braire un asino, elle est descendue subito, credendo ché fusté voi.

PANTALON.

Ah ! la bella preuve d'amour ! Est-ce que j'ai la voix d'un asino ? Mà ne savez-pas vous mieux parlaré Francése.

NISON.

Ah ! si , Signor ; ze le parle un petit brin mieux , quand ze le veux.

PANTALON.

Hé bien ! parlaté sempré Francése ; quand je ne l'entendrai pas , ze vous le diro.

NISON.

Puisque vous le voulez , Monsieur , ze parleré Francése le mieux que ze le pouéré.

PANTALON.

Et brave , brave ; basta couffi. (*à Agathine*) Maintenant je vous diro que j'ai passé chez le Notaro per nostro Contratto di matrimonio, & questo Notaro n'entend pas una sola parola Italiana ; & il parla le Francése tant presto, tant presto , qué mi mi entendo niente.

AGATHINE.

Cela est assez embarrassant d'avoir affaire à un bredouilleur.

## PANTALON.

Mà vous lui dicterez en Francéſe mes intentions , que je vais ſcriveré en Italiano dans le mio cabinetto adeſſo , adeſſo.

AGATHINE.

Allez , Monſieur , allez ; je ferai tout ce qu'il vous plaira.

---

## S C E N E III.

AGATHINE, NISON.

NISON.

**C**ourage, Mademoiſelle, cela va à merveille. Le Notaire n'entend pas l'Italien, & Pantalon n'entend gueres mieux le François : nous allons mettre dans le Contrat tout ce que nous voudrons : laiſſez-moi conduire cette affaire.

AGATHINE.

Je comprends ton deſſein, cela ſuffit. Mais que vois-je ? Lucidor, avec des Violons !



## S C E N E IV.

LUCIDOR, AGATHINE, NISON,  
VIOLONS.

AGATHINE.

AH! Lucidor, je tremble. A quoi vous exposez-vous? Pantalon vient d'arriver. Il est ici près, dans son cabinet.

LUCIDOR.

Qu'entends-je? Nison m'avoit assuré qu'il n'arrivoit que demain. Quel contretems, dans le moment que je viens d'apprendre que mon pere, après s'être enrichi dans les pays étrangers, est depuis un mois à Paris, *incognito*!

AGATHINE.

Et que n'allez-vous au plutôt le chercher?

LUCIDOR.

Comme des intérêts particuliers l'ont obligé de changer de nom, on ne m'a pu instruire encore de sa demeure : mais je dois me trouver aujourd'hui dans un endroit, où il ne manquera pas de se rendre.

NISON.

Tout cela est bel & bon ; mais cela n'empê-

cherra pas Pantalon de s'obstiner à vouloir épouser Mademoiselle. Laissez-moi toujours achever un projet que j'ai en tête. Vous saurez que je passe ici pour Italienne, & que.... Mais j'entends du bruit, & c'est Pantalon lui-même.

---

## SCENE V.

PANTALON, LUCIDOR, AGATHINE,  
NISON, VIOLONS.

PANTALON, *à part.*

**Q**U'É vois-jé? un Cavaliero dans la mia casa!

NISON, *bas à Lucidor & à Agathine.*

Ne vous démontez point, & laissez-moi faire.

*(Elle chante.)*

*No, non; Temeté la verità.*

Ah! Signor Pantalon, vous voilà! Monsieur, il est un Maître de Musique, qui mi fait ricor-daré una canzonetta.

PANTALON.

Monfieu est un Maestré de Musica?

NISON.

Signor si; & les autres sont les Violoni.

LUCIDOR.

Oui, Monsieur, je viens vous offrir mes ser-

vices. Ayant appris que vous vous mariez aujourd'hui , je venois vous faire entendre un petit Divertissement de ma composition ; c'est la coutume des Musiciens de ce pays de venir offrir aux nouveaux mariés un plat de leur métier.

PANTALON.

Ah ! som obligato à vossignoria ; j'aime fort la Musica : mà ce ne sera qué per tantôt , per servir dî prèludio al mio matrimonio.

LUCIDOR.

Quand il vous plaira , Monsieur.

PANTALON.

Bené , bené. Mà faté un peu recordaré à Violetta la sua canzonetta presentement.

AGATHINE.

Monsieur , elle ne la fait pas encore assez bien.

NISON.

Pardonné mi , la mia Patrona ; je la canterai bien avec les violoni.

LUCIDOR.

Si cela est ainsi , Messieurs , allez , s'il vous plaît , vous placer dans quelqu'endroit de cette salle pour ne pas étouffer la voix.

AGATHINE , *bas à Nison.*

Es-tu folle de te hasarder à chanter de l'italien.

NISON, *bas à Agathine.*

Ne vous mettez pas en peine : c'est un air que j'ai appris à la Comédie Italienne, & je me tirerai bien d'affaire.

LUCIDOR, *aux Violons.*

Allons, Messieurs, accompagnez cet air, comme vous pourrez ; je n'ai rien à vous dire.

NISON *chante un air Italien, où elle imite la Cantatrice de la Comédie Italienne.*

PANTALON.

Oh ! la bella Musica ! la bella Musica !

LUCIDOR.

Monsieur, vous verrez toute autre chose tantôt ; & je veux même vous amener des Danseurs tout habillés en Italiens comiques, pour mieux répondre à votre goût, & rendre le Divertissement plus complet.

PANTALON.

Et come si appelle lé vostro Divertimento.

LUCIDOR.

Monsieur, cela n'a point de titre : ce sont des Vaudevilles sur les divers embarras où l'on se trouve souvent dans tous les états de la vie.

PANTALON.

Védérémô, védérémô.



AGATHINE.

Mais, vous-même, Monsieur, ne ferez-vous pas fort embarrassé de faire exécuter une pareille idée? & cela ne coûtera-t-il point trop?

LUCIDOR.

Ah! Madame, c'est une bagatelle; &, d'ailleurs, je ne suis pas intéressé. Je travaille plus pour la gloire que pour autre chose.

NISON.

Ah! Signor, ce Musicien-là n'a pas son pareil; c'est un *huomo inimitabile*.

LUCIDOR.

Monsieur, jusqu'au revoir.

PANTALON.

Ah! Signor, *obbligatissimo à voissignoria*!



## SCENE VI.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

**H**É bien ! Monsieur, auriez-vous cru que Violette fût si bien chanter ?

PANTALON.

Oh ! una figlia comme elle è un tesoro.

AGATHINE.

Il faut qu'elle continue à apprendre la Musique, cela vous défennuiera de tems en tems : je me charge de contenter le Maître de Musique.

NISON.

Ah ! Signora Patrona , je vous serai bien obligée : hélas ! poveretta mi ! je ne gagne pas assez pour le payer.

AGATHINE.

Allez , allez , Violette , je vous rehausserai vos gages. . . . (*Pas à Nison.*) Mais , que vois-je ? Ah ! c'est Scapin ! tout est perdu.



## SCENE VII.

PANTALON, AGATHINE,  
NISON, SCAPIN.

SCAPIN.

AH! ah! c'est vous, Monsieur; vous voilà donc à la fin arrivé?

PANTALON.

Bon di, Scapino, bon di.

SCAPIN.

Quoique vous ayez fait réponse aux lettres que je vous ai écrites, j'étois toujours dans le doute de savoir si vous les aviez reçues.

PANTALON.

Si, si.

SCAPIN.

Hé bien! Monsieur, vous voyez comme on a exécuté vos ordres.

PANTALON.

Je suis contento.

SCAPIN.

Ah! c'est une autre chose. Si, pour vous contenter, il faut faire tout le contraire de ce que vous commandez, je le ferai à l'avenir.

NISON.

Cela suffit, Scapin ; Monsieur il est content.

PANTALON.

Si, si ; elle canta comme une cantarina.

SCAPIN.

Qu'est-ce donc qui chante comme une can-  
garide ?

PANTALON.

La Serva dé Agathina.

SCAPIN.

Je le crois bien ; aussi est-ce une fine mou-  
che ; elle fait bien faire autre chose, Monsieur.

PANTALON.

Hé quoi ?

NISON.

Scapin , taisez-vous ; Monsieur n'a que faire  
de vos balivernes.

PANTALON.

Lasciate le parlaré ; je suis bien aise de saperé  
tous les talens que vous avété.

NISON.

Non , Monsieur , je l'ai trop de modestie ,  
& il me feroit rougir.

SCAPIN.

Je le crois bien , Mademoiselle Nison.

NISON.

Monfieur , s'il continue à parler , je m'en vais quitter la place.

PANTALON.

Et perché , Violetta ?

SCAPIN.

Comment ! elle s'appelle à présent Violette ? & elle s'appelloit hier Nison.

PANTALON.

Comé ? Nison ?

SCAPIN.

Oui , Monsieur ; voilà cette Nison dont je vous ai écrit , qui introduisoit tous les jours ici un jeune homme en votre absence , & que vous avez mandé qu'on chassât.

PANTALON.

Comé , Agathina ! vous me trompez di questa maniera ?

AGATHINE.

Que voulez-vous , Monsieur ? J'aimois cette fille-là , & je n'ai jamais pu me résoudre à m'en séparer. Mais Scapin est un fourbe de vous avoir mandé quelque chose contre elle.

PANTALON.

No, no, cospetto di diana, non restera più dans la mia casa ; & je veux la renvoyer in questo momento.

AGATHINE.

Monsieur , vous êtes le maître ; mais attendez du moins jusqu'à demain : si vous renvoyez celle-ci , il m'en faudra bien une autre.

PANTALON.

Je ne veux plus de Serva auprès de vous ; je veux que vous ayez un Servitore.

AGATHINE.

Ah ! tout ce qu'il vous plaira , Monsieur , pourvu que ce ne soit point Scapin.

PANTALON.

No , non. Il Dottoré Lanternon , mio amico , m'a offert un certo Arlequino , qui é un balordo , mà un Servitor fedelissimo.... Scapin , va subito diré au Dottoré qu'il me mande questo Arlequino.

SCAPIN.

Mais , Monsieur , je ne le connois point cet Arlequin.

PANTALON.

Je ne le connois pas non plus ; mais il suffit qu'il Dottoré Lanternon mi répondé dé lou.

SCAPIN.

SCAPIN.

J'y vais de ce pas.

PANTALON.

Va presto : & tu iras après , (*Il parle à l'oreille de Scapin.*) Bze, bze, bze.

AGATHINE , *bas à Nison.*

Ah ! Nison , que vais-je devenir sans toi ?

NISON , *bas à Agathine.*

Ne vous inquiétez de rien , je ne vous abandonnerai point. Cet Arlequin est un de mes anciens amoureux , & je lui ferai faire tout ce que je voudrai ; heureusement il n'est connu , ni de Pantalon , ni de Scapin.

PANTALON.

Ché , Diavolo , dité vous là toui dou ? va presto , Scapin , va presto.



## SCENE VIII.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

PANTALON.

**E**T ti , fors tout à l'horò de la mia casa.

NISON.

Ah ! poveretta mi ! que vais-je devenir ? Signor , je vous demande pardonò , quoique ze ne vous aie rien fait.

PANTALON.

Va via , va via.

NISON.

Je mourrai de chagrin de ne piu voir la mia Patrona.

PANTALON.

Va via , va parlare Italiano au Diavolo.

NISON.

Qui vous emporte , Signor. ( *Bas à Agathine.* )  
Mademoiselle , ne vous embarrassez de rien ;  
je vais jouer d'un tour à notre homme , auquel  
il ne s'attend pas. La riverisco , Sior Pantalone.





## SCENE IX.

PANTALON, AGATHINE.

AGATHINE.

**E**N vérité, Monsieur, vous me traitez bien cruellement de me séparer d'une personne qui m'étoit si chère.

PANTALON.

J'ai un grand torto !

AGATHINE.

Vous êtes mon Amant, & vous me traitez en Esclave ; que ferez-vous, quand vous serez mon mari ?

PANTALON.

Quand je serai vostro Marito, je vous paroîtra ; piu amabile ; & vous ne me ferez più des tours d'aquella maniera. Or sù, tocca la mano, je ti perdonno, & je veux t'aimer più que jamais.

AGATHINE, *à part.*

Feignons, pour le mieux tromper. (*à Pantalón.*) Et moi, je ferai tous mes efforts pour remplir mon devoir ; & je ne me marie pas avec vous pour ne vous pas aimer.

E ij

PANTALON.

Brava, brava.

AGATHINE.

Oui, quelques chagrins que je puisse effuyer dans la suite par les injustes soupçons que vous concevez trop aisément, votre personne me sera toujours chère.

PANTALON, *faisant des révérences.*

Ah! ah!

AGATHINE.

Et je vous serai toujours aussi fidelle que si vous aviez pour moi les meilleures manieres du monde.

PANTALON.

Oh! che felicità! che consolation! je ti promets de ti donner toutes sortes de plaisirs. Je t'ai acheté questa matina una tentura magnifica. Haveremo touti li giorni, dans nostra casa, des Violoni: nous canterons, nous danferons. Mais più di serva Francése.

AGATHINE.

Ah! Monsieur, je n'y songe déjà plus; & désormais votre seule personne me tiendra lieu de tout.

PANTALON.

Brava, brava; è bené parlato. Ma ecco il Notaro dont je vous ai parlato.

## SCENE X.

PANTALON, AGATHINE,  
LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *bredouillant.*

**M**onsieur, je suis votre très-humble Serviteur. Madame, je vous donne le bon jour. Allons, dépêchons-nous, dressons vite le Contrat, car je suis un peu pressé.

PANTALON.

Che Notaro brusquo ! Non entendo una sola parola. Signor , ecco il principale. Il Signor Pantalon di Bizognozi sposa la Signora Agathina, & gli dona per il presente contratto touto il suo bené.

LE NOTAIRE.

Ma foi, Monsieur, c'est de l'hébreu pour moi ; & je n'entends rien du tout à ce baragouin-là : parlez François, si vous voulez qu'on vous entende.

PANTALON.

Ah ! che male-detto Nottaro !

E iij

## LE NOTAIRE.

J'entends fort bien que Notaro veut dire Notaire, & Contratto, Contrat : mais c'est tout ce que je fais d'Italien. Quand vous aurez appris ma langue, ou que je saurai la vôtre, nous pourrons dresser votre Contrat. Jusqu'au revoir. (*Il va pour sortir.*)

AGATHINE, *au Notaire.*

Et attendez, Monsieur : je fais les deux langues, & je vais vous expliquer en François les articles. (*à Pantalon.*) Donnez-moi ce papier.

## LE NOTAIRE.

Ah ! bon pour cela ; car, autrement, nous serions ici jusqu'à demain, Monsieur & moi, sans nous entendre : mon tems m'est cher.

PANTALON, *à Agathine.*

Fate-li comprendre mes intentioni, que velà écrites sur ce papier.



## S C E N E XI.

PANTALON, AGATHINE,  
LE NOTAIRE, JASMIN.

JASMIN.

**M**onsieur, voilà le Tapissier qui vous apporte cette tenture que vous avez achetée, ce matin, pour votre grande salle.

PANTALON.

Jé m'en va la védéré, & jé retourno tout à l'hor.

LE NOTAIRE.

Hé bien! j'entends encore bien cela : vous dites que vous reviendrez tout-à-l'heure; vous ferez bien; car, si vous tardez trop, vous ne me trouverez plus.

PANTALON.

Ah! che brutto huomo! che brutto Notaro!



## SCENE XII.

AGATHINE, LE NOTAIRE.

AGATHINE.

**M**onsieur, ayez la bonté de vous asseoir ; je vais vous approcher une table

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire, Mademoiselle : je suis si vif, que je suis le plus souvent en l'air. Je veux seulement prendre un extrait des Articles, & mon Clerc rédigerá le tout dans mon Etude. Votre nom, s'il vous plaît ?

AGATHINE.

Agathine Fernando.

LE NOTAIRE.

Et le nom du Futur ?

AGATHINE.

Armand de Lucidor.

LE NOTAIRE.

Passons aux principaux Articles.

AGATHINE.

Mettez seulement dans le Contrat que le Seigneur Pantalon de Bizognozi, Tuteur d'Agathine, lui donne tout son bien, en faveur du

mariage qu'elle contracte avec Lucidor ; tout est renfermé là-dedans.

LE NOTAIRE.

J'entends tout cela : mais je croyois d'abord que c'étoit le Seigneur Pantalon qui vous épousoit.

AGATHINE.

Fi donc , Monsieur ! me le conseillerez-vous ?

LE NOTAIRE.

Non , par ma foi , car c'est un assez vilain merle. Je vous demande excuse de ma bêtise. Et le Futur ne comparoîtra-t-il point ici ?

AGATHINE.

C'est ce que je ne fais pas ; mais toujours il aura l'honneur de passer chez vous. Le tout est de faire signer promptement le Seigneur Pantalon ; c'est un homme si bizarre qu'il change à tout moment de sentiment , & vous voyez que j'ai intérêt qu'il ne se dédise point.

LE NOTAIRE.

Je comprends cela , & je vais faire dresser ce Contrat au plus vite ; comptez sur ma diligence , je serai de retour dans un moment : je suis expéditif.



## SCENE XIII.

AGATHINE, *seule.*

**J**'Entreprands-là une chose bien hardie , & je ne fais encore par qui en faire instruire Nison ou Lucidor ; car enfin j'ai besoin de quelqu'un pour me seconder ; & Pantalon pourroit... Mais le voilà déjà de retour.

## SCENE XIV.

PANTALON, AGATHINE.

**A**H ! la bella tentura ! la bella tentura ! venez la védéré.

AGATHINE.

Je la verrai tantôt , quand elle sera tendue.

PANTALON.

E ben detto. E lou Notaro fa-t-il il Contratto ?

AGATHINE.

Oui , Monsieur ; il l'apportera tout à l'heure à signer.

PANTALON.

Je suis dans l'impazienza qué nostro matrimonio soit perfetto.



## S C E N E · X V.

PANTALON, AGATHINE,  
NISON *en Arlequin, contrefaisant*  
*l'Arlequin de la Comédie Italienne.*

PANTALON.

**M**A che vol questo picolino huomo?

NISON, *après plusieurs lazzi à l'Italienne.*

Mademifelle, ze vous prie di m'enseigner  
lou lozis de Moufou Pintaplon.

AGATHINE.

Je ne connois point cela, mon ami : vous  
voulez peut-être dire Pantalon?

NISON.

Oui, Mademoifelle, Pantaillon.

PANTALON.

No, no, no; Pantalon.

NISON.

Ah! Pantalon.

PANTALON.

Si; Pantalon di Bizognosi.

NISON.

Hen? Pantalon dé Bibliognozi?

PANTALON.

Eh! no; Pantaloa di Bizognosi.

E. 71

NISON.

De Bizognozi.

PANTALON.

Basta couzì : mi sono Pantalon de Bizognozi.

NISON, *lui prenant la barbe.*

Ah ! fior Barbette, ze suis votre serviteur de tout mon cœur. Ha, ha, hoa, hoa, ha, hoa, ha, ha !

PANTALON.

Qué vol dire questo impertinente ?

NISON, *continuant à rire.*

Ha, ha, ha ! che muso ! che muso ! che brutta barbeta !

AGATHINE.

Qui êtes-vous, mon ami ?

NISON.

Je suis Arlequin. Je viens de la part del Dottore Lanternon per être le Gouverneur de la maison del Signor Pantalon, & le Directeur de sa femme. On m'a dit qué zé serois fort bien ici, qué zi manzerois di macaroni, qué zi boirois de bon vin ; c'est perquoi velà qui est fait, zé vous reçois à mon service.

PANTALON, *riant.*

Ah ! che matto ! che matto ! Il Dottore m'a voit ben ditto que c'étoit un balordo ; ma c'est ce qu'il me faut dans la mia casa. Oui, caro

Arlequino , velà la persona dont jé vous ricommando la conduito.

N I S O N.

C'est-là votre femme , dont vous mi recommandez la conduite? Qu'elle est jolie! Et y a-t-il long-tems qu'elle est votre femme?

P A N T A L O N.

Non é encore ma femme; elle est encore fille.

N I S O N.

Et restera-t-elle toujours fille , quand elle sera votre femme?

P A N T A L O N.

Et no , no , no , non si agiscé di questo: je vous ricommando de ne la quitter jamais.

N I S O N.

Ah , ah! lasciate fare à mi ; ze ne l'abandonnerai pas d'une minute ; ze la menerai boire , manger , dormir , chanter , danser.

P A N T A L O N.

E qué diavolo ! qué bizognar de tout ce préambulo ? je ti dico , seulement , de n'y laisser intrare aucun huomo dans la casa per li parlare.

N I S O N *prend sa batte , & en donne sur le visage de Pantalon.*

Oh ! parbleu , zé vous en chasserai vous-même , s'il le faut , entendez-vous ? & né mī raisonnez pas.

PANTALON.

Che vol diré questo ?

NISON.

C'est une action démonstrative, per vous faire comprendre comme ze recevrai les gens qui viendront per parler à votre femme.

PANTALON.

Bravo! bravo!

AGATHINE.

Ah! Monsieur, je vous prie de ne me pas donner un pareil extravagant.

NISON.

Je suis un honnête homme ; & , quand on m'a mis une fois une femme entre les mains , je prétends en répondre corps pour corps, entendez-vous ?

PANTALON.

Bené , bené. Ah ! che fortuna di trovare un fervitor come quello !

NISON.

Une jolie femme doit toujours être renfermée ; & un mari bien prudent ne la doit jamais faire voir à personne. Voulez-vous encore une action démonstrative ?

PANTALON.

No , più di demonstrationi.

N I S O N.

Je ne vous donnerai donc qu'une comparaison, pour vous montrer qu'un mari doit toujours tenir sa femme cachée. Une jolie femme, dit Aristote, est comme un friand morceau de fromage : si-tôt qu'on la voit, chacun en voudroit gruger.

A G A T H I N E.

Vous voyez bien, Monsieur, que ce garçon-là est fou.

P A N T A L O N.

No, no, no, non è matto : il raisonne à sa manière ; ma il dit la vérité.

A G A T H I N E.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur. Mais faisons un peu ce qu'il veut gagner.

N I S O N.

Je ne fais point de marché avec Monsieur Pantalon. Il n'a pas assez de bien per me payer ce que je vauz ; ainsi je m'offre à vous servir tous deux pour rien, à condition que je ne ferai dans la misère que ce qu'il me plaira.

A G A T H I N E.

C'est beaucoup dire. Mais enfin il faut savoir ce que l'on vous donnera de gages.

N I S O N.

Attendez, Mademoiselle, je m'en vais faire

un petit calcoul avec mes doigts. Combien Moufiu Pantalon a-t-il de domestiques?

AGATHINE.

Comme il arrive d'Italie, il n'en a point encore pris. Il n'a qu'un homme qui fait ses commissions, & un petit laquais.

NISON.

Bon, tant mieux. Il n'aura pas besoin de prendre d'autres domestiques que moi; je tiendrai la place de six, & je mangerai per dix; & vous me donnerez des gages à proportion.

PANTALON.

Si sono contento del vostro servizio, je vous prometto una bona ricompensa.

## SCENE XVI.

PANTALON, AGATHINE, NISON  
*en Arlequin*, JASMIN.

JASMIN.

**M**onsieur, le Tapissier vous prie de descendre pour voir vous-même où vous voulez qu'il place ce qui lui reste de Tapisserie.

PANTALON.

Hè che diavol d'huomo! che mi fa sempre ascenderé & descenderé.

## S C E N E   X V I I .

AGATHINE, NISON *en Arlequin*;

NISON.

O H ça , Mademifelle , c'eft maintenant qu'il faut vous donner des leçons fur la conduite que vous devez tenir avec lou Signor Pantalon.

A G A T H I N E .

Je n'ai que faire de vos leçons , laissez-moi en repos.

NISON.

Comment donc ? eft-ce ainfi qu'on parle à fon Directeur ? allons , allons , Mademifelle , qu'on m'écoute. *Primò....*

A G A T H I N E , *à part.*

Ah ! que je fuis malheureufe ! voilà un extravagant qui va rompre toutes mes mefures.

NISON.

*Primò....*

A G A T H I N E .

Oh ! laiffe-moi ; je ne veux point t'entendre.

NISON.

Vous ne voulez point m'entendre ? je vais donc trouver Monsieur Pantalon , il m'entendra lui : je lui dirai tout ce que j'ai appris fur

vosre compte ; *primò* , que vous aimez un certain Lucidor que vous avez fait passer pour un Musicien.

AGATHINE.

O Ciel ! qu'entends-je ?

NISON.

*Secundò* , que le Notaire n'entendant pas l'Italian , & Pantalon n'entendant pas le Notaire , vous devez , de concert avec Nison , faire mettre dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira.

AGATHINE.

Ah ! tais-toi , je te prie ; & me dis d'où tu peux savoir tout cela ?

NISON.

Il suffit , je le fais de bonne part , & je vais de ce pas en avertir le Seigneur Pantalon.

AGATHINE.

Ah ! c'est sans doute Nison qui t'a instruit de tout : voudrois tu , mon cher Arlequin , abuser de sa confiance ? elle m'a dit que tu soupairois pour elle.

NISON.

Il est vrai , Mademifelle , que je l'aime comme moi-même.

AGATHINE.

S'il est vrai que tu l'aimes , j'emploierai tout pour la rendre sensible à ton amour : fais dans



mes intérêts, je te prie. Je t'avoue que j'aime Lucidor, & que je regarde comme le plus grand des malheurs de me voir l'épouse de Pantalon. Voudrois tu, mon cher Arlequin, contribuer à rendre malheureuse toute sa vie une personne qui ne t'a jamais rien fait? Veux-tu que j'embrasse tes genoux? & que....

N I S O N, *faisant semblant de sanglotter.*

Arrêtez-vous, Mademoiselle, vous m'attendrissez trop : je vous accorde ma potrefaction, & je vous.... servirai... de toute ma puissance.

A G A T H I N E.

Ah! puisque tu m'accordes ta protection, je suis sûre de réussir dans mon entreprise : fais en sorte de t'aboucher avec Nison, elle te mettra au fait de nos projets.

N I S O N, *levant son masque.*

Où diantre la trouver à présent?

A G A T H I N E.

Ah! c'est toi, ma chère Nison! Eh! qui t'auroit pu reconnoître? ah! puisque ton déguisement m'a trompée, je ne crains pas que personne puisse te découvrir. Mais comment as-tu fait?

N I S O N.

J'ai trouvé Arlequin qui venoit ici; je l'ai

engagé à me prêter cet équipage, & à ne point paroître dans le quartier de tout le jour. Je ne crains que ce maroufle de Scapin : & s'il falloit...

---

## SCENE XVIII.

SCAPIN , AGATHINE , NISON  
*en Arlequin.*

AGATHINE.

AH! le voici lui-même, je tremble.

NISON, *bas, remettant son masque.*

Ah j'enrage; & je ne fais.... Mais non, laissez-moi faire, je l'aurai bientôt renvoyé : rassurez-vous.

SCAPIN, *à part.*

Ah! ah! voici cet Arlequin déjà arrivé ici! le Docteur a exécuté promptement mes ordres.

NISON.

Oui, Mademifelle, vous avez beau dire & beau faire; le Signor Pantalon m'a défendu de vous laisser parler à personne, & j'affommerai de coups tous ceux qui oseront entrer dans cette maison.

SCAPIN, *à part.*

Diab! voilà un drôle qui ne se mouche pas du pied.

N I S O N , *à Scapin.*

Que demandez-vous ici, mon ami?

S C A P I N.

Je suis l'homme d'affaires de Monsieur Pantalón.

N I S O N , *lui donnant un soufflet.*

Vous en avez menti : vous êtes un baron & un suborneur, qui venez ici per corrompre la vertou di Mademifelle.

S C A P I N.

Et non, vous dis-je ; je suis Scapin, Secrétaire du Seigneur Pantalón, qui veille comme vous sur la conduite de sa Maîtresse.

N I S O N , *frappant Scapin.*

Ze n'entends point toutes ces raisons-là ; vous êtes un fourbe & un ladro, qui méritez cent coups de bâton.

S C A P I N.

Et prenez donc garde, je crois que vous me frappez ; haïe, haïe, haïe.



## SCENE XIX.

PANTALON, AGATHINE;  
NISON *en Arlequin*, SCAPIN,  
LE NOTAIRE.

( *Nison frappe Pantalon , le Notaire & Scapin tour-à-tour.*  )

PANTALON.

CHE vol dire questo ? tou ne mi reconnoîsse  
più ?

NISON, *les frappant toujours.*

Je n'y reconnois personne, & j'exécute les  
ordres de Monsieur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Hé! doucement, je suis le Notaire.

PANTALON.

Et mi, Pantalon.

NISON.

Ah ! Signor Patron , excusez , s'il vous plaît ,  
l'ardeur de mon zele.

AGATHINE.

Mais votre zele ne doit pas aller si loin.

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, il faut prendre garde à ce

que l'on fait : ce ne sont pas ici des jeux d'enfants : que diable ! vous venez de maltraiter un Conseiller du Roi.

NISON.

Ah ! vous êtes un Conseiller du Roi ?

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, Conseiller Garde-Note.

NISON.

Et vous ne garderez point de note de cela ?

LE NOTAIRE.

Non, non, cela est passé : mais, une autre fois, prenez garde à ce que vous faites.

NISON.

Je vous en prie au moins ; car vous, qui entendez le François, vous savez que c'est un cri-pro-cro.

LE NOTAIRE.

Qui-pro-quo, qui-pro-quo, voulez-vous dire.

NISON.

Oui, un cli-plo-clo ; cela se trouve chez les Apothicaires, les pro-pri-cro.

LE NOTAIRE.

Hé ! que diable ! cet homme-là me feroit enrager. Qui-pro-quo.

NISON.

Excusez , c'est que je n'ai jamais pu dire ce mot-là.

LE NOTAIRE.

Et que m'importe ? Il ne s'agit pas de cela à présent.

NISON.

C'est que c'est cela pourtant qui est cause des coups de bâton que je vous ai donnés.

LE NOTAIRE.

Eh ! que diable ! n'en parlons plus, puisque je les ai oubliés , & que c'est une chose faite.

PANTALON.

Zé ni pense più , mi.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

LE NOTAIRE.

Allons ; dépêchons-nous de lire ce Contrat ; cela sera fait dans un moment , car je lis fort vite.

NISON.

Monsieur , auparavant je vous demande une grace.

PANTALON.

Que voiche tou ?

NISON.

C'est que cet homme-là s'en aille : sa figure  
mi

mi déplaît; il est cause de ce que zé viens de faire : & , s'il restoit davantaze, je pourrois encore imprudemment vous marquer l'ardeur de mon zele; car je ne suis pas maître de moi.

LE NOTAIRE.

Non, non, morbleu! qu'il s'en aille au diable, & toi aussi.

PANTALON.

Scapin, ritirati.

NISON, *reconduisant Scapin à coups de batte.*

Va via, baron, ladro, & maledetto becco cornuto.

S C E N E XX.

PANTALON, AGATHINE,

NISON *en Arlequin*, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *bredouillant toujours.*

**O**R çà, voulez-vous entendre promptement la lecture du Contrat? car je suis un peu pressé.

PANTALON.

Volontiers; & je veux qu'Arlequino aussi l'entende per m'expliquer ce que non intendero.

LE NOTAIRE.

Hum .. hum... hum... par-devant les Notaires, & *cætera*. hum... hum...

NISON, à *Pantalon*.

Vous entendez bien, & *cætera*?

PANTALON.

Si, si.

LE NOTAIRE.

Hum... hum... hum... sont comparus Armand de Lucidor, & *cætera*; & Damoiselle Agathine de Fernando, & *cætera*; lesquels ont promis, par le présent Contrat de mariage, de se prendre à mari & femme.

NISON.

*Et cætera.*

PANTALON, à *Nison*.

Qué voiche dire, hum... hum... hum... & *cætera*; hum... hum... & *cætera*?

NISON, à *Pantalon*.

C'est le prelude di Contratto.

PANTALON.

Benè!

AGATHINE.

Monsieur le Notaire, pour ne vous point fatiguer, passez d'abord à l'article qui regarde le Seigneur Pantalon.



## LE NOTAIRE.

Tout ce qu'il vous plaira. Hum... hum... hum... est comparu aussi le Signor Pantalon de Bizognozi, Tuteur de ladite Agathine, lequel, en faveur de ce mariage, donne tout son bien auxdits Epoux, dont lesdits Lucidor & Agathine sont contens.

PANTALON.

Qué vol dire Louzidor ?

NISON.

Cela veut dire qué Pantalon sposa Agathina, che loui adore, loui Pantalon adore : c'est stilo de Notaro di questo paése.

PANTALON.

Basta, basta, così; je ne veux più entendre niente : questo Notaro mi fa perdre haleine.

NISON.

Et voilà en peu de mots tout ce que le Contrat contient. Signez au plus yîte.

PANTALON *signe.*

*Pantalon de Bizognozi.*

NISON.

Allons ; à vous , Mademoiselle.

F ij

AGATHINE, *signe.**Agathine Fernando.*

( Pendant que l'on signe , Nison dérobe le manteau , la perruque & le chapeau du Notaire , & les met sur elle : le Notaire court après ; & Nison , ayant fait plusieurs lazzi , fait tomber le Notaire & Pantaloon l'un sur l'autre. )

LE NOTAIRE.

J'ai laissé les noms des témoins en blanc ; vous les enverrez signer chez moi , aussi-bien que Monsieur Lucidor.

PANTALON.

Qué voiche dire encore loui de chidor ?

NISON.

Il Notaro dimandi , per le Contratto , quatre luigi d'or ; c'est encore stilo di Notaro di questo paése.

PANTALON.

Cela est jousté. ( Il donne quatre louis au Notaire. ) Tenez , Moufii.

LE NOTAIRE, *les prenant brusquement,*

Ah ! Monsieur , cela n'étoit point pressé. Envoyez-moi les témoins au plutôt , afin que le tout soit expédié incessamment.

AGATHINE.

Des témoins ?

## S C E N E XXI.

LUCIDOR , PANTALON , AGATHINE ,  
LE NOTAIRE , NISON *en Arlequin*.

AGATHINE.

**H**É ! tenez , voilà déjà Monsieur qui en servira. (*à Lucidor.*) Monsieur , voulez-vous bien me faire l'honneur de signer à mon Contrat de mariage ?

LUCIDOR , *à part*.

O Ciel ! qu'entends-je ?

NISON , *bas à Lucidor*.

Signez , sans rien dire ; c'est vous qu'elle épouse.

LUCIDOR , *signant*.

C'est m'honorer beaucoup , Monsieur , que de me rendre témoin d'une union si parfaite.

NISON , *au Notaire*.

Allez , Monsieur , emportez vite chez vous ce Contrat , puisque c'est une affaire faite.

LE NOTAIRE.

J'en vais faire expédier sur le champ une copie , Si vous n'avez point de témoins , je

vous en trouverai : il suffit que nous ayons fait signer les parties intéressées, Pantalon, Agathine & Lucidor.

PANTALON.

Dimanda encore des luigi d'or ?

NISON.

No , no ; è contento.

---

## SCENE XXII.

PANTALON, AGATHINE;  
LUCIDOR, NISON *en Arlequin.*

LUCIDOR.

**M**onsieur, tous les Acteurs du Divertissement que vous avez demandé, sont prêts, souhaitez-vous qu'on commence ?

AGATHINE.

Quand il vous plaira, Monsieur. Allons, plaçons-nous.



## S C E N E XXIII.

SCAPIN , PANTALON , AGATHINE ,  
LUCIDOR , NISON *en Arlequin.*

AGATHINE.

**M**AIS que vient encore chercher ici ce coquin de Scapin ?

PANTALON.

Il vient danser allé mié nozze.

NISON.

Qu'il vienne , je lui battraï la mesure.

SCAPIN.

Comment donc , Monsieur ! danser à votre noce ! seriez-vous la dupe de tout ceci ?

PANTALON.

Qué voiche-tu dire ?

SCAPIN.

Je veux dire que le Notaire me vient d'apprendre que Monsieur Lucidor épousoit Agathine , & que vous leur donniez tout votre bien.

PANTALON.

Encore luigi d'or !

## SCAPIN.

Je vous dis Lucidor ; c'est le nom de l'Amant d'Agathine , que Nison avoit introduit dans la maison , & le voilà lui-même.

PANTALON , *allant sur Nison.*

Ah ! sono tradito ! ah ! perfida Agathina ! ah !  
Baron di Arlequino !

NISON , *fuyant.*

Ajuto.

LUCIDOR , *retenant Pantalón.*

Doucement , Monsieur , ne vous emportez pas.

PANTALON.

Ah ! ladro di Arlequino , ti voglio mandar in galera.

NISON , *se démasquant.*

Vous voulez m'envoyer en galere ?

PANTALON.

Ché vedo ? c'est la Serva française.

NISON.

Oui , Monsieur , je suis Nison que vous avez tantôt chassée par une porte , & qui est rentrée par l'autre. Mais ne vous affligez pas du don que vous avez fait de tout votre bien ; Monsieur Lucidor est un galant homme , qui en usera bien.

LUCIDOR.

Monsieur , tout le mien est à votre service ;

j'en ai plus qu'il ne m'en faut pour me passer du vôtre : & le Docteur Lanternon, que je viens de reconnoître pour mon pere...

PANTALON, *l'embrassant.*

Vous êtes il figlio del Dottore Lanternon, il mio caro amico ?

NISON.

Ah ! nous allons bientôt voir un dénouement à l'Italienne.

PANTALON.

Monsieur, en ce cas, j'approuve votre matrimonio.

NISON, *à Pantalon.*

Faisant réflexion que vous êtes trop vieux pour épouser une jeune personne, il n'en faut pas davantage pour contenter tout le monde. Allons, allons, passons au Divertissement ; & puisque j'ai pris le masque d'Arlequin, je tiendrai ici sa place jusqu'à ce qu'il vienne.



## DIVERTISSEMENT.

## E N T R É E

*de tous les Caractères de la Comédie  
Italienne.*

UN VENITIEN *chante. N°. 10.*

**N**ON, ce n'est que dans la jeunesse  
Que l'on doit suivre les amours;  
Sur nos vieux jours  
Ils nous trompent sans cesse.  
Suivons Bacchus, laissons-là la tendresse;  
Il est de la vieillesse  
L'unique recours.  
Non, ce n'est que dans la jeunesse  
Que l'on doit suivre les amours.





## E N T R É E

*de Polichinels & de Dames Ragondes.*

AGATHINE. N°. 11.

**J**E mets au bas de la requête  
 Amoureuse , honnête ,  
 D'un Galant de bonne façon ,  
 Bon :  
 Mais à celle que me présente ,  
 D'une main tremblante ,  
 Un Vieillard froid & languissant ,  
 Néant.

N I S O N *en Arlequin.*

Au bas du Contrat d'hymenée ,  
 Pour toute l'année ,  
 L'Amour signe , & met, sans façon ,  
 Bon :  
 Même il paie sans répugnance  
 Un quartier d'avance ;  
 Mais , s'il faut aller plus avant ,  
 Néant /

## E N T R É E

*De Pierrots & de Perrettes.*

VAUDEVILLE. N<sup>o</sup>. 12.

**D**ANS tous les différens états,  
Que l'on rencontre d'embarras,  
Quand à tout le monde on veut plaire !  
Depuis le matin jusqu'au soir,  
L'un le veut blanc & l'autre noir ;  
Comment faire ?

L'Amant qu'on voit soir & matin,  
Devient ennuyeux à la fin ;  
Il faut être rare pour plaire :  
S'éloigne-t-il ; on prend l'effor,  
Et les absens ont toujours tort ;  
Comment faire ?

Si vous prenez fille à quinze ans ,  
Elle n'a pas les sentimens  
Qu'il faut dans l'amoureux mystère :  
Si vous attendez plus long-tems ,  
Un autre aura pris les devants ;  
Comment faire ?

Si votre femme a peu d'appas,  
On ne vous la ravira pas;  
Mais elle ne vous plaira guère :  
Pour peu qu'elle ait de quoi tenter,  
Vos Voisins en voudront tâter;  
Comment faire ?

Si vous ne vous mariez pas,  
Vos biens, après votre trépas,  
Passeront en main étrangère :  
Et si vous devenez Epoux,  
Vos Enfans seront-ils à vous ?  
Comment faire ?

Pour réussir dans les amours,  
L'argent est d'un puissant secours;  
Qui n'en a point, n'avance guère :  
Mais souvent l'Amant financier,  
Est traité comme un Créancier :  
Comment faire ?

Les jeunes filles, de mon tems,  
S'armoient de griffes & de dents;  
Ma foi, je n'en attrapois guere :  
Elles sont douces maintenant,

Mais moi j'ai quatre-vingt-un an :  
Comment faire ?

Maris , si vous êtes jaloux ,  
Et gardez vos femmes chez vous ,  
Elles s'en vengent d'ordinaire :  
Si , par douceur , vous les menez ,  
Elles vous menent par le nez :  
Comment faire ?

*LA PETITE FILLE.*

Un Galant , d'un âge un peu mûr ,  
M'est choisi pour Epoux futur :  
Mon enfance fait qu'il diffère ;  
Si je suis trop jeune à présent ,  
Il fera trop vieux s'il attend :  
Comment faire ?

*LA COMEDIE FRANCOISE.*

Le Comique écrit noblement  
Fait bâiller ordinairement ,  
A tout le monde il ne peut plaire ;  
Le plaisant passe pour bouffon ;  
On y rit , sans le trouver bon :  
Comment faire ?

## LA COMEDIE ITALIENNE

Si nous voulons parler François,  
Nous nous trompons à chaque fois,  
Faute de savoir la Grammaire :  
Si nous parlons Italien,  
Les trois quarts n'y comprennent rien :  
Comment faire ?

*ENTRÉE GÉNÉRALE*  
*de tous les caractères Italiens.*

F I N.



LA CHASSE  
DU CERF,  
*COMÉDIE-BALLET,*

*Représentée en 1726.*



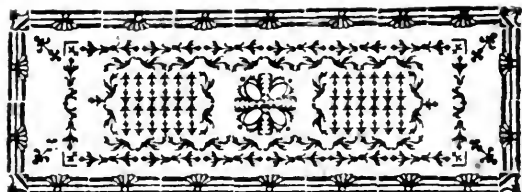
## A C T E U R S

*du Prologue.*

M	Elle. DU FRESNE,	}	Comédiennes.
Melle. LA MOTTE,			
Melle. DU BOCAGE,			
Mr. LE GRAND,			Comédien.
UN AUTEUR.			

*La Scene est dans les Foyers de la Comédie.*





# LA CHASSE DU CERF, *COMÉDIE-BALLET.*

---

## PROLOGUE.

---

### SCENE PREMIERE.

Mesdemoiselles DU FRESNE, LA  
MOTTE & DU BOCAGE, *assises*  
*chacune sur un fauteuil, restant un tems*  
*à se regarder sans rien dire.*

Melle. DU FRESNE.

É bien ! Mesdemoiselles , resterons-nous  
encore long-tems dans ce profond silence ?  
Trois femmes ensemble depuis un quart-d'heure  
sans parler ! voilà ce qui ne s'est jamais vu.

Melle. L A M O T T E.

Que voulez-vous que nous disions ? La situation où nous nous trouvons nous coupe la parole : voilà la moitié de notre Troupe partie , & il nous faut jouer la Comédie ; nous ne manquons point de zèle , mais il nous faut des Pièces & des Acteurs pour les exécuter.

Melle. D U F R E S N E.

Je suis aussi chagrine que vous ; mais , pour cela , il ne faut rien perdre de nos droits , il faut parler.

Melle. D U B O C A G E.

Parlons , Mesdemoiselles , parlons , & cherchons du moins un remède à tout ceci.

Melle. L A M O T T E.

Il nous faudroit d'abord un bon Auteur.

Melle. D U F R E S N E.

Où le trouver ? vous savez bien que ceux du premier rang veulent prendre tous leurs avantages , & ne distribuer leurs rôles qu'aux premiers Acteurs ; ainsi nous ne pouvons avoir que des Auteurs du second ordre. Songeons à autre chose. Si nous jouions cette Tragédie qu'on nous a proposée ?

Melle. D U B O C A G E.

Ah ! si donc ! du sérieux : nous ferions rire. Jouons plutôt cette Comédie en cinq actes qu'on a reçue dernièrement.

Melle. DU FRESNE.

Fort bien, pour faire bâiller tout le monde :  
elle est encore plus sérieuse que la Tragédie.

Melle. LA MOTTE.

Pour moi, si j'en étois crue, nous jouerions  
la Pastorale : cela est joli, une Pastorale !

Melle. DU BOCAGE.

Encore une Pastorale !

Melle. DU FRESNE.

Mais il n'étoit pas nécessaire de rompre le  
silence pour nous trouver toutes trois d'un avis  
contraire.

*(Toutes trois ensemble.)*

Mais vous avez beau dire, pour moi je suis  
pour la Tragédie.

Melle. DU BOCAGE.

Et moi je vous conseille de jouer au plutôt  
la Comédie.

Melle. LA MOTTE.

Je n'en démordrai point, & l'on jouera la  
Pastorale.

Melle. DU FRESNE.

Fort bien ! parlons toutes trois ensemble,  
cela sera encore mieux.

## S C E N E II.

Mr. LE GRAND , Mesdemoiselles DU  
FRESNE, LA MOTTE, DU  
BOCAGE.

Mr. LE GRAND.

**C**omment donc , Mesdames ! quand toute la Troupe seroit ici , on n'entendrait pas plus de bruit.

Melle. DU FRESNE.

Il y a de la différence ; nous ne disputons que pour le bien du général , & il n'y a point entre nous d'intérêt particulier.

Mr. LE GRAND.

De quoi s'agit-il donc ?

Melle. DU FRESNE.

Vous voyez l'embarras où nous sommes ; & je proposois à ces Dames de jouer cette Tragédie que la grande Troupe a refusée.

Mr. LE GRAND.

Hé bien ! Mesdemoiselles , y a-t-il de la raison là-dedans ? Comment pouvez-vous vous flatter , avec le petit nombre d'Acteurs que nous sommes ici , de faire réussir une Tragédie que la Troupe en général n'a pas trouvé jouable ?

Melle. DU BOCAGE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que nous ferions mieux de jouer cette Comédie en cinq actes que l'on trouve si bien écrite?

Mr. LE GRAND.

Cela est trop sérieux pour ce tems-ci, où le Public n'attend que des bagatelles qui l'amusement,

Melle. LA MOTTE.

C'est mon sentiment. Il ne faut que des bagatelles; & c'est ce qui me faisoit proposer cette Pastorale.

Mr. LE GRAND.

Hé! Mademoiselle, nous venons d'en jouer une.

Melle. LA MOTTE.

Hé bien! Monsieur, cette nouveauté n'a-t-elle pas fait plaisir?

Mr. LE GRAND.

Oui, elle a réussi. Mais ce n'est point-là du tout ce qu'il nous faut; nous n'avons besoin à présent que d'une Piece Comique en trois actes avec des Divertissemens, qui puisse dédommager Paris des Spectacles qui lui manquent; nous en avons une toute prête dans ce goût-là.

Melle. DU FRESNE.

Oui-dà! allez l'exposer sur votre Théâtre.

Mr. LE GRAND.

Pourquoi non ? elle y fera aussi-bien exécutée que par-tout ailleurs. On pourra la trouver mauvaise , mais peut-être on y rira ; & , si l'on y rit , on y reviendra : & j'aime mieux cela que ces grandes Pieces ennuyantes , vantées par quelques beaux-esprits amis de l'Auteur , parce qu'elles sont dans toutes les regles d'Aristote ; le Public n'en dit point de mal , mais il ne les voit pas deux fois.

Melle. DU FRESNE.

Il a encore raison.

Mr. LE GRAND.

Croyez-moi , Mesdames ; après avoir vu réussir Arlequin sur notre Théâtre , nous y pouvons tout hazarder , & sur-tout , comme je vous ai dit , dans un rems où Paris n'a ni Troupe Italienne , ni Opéra-Comique. Mais voici justement l'Auteur de la Piece en question.



SCENE III.

## S C E N E III.

UN AUTEUR, Mr. LE GRAND,  
Mesdemoiselles DU FRESNE, LA  
MOTTE, DU BOCAGE.

L'AUTEUR.

**C**OMment donc, Mesdames! je viens, tout exprès, de la Campagne pour voir jouer ma Piece au jour préfix que vous m'aviez marqué, & je ne la vois pas seulement affichée.

Mr. LE GRAND.

Oh ! pour cela, ce ne seroit pas la premiere fois que nous aurions manqué de parole ; vous êtes encore bien heureux que nous ne vous payions pas de quelque indisposition.

L'AUTEUR.

Cela seroit cruel, que l'on ne jouât pas ma Piece ; lorsque j'ai fait avertir tous mes amis de venir l'applaudir aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Ces Demoiselles en propoisoient d'autres ; mais j'ai tenu bon pour la vôtre.

TOME IV.

G

L' A U T E U R.

Et quelles raisons avoient-elles de ne la vouloir point représenter ?

Melle. D U F R E S N E.

Pour moi, Monsieur, je vous dirai franchement que j'y trouve des Scenes un peu trop badines & trop folâtres pour notre Théâtre.

L' A U T E U R.

Plaisant scrupule ! & c'est avec des Pieces dans ce goût-là que les autres Théâtres vous ruinent les trois quarts de l'année. Je crains bien plutôt qu'on ne trouve ma Piece trop sérieuse dans des endroits ; car enfin aujourd'hui on veut rire.

Melle. L A M O T T E.

La Chasse du Cerf ! le plaisant titre !

L' A U T E U R.

Je l'ai mis exprès pour faire passer quelques termes de Chasse que j'ai hazardés, & qui ne seront peut-être pas entendus de tout le monde. J'aurois pu fort bien intituler ma Piece la Vengeance de l'Amour, mais c'est un titre trop vague & trop usé.

Melle. D U B O C A G E.

Quoi ! Monsieur, vous n'avez point retranché tous vos termes de Chasse comme on vous l'avoit conseillé ?



## L' A U T E U R.

Non pas entièrement , Mademoiselle ; il a bien fallu en conserver quelques-uns qui sont absolument nécessaires au sujet.

Melle. L A M O T T E.

A propos de sujet , je trouve le vôtre bien bizarre.

## L' A U T E U R.

Tant mieux , il en sera trouvé plus nouveau. Voulez-vous toujours des Tantes dupées par leurs Nieces , des Amans supplantés par des Rivaux , des Procureurs trompés par leurs femmes , & des Notaires gagnés pour faire le dénouement ? Cela est trop commun , & l'on ne voit que cela dans la plupart des Pièces d'aujourd'hui.

Mr. L E G R A N D.

Monsieur a raison ; & , si vous m'en croyez , nous jouerons tout à l'heure sa Piece telle qu'elle est ; aussi-bien tout étoit prêt pour la répéter.

Melle. D U F R E S N E.

Quoi ! sans l'avoir annoncée ni affichée ?

Mr. L E G R A N D.

Et qu'importe ? nous surprendrons le Public , & nous ne serons pas les premiers Comédiens qui se seront servis de ce stratagème pour prévenir les cabales. Croyez-moi , allons promptement nous habiller.

## L'AUTEUR.

Ah! voilà la frayeur qui me prend. Messieurs mes chers amis, que j'ai postés dans le Parterre pour applaudir, je me recommande à vous; faites bien votre devoir, je vous prie; & avertissez vos voisins, à propos, aux endroits où il faudra battre des mains.

*Fin du Prologue.*

LA CHASSE  
DU CERF,  
*COMÉDIE-BALLET.*



# A C T E U R S.

**L'**AMOUR.

DIANE.

DORIS,

AGLANTE,

SILVIE,

LUCINETTE,

} Nymphes de Diane.

ACTÉON, Prince Thébain.

HILACTOR, } Chasseurs, Amis

CÉLIDAN, } d'Actéon.

LICAS, Valet de Limier.

ZACORIN, Domestique d'Actéon.

DROMONT, Garde-Chasse de Diane.

LE SOMMEIL & sa suite.

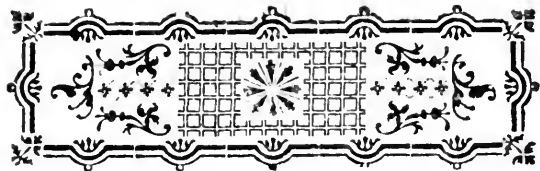
Troupe DE SONGES.

Troupe DE NYMPHES DE DIANE.

Troupe DE SYLVAINS.

Troupe DE PIQUEURS.

*La Scene est dans la Forêt de Gargaphe.*



# LA CHASSE DU CERF, *COMÉDIE-BALLET.*

---

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Forêt ; on voit une Montagne en perspective , au bas de laquelle coule un Ruisseau.*

---

## SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *seul.*

**E**NFIN j'ai pénétré dans la Forêt de Diane , malgré les ronces & les épines qui m'en défendoient l'entrée : les Sylvains m'ont reçu à bras ouverts , & m'ont , tour-à-tour , caché dans les troncs de leurs arbres ; il ne me reste plus qu'à percer le Fort où la Déesse tient ses Nymphes

renfermées. Quel plaisir de me venger de cette Divinité fiere & farouche, qui me décrédite par-tout ! Si elle a assez de puissance pour braver mes traits , je trouverai bien le moyen de rendre ses Nymphes sensibles pour les Dieux de ces Forêts : ils ont imploré mon assistance , & je ne puis leur refuser mon secours , après l'accueil qu'ils m'ont fait. Voici Zacorin , le Valet , ou plutôt le fou d'Actéon , que j'ai déjà rendu éperdûment épris de Lucinette , la plus aimable des Nymphes de Diane : je veux rendre le Maître encore plus amoureux de la Déesse. Oui , je veux qu'Actéon aime Diane. Les rigueurs qu'elle exercera sur lui le puniront d'avoir , de son côté , bravé jusqu'ici mon Empire. Enfin je ne puis faire trop de ravage dans des lieux où l'on a si long-tems méprisé ma puissance.



## S C E N E II.

Z A C O R I N , *seul.*

**J**E ne fais ce que cela veut dire ; je n'ai pu fermer l'œil de route la nuit : ce n'est pourtant pas manque de fatigue. Il nous a fallu coucher tous en fin fond de la Forêt pour requêter à la pointe du jour le Cerf qu'Actéon manqua hier. Mais l'aurore commence à paroître , & voici déjà Hilactor & Célidan , les amis d'Actéon mon Maître.

---

## S C E N E III.

HILACTOR , CÉLIDAN , ZACORIN.

HILACTOR.

**A**H ! c'est toi , Zacorin ; que fais-tu là ?

Z A C O R I N .

Je rêve en attendant le réveil.

HILACTOR.

N'as-tu point de nouvelles à nous apprendre ?

Z A C O R I N .

Je me suis couché sans souper.

HILACTOR.

Cela est assez nouveau en effet. N'as tu vu encore personne ?

ZACORIN.

Non, Seigneur ; mais je crois qu'Actéon arrivera bientôt. C'est ici le lieu du rendez-vous, & il a promis de s'y rendre des premiers.

HILACTOR.

Je voudrais qu'il y fût déjà, car nous ne pouvons nous y prendre de trop bonne heure pour ne pas manquer notre Cerf d'hier.

CELIDAN.

Je crois qu'il ne nous donnera pas grande peine aujourd'hui. Nous l'avons laissé à deux heures de nuit, & il étoit trop las pour s'être éloigné du lieu où nous l'avons brisé.

HILACTOR.

Je n'ai jamais couru d'Animal plus rusé que celui-là. Combien de fois a-t-il fait bondir le change ! Combien de tems s'est-il obstiné à battre l'eau !

CELIDAN.

Ce qui nous a le plus nui, c'est ce relais que Policlès a donné mal à propos.

ZACORIN.

Dites plutôt cette vieille Prêtresse de Minerve qui a traversé notre chemin. Il n'y a rien qui porte guignon aux Chasseurs comme ces fortes de rencontres.



HILACTOR.

Bon ! quels contes !

ZACORIN.

C'est la vérité. Nous n'aurions pas été si malheureux, si nous avions rencontré quelque Nymphé de Vénus.

HILACTOR.

Tu as là , mon pauvre Zacorin , des superstitions bien ridicules.

ZACORIN.

Dites tout ce que vous voudrez : mais j'ai dans la pensée qu'il sera très-difficile de revoir aujourd'hui de ce Cerf là.

HILACTOR.

Et moi , je crois le contraire : il a trop de fois tenu les abois devant nos chiens , pour craindre qu'il prenne désormais le change. Nous l'avons pourchassé , rapproché , relancé ; & la nuit ne fût venue....



## S C E N E IV.

ACTEON , HILACTOR , CÉLIDAN ;  
ZACORIN , *Suite de Piqueurs.*

HILACTOR.

**M**AIS voici Actéon. Quel trouble paroît sur son visage !

ACTEON.

Ah ! mes chers amis , vous voyez le plus infortuné de tous les mortels ; j'ai perdu enfin ma liberté.

HILACTOR.

Comment , Seigneur ?

ACTEON.

Je viens de voir Diane pour la première fois , & cette vue m'a mis dans le trouble où vous me voyez.

HILACTOR.

Vous venez de voir Diane !

ACTEON.

Dans ce même moment ; elle poursuivoit à la course un Sanglier terrible ; l'animal , blessé d'un de ses traits , retournoit sur elle , quand elle s'est arrêtée pour le percer d'un second qui l'a mis à mort. J'admirois son intrepidité &

son adresse, lorsque, détournant sa vue sur moi, elle m'a lancé un regard plein de grace & de fierté, qui, me pénétrant jusqu'au cœur, m'a semblé un trait des plus sensibles. J'en ai tressailli dans le moment; &, dans un transport dont je n'étois pas le maître, je courois à elle avec moins de respect que d'ardeur, quand elle même a repris sa course avec tant de légèreté, que la plante de ses pieds touchoit à peine la surface des eaux qu'elle a traversée pour se dérober à ma vue; j'ai bientôt cessé de la voir: mais son image divine est restée gravée dans mon cœur, & je suis résolu de tout entreprendre pour la retrouver, la mort dût-elle être le prix de ma témérité.

ZACORIN.

Touchez-là, Monseigneur; je suis dans le même cas que vous.

HILACTOR.

Quoi! misérable, tu oserois aimer aussi Diane?

ZACORIN.

Non pas, de par tous les Diables, je ne suis pas si fou; je me contente d'aimer Lucinette, une de ses jeunes Nymphes, qui ne court pas si vite qu'elle à beaucoup près, & que je rencontrai l'autre jour seule. C'est le plus gentil corsage du monde.

## ACTEON.

Ah ! mon cher Zacorin, tâche de me faire parler à cette petite Nymphé , qu'elle puisse découvrir à Diane ce que je sens pour elle. Je veux , de mon côté , tâcher de gagner Dromont , son Garde-Chasse : il a été autrefois à mon service ; & , quoique rustre , il pourroit...

## HILACTOR.

Hé ! Seigneur Actéon , abandonnez , croyez-moi , cette entreprise téméraire ; songez aux malheurs qui vous en peuvent arriver.

## ACTEON.

Tout ce que vous me direz ne servira de rien ; je suis d'un âge à faire des folies , & non des réflexions.

## ZACORIN.

C'est bien dit ; & je suis résolu d'être aussi fou que mon Maître.

## CELIDAN.

Peut-être que le plaisir que nous donnera aujourd'hui la chasse , vous fera oublier cette rencontre malheureuse.

## HILACTOR.

C'est bien dit. Il faut donc promptement séparer nos relais. Célidan , rendez-vous sur le chemin de Platée , entre le lieu où nous redonnâmes le Cerf aux chiens , & le Pays d'où

nous l'avions amené hier. Que Lincée occupe le Val de Mégare, & que Sidon se tienne au fond de la Forêt. Et nous, Seigneur, partons, pour aller revoir du Cerf dont on nous a fait rapport, &, s'il est véritable, nous irons droit frapper à nos brisées.

---

## S C E N E V.

Z A C O R I N, *seul.*

**L**Aissons-les partir; &, tandis qu'ils vont courre leur Cerf, tâchons de requêter Lucinette : je n'ai point d'autre Limier que l'Amour, mais j'espère qu'il me conduira vers le Fort où elle a passé sa nuit : en effet j'y découvre des pinces d'une Nymphé de son âge. Courage, Amour, va outre, velcy, vault, vault par les foulées : mais que vois-je ? C'est Dromont, le Garde-Chasse de Diane, tâchons de l'éviter.



## S C E N E VI.

ZACORIN, DROMONT.

DROMONT.

**Q**UE je suis malheureux ! Il y a trois jours que je cherche ce maudit Singe qui s'est échappé de la Ménagerie de Diane, & je n'en puis avoir de nouvelles. Mais j'entends remuer quelque chose autour de moi, ne seroit-ce point lui ? Non, c'est Zacorin. Que le Diable vous emporte.

ZACORIN.

Pourquoi ?

DROMONT.

Je croyois avoir trouvé notre Singe, & c'est vous.

ZACORIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur de m'avoir pris pour lui.

DROMONT.

Ne pensez pas railler, il vous ressembloit comme deux gouttes d'eau.

ZACORIN.

C'étoit donc un beau Singe ?

DROMONT.

Il étoit grand comme un âne ; mais il n'en

étoit pas moins gracieux ; toutes nos Nymphes sont au désespoir qu'il soit perdu ; elles lui faisoient mille caresses , il leur faisoit mille singeries ; on ne le nourrissoit que de confitures & des fruits les plus exquis ; & ce chien d'animal s'en est allé sans rien dire.

ZACORIN, *à part.*

Ah ! morbleu , ce sera le Singe qu'un de nos gens tua l'autre jour , & dont on a rempli la peau de foin , pour le garder par curiosité.

DROMONT.

Hem ? que dites-vous ?

ZACORIN.

Je dis que ce Singe-là est un fou d'avoir quitté une si bonne auberge ; & que , si j'avois été à sa place , je me serois estimé trop heureux.

DROMONT.

Comme il est défendu à nos Nymphes de regarder les hommes en face , elles étoient du moins consolées d'avoir auprès d'elles un Animal qui ressembloit à quelqu'un d'eux.

ZACORIN.

Comment ! il est défendu à vos Filles de regarder les hommes ?

DROMONT.

Oui vraiment ; & aux hommes , de leur par-

ler, sur peine d'être métamorphosés. Et voilà déjà, de ma connoissance, cinq ou six débaucheurs de Nymphes que notre Maîtresse a changés, les uns en loups, & les autres en ours. Et d'où diable venez-vous pour ignorer cela ?

ZACORIN.

Je ne croyois pas qu'il y eût des défenses si rigoureuses. Mais vous, qui êtes au service de Diane ?

DROMONT.

Oh ! moi, je suis sans conséquence ; & Diane fait que j'ai assez de peine après ses chiens sans songer à l'Amour. Mais adieu, je poursuis mon chemin. Si vous avez quelques nouvelles de notre Singe, je vous prie de m'en donner.

ZACORIN.

Je n'y manquerai pas. Mais, dites-moi un peu, que font vos Nymphes à présent ?

DROMONT.

Bon ! elles ne sont pas encore éveillées. Pour Diane, elle a déjà devancé l'Aurore, & il y a plus d'une heure qu'elle chasse. Mais adieu, je n'ai pas le tems de m'amuser davantage. Jusqu'au revoir.





## S C E N E V I I.

ZACORIN, *seul.*

P Uisque les Nymphes de Diane ne sont pas encore éveillées, tâchons de dormir de notre côté, en attendant le grand jour; cela me guérira peut-être de la migraine qui me tourmente; & j'en serai tantôt plus frais & plus en état de plaire à Lucinette, si le hazard m'offre à ses yeux. Mais comment m'exposer à lui parler, après ce que me vient de dire Dromont? c'est à quoi nous songerons à notre réveil; dormons toujours. Le sommeil porte souvent son conseil, appelions-le à notre secours. Sommeil, doux sommeil, viens répandre sur moi la douceur de tes pavets. Il n'en fera rien, si quelqu'un n'a la bonté de l'appeler en musique. Depuis un tems la musique a le privilège d'endormir les gens les plus éveillés. Petits Oiseaux, Musiciens de ces forêts, mettez, je vous prie, un moment la tête à la fenêtre & joignez vos tendres gazouillemens au doux murmure de ces eaux.



## S C E N E V I I I.

CHOEUR DES OISEAUX, L'AMOUR;  
ZACORIN *sur un gazon.*

L'AMOUR.

**J**E triomphe; & j'ai mis Actéon hors de lui-même. Tandis qu'il est plongé dans de mortelles inquiétudes, comme le Sommeil obéit à ma voix, égayons-nous ici un moment, en flattant les desirs amoureux de Zacorin, par les songes les plus extravagans, & fortifions de plus en plus l'ardeur qu'il ressent pour Lucinette. C'est un fou qui ne nuira pas aux desseins que j'ai pris de faire enrager aujourd'hui Diane; d'ailleurs, je me plais souvent à badiner avec les cœurs des plus chétifs mortels. Si je n'inspirois jamais que des ardeurs nobles & sérieuses, je m'ennuierois moi-même.

L'AMOUR, *chante.*

Viens, doux Sommeil, apaiser la migraine  
D'un chasseur amoureux qui se jette en tes bras:

Hélas! hélas! hélas!

Il est si las, si las, si las,

Qu'à l'endormir tu n'auras pas,

Tu n'auras pas grand'peine.

## S C E N E IX.

LE SOMMEIL & *sa suite.*

LE SOMMEIL.

**Q**UE tout garde un profond silence:  
Vents, cessez de souffler;  
Ruisseaux, coulez sans violence:  
Zacarin va ronfler.

RONFLEMENT DES BASSES:

T R I O.

Ronflez sans allarmes:  
Ah! que le sommeil est doux!  
A ses charmes  
Abandonnez-vous.  
Ronflez sans allarmes:  
Ah que le sommeil est doux!

LE SOMMEIL.

Rêves bouffons , Comiques songes ;  
Accourez , volez en ces lieux :  
Par vos agréables mensonges  
Rendez Zacarin heureux ;  
Par vos agréables mensonges  
Flattez ses desirs amoureux.

## ENTRÉE DE SONGES.

## UN SONGE.

Zacarin , je suis Lucinette ,  
Je cede enfin à tes soupirs ;  
Si mes faveurs font tes plaisirs ,  
Je les prodigue , je les jette  
Au devant de tes desirs.

## E N T R É E

*des Songes extravagans.*

## UN AUTRE SONGE.

Heureux Amant !  
Songe qu'en ce moment  
L'Amour te change en chien couchant :  
Songe qu'en cessant d'être fille ,  
Lucinette devient perdreau.  
Si le respect te dit *tout beau* ,  
L'occasion te dit *pille*.

ZACORIN, *se réveillant en sursaut , aboye  
comme un Chien.*

Houp, houp.

*( Le Sommeil & sa suite disparaissent. )*

## S C E N E X.

ZACORIN, *seul.*

**M**AIS le perdreau s'est envolé. Hélas ! on dir bien vrai que tous Songes sont mensonges. Je pensois aller gober Lucinette , & je n'ai pris que du vent. Mais il me vient une bonne idée pour m'introduire auprès de Lucinette, sans être reconnu de personne. Courage, Zacorin ! C'est l'Amour qui t'inspire ; il ne t'abandonnera pas dans ce que tu vas entreprendre.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

DROMONT, *seul.*

C'EST ici que Diane va rassembler toutes ses Nymphes , & elle m'a chargé d'en écarter les Sylvains , les Faunes & les Satyres : s'il en tomboit quelques-unes entre leurs pattes , autant de gobées ; ils vous les enlèveroient aussi-tôt dans la Forêt de Vénus , qui est tout proche d'ici ; & puis allez les chercher là. Si-tôt que la Riviere est passée , c'est un lieu de franchise.



SCENE II.

## S C E N E II.

ACTÉON, DROMONT.

DROMONT.

**M**AIS que vois-je ? le Prince Actéon ? je le croyois à la Chasse.

ACTÉON.

Ah ! mon cher Dromont , que j'ai de joie de te rencontrer !

DROMONT.

Monseigneur , c'est bien de l'honneur pour moi.

ACTÉON.

Tu fais que je t'ai toujours aimé.

DROMONT.

Oh ! par-delà mes mérites , Monseigneur. Il me souvient que , du tems que j'avois l'honneur de vous appartenir , j'étois comme le poisson dans l'eau.

ACTÉON.

Tu n'as rien perdu , en entrant au service de Diane.

DROMONT.

Cela est vrai ; je suis dans une assez bonne

condition : cependant il m'en ennuie ; & j'avois beaucoup plus de liberté , quand j'étois auprès de vous. Toutes ces Nymphes me font tous les jours mille niches ; elles me viennent sans cesse agacer. Oh ! ne me parlez point du service des femmes.

ACTEON.

Comptes-tu pour rien d'être auprès d'une si charmante Maitresse ? tu la vois tous les jours , tu lui parles , tu la fers.

DROMONT.

Et comptez-vous pour rien d'avoir la garde de toutes ses Filles ?

ACTEON.

Si tu voulois m'être favorable , mon cher Dromont ; je changerois bientôt ta condition en une fortune des plus considérables.

DROMONT.

Cela me viendrait bien à point. Et en quoi pourrais-je vous être utile ?

ACTEON.

J'aime , j'adore Diane ; & , si tu voulois lui parler de mon amour ,...

DROMONT.

Vous aimez Diane ? Ah ! vous voilà bien tombé ! Et d'où diantre vous est venu cet amour-là ? vous , qui condamnerez tant autrefois les amoureux ?



## A C T E O N.

Je viens de voir cette Déesse, pour la première fois; je me suis senti blessé d'un trait si terrible, que je n'en guérirai jamais.

## D R O M O N T.

Il y avoit long-tems que l'amour vous gardoit ce coup-là. Ma foi, je vous plains; car Diane ne veut pas qu'on parle de tendresse à la moindre de ses Nymphes: ce seroit bien pis si on lui en parloit.

## A C T E O N.

Que fais-tu? souvent on blâme dans les autres ce qu'on passe aisément à soi-même; & seroit-elle la première Déesse qui auroit écouté les soupirs d'un mortel?

## D R O M O N T.

Celle-là est faite tout à rebours des autres: Elle se fâche d'un rien; & , quand elle est offensée, il n'y a point de Déesse plus vindicative.

## A C T E O N.

Ne lui parle de mon amour qu'en passant; & , sans lui dire que je te l'aie déclaré, fais-lui seulement connoître que tu le soupçonnes.

## D R O M O N T.

Allons; je veux bien m'exposer à tout pour vous plaire: mais il faudra que j'emploie bien de l'esprit pour en venir à bout.

## ACTEON.

Songe que mon bonheur, mon repos & ma vie sont entre tes mains.

DROMONT.

J'aurai soin de tout cela. Allez rejoindre votre troupe, comme si de rien n'étoit, & ne paroîsez point ici. J'irai tantôt vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

---

## S C E N E III.

DROMONT, *seul.*

**V**oilà une bonne chienne de commission dont je me charge là. Après tout, le pauvre Actéon est un bon Prince : ce n'est pas sa faute s'il a le cœur tendre ; mais, d'un autre côté, notre Déesse l'a dur comme un rocher. La voici avec une partie de ses Nymphes ; attendons qu'elle soit seule pour lui parler.



## S C E N E I V.

DIANE, DORIS, AGLANTE, SILVIE,  
LUCINETTE.

DIANE.

**V**enez, cheres Compagnes de Diane; retirons-nous sous ce feuillage épais : Actéon & sa troupe chassent dans cette Forêt, & nous devons éviter leurs regards profanes.

DORIS.

En vérité, Déesse, il y a trop de cruauté à vous de cacher ainsi sans cesse vos appas : de quoi vous sert cette beauté, capable de ravir les mortels & les Dieux, si vous n'en faites aucun usage?

DIANE.

Je laisse à la coquette Vénus l'ambition de plaire : cette Déesse, pour s'être rendue trop familière, ne s'est attiré que des vœux sans respects, & des offrandes méprisables ; on l'aime, sans l'estimer. Mais moi, j'ai cet avantage, que, sans me voir, on me desire ; on me respecte autant qu'on me redoute, & c'est ce que je demande.

DORIS.

Ah ! Déesse, si j'osois parler, j'aurois bien des choses à vous dire là-dessus.

Hij

DIANE.

Parle, ma chere Doris ; tu fais que tes discours n'ont jamais pu m'offenser ; tu t'exprimes avec tant de naïveté & d'enjouement , que tu me peux dire librement toutes mes vérités.

DORIS.

Hé bien ! je vous soutiens donc que c'est la plus grande injustice du monde , que de se cacher quand on est belle.

DIANE.

Pourquoi ?

DORIS.

C'est que notre beauté n'est pas un bien qui nous appartienne ; le Destin ne l'a pas faite pour nous : elle est faite pour le plaisir de ceux qui ont des yeux pour la regarder.

DIANE.

Quoi ! mes appas ne sont pas à moi ?

DORIS.

Non certainement ; c'est le bien d'autrui. Vous n'êtes, pour ainsi dire, que gardienne de votre beauté ; tous les yeux du monde ont sur elle des droits, & c'est leur dérober leur bien que de les priver du plaisir d'une si charmante vue.

DIANE.

Je crois faire grace aux prophanes de prévenir les criminels desirs, & les coupables feux

que mes attraits pourroient allumer dans leur  
ame, & que je me verrois obligée de punir,  
comme j'ai déjà fait tant de fois.

D O R I S.

Mais seroit-ce une si grande offense que d'o-  
ser vous aimer?

D I A N E.

On aime rarement sans espoir ; & cet espoir  
seroit un manque de respect à ma Divinité,  
qui attireroit bientôt tous les traits de ma ven-  
geance sur le téméraire qui oseroit se flatter....  
Mais finissons ce discours, & ne parlons jamais  
de l'Amour que pour le détester. Voici l'heure  
où le peuple s'assemble dans mon Temple pour  
m'offrir ses vœux : je vais invisiblement rece-  
voir ses offrandes, & respirer un moment l'en-  
cens qu'on fait brûler sur mes Autels. Pendant  
ce tems, aimables Nymphes, allez rassembler  
vos Compagnes, & livrez-vous à d'innocens  
plaisirs : exprimez dans vos jeux, vos chansons,  
toute l'horreur que l'Amour vous inspire ; je  
promets à mon retour un arc & un carquois  
des plus galans à celle de vous qui en aura dit  
le plus de mal.



## SCENE V.

DORIS, AGLANTE, SILVIE,  
LUCINETTE.

AGLANTE.

**L**ivrez-vous à d'innocens plaisirs. Cela est bien aisé à dire ; mais la Déesse est si sévère , qu'elle trouve du crime à presque tout.

LUCINETTE.

Hélas ! je n'en goûte plus depuis que nous avons perdu notre singe.

SILVIE.

Ah ! Lucinette , qu'allez-vous rappeler à notre mémoire ? Ne m'en parlez point ; sa perte m'a été aussi sensible qu'à vous.

AGLANTE.

Pour moi je le regretterai toute ma vie.

DORIS.

Consolez-vous , mes cheres Sœurs ; le Garde-Chasse a mis des pièges par toute la Forêt : nous en attraperons bientôt quelqu'autre.

LUCINETTE.

Il ne sera pas apprivoisé comme Magotin ;

## A G L A N T E.

Oui; il nous amenera peut-être quelque singe mal-faisant, qui nous mordra, en feignant de nous caresser.

## D O R I S.

Diane a bien eu le pouvoir de rendre dans un moment Magotin sage & docile; s'il en tombe quelqu'autre dans les filets, elle lui imprimera le même respect qu'avoit le premier; rien n'est impossible à notre Déesse.

---

## S C E N E VI.

D O R I S, A G L A N T E, S I L V I E;  
L U C I N E T T E, Z A C O R I N  
*en Singe.*

## D O R I S.

**M**AIS que vois-je au haut de cet arbre?

## L U C I N E T T E.

Ah! ma Sœur, je crois que c'est notre singe.

## S I L V I E.

Si ce n'est pas lui, il lui ressemble tout-à-fait.

## L U C I N E T T E.

Ah! ma Sœur, c'est lui-même.

DORIS.

Voyons de plus près. Magotin, Magotin !  
Il est encore tout effarouché.

AGLANTE.

Venez , mon fils , venez. Ah ! ma Sœur , ce  
n'est pas lui : il nous fait la grimace.

SILVIE.

C'est qu'il ne vous connoît pas comme moi.  
Vous allez voir. Magotin , Magotin !

LUCINETTE.

Bon ! vous l'avez fait fuir. Nous voilà bien  
chanceuses ! que ne me laissez vous l'appeller ?  
il connoît mieux ma voix que celle de per-  
sonne. Il revient , ne dites mot , & laissez-moi  
faire. Petit , petit , petit ; descendez , mon ami ,  
descendez : on ne veut point vous faire de  
mal ; c'est Lucinette qui vous appelle. Hé bien ?  
que vous avois-je dit ? Ne le voilà-t-il pas qui  
descend ? Bons Dieux ! que de caresses !

SILVIE.

Ah ! l'aimable animal !

LUCINETTE.

Je vais lui donner du bonbon. Allons , bai-  
sez la main.

AGLANTE.

Il n'a rien oublié de ses singeries.



D O R I S.

Allons; dansez, sautez pour Diane. Sautiez pour moi, pour Aglante, pour Silvie, pour Lucinette.

S I L V I E.

Ah ! je suis jalouse : il saute mieux pour Lucinette.

D O R I S.

Sautiez pour les vieilles Nymphes... pour les vieilles Nymphes.

*(Le Singe refuse de sauter.)*

A G L A N T E.

Il n'en fera rien, & il commence même à se fâcher. Si vous m'en croyez, mes Sœurs, nous lui remettrons sa chaîne... *(Le Singe montre de la colere.)* Au secours.

*(Toutes les Nymphes, excepté Lucinette, crient & s'enfuient, voyant le Singe en fureur.)*



## SCENE VII.

LUCINETTE, ZACORIN *en Singe*,

LUCINETTE.

**P**our moi, je ne le crains point : il ne m'a jamais fait de mal. Venez, venez, mon ami ; je ne veux point vous enchaîner, moi.

ZACORIN.

Ah ! charmante Lucinette !

LUCINETTE.

Ah !

ZACORIN.

Ne vous effrayez pas, Nymphé adorable ; & ne fuyez point un Veneur malheureux, qui, loin de vouloir vous donner la chasse, vient se jeter lui-même à corps perdu dans vos filets.

LUCINETTE.

Où suis-je ? qu'entends-je ? ah ! je n'en puis revenir. Que dois-je penser de ce que je vois ? Diane auroit elle donné la parole à notre singe ?

ZACORIN.

Je ne suis point un singe, belle Lucinette ; je suis le plus tendre, le plus passionné de tous les hommes.

LUCINETTE.

Comment ! vous êtes un homme ? Ah ! je dois vous fuir.

ZACORIN.

• Hé ! de grace , restez encore un moment.

LUCINETTE.

Pourquoi donc ? que me voulez-vous ?

ZACORIN.

Vous faire entendre le son de mes soupirs amoureux.

LUCINETTE.

Quoi ! c'est de l'Amour que vous voulez me parler ? On m'en a toujours fait un portrait horrible ; & je vous avouerai franchement que c'est ce qui me donne quelquefois la curiosité de le connoître. Si l'on ne m'en avoit jamais parlé , pent-être n'y aurois-je jamais songé. Mais où trouve-t-on ce petit animal-là ? je voudrois bien le voir une fois dans ma vie.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à me regarder , vous le verrez peint sur mon visage. Mais , plutôt , il faudroit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur : vous verriez....



## S C E N E V I I I.

LUCINETTE, ZACORIN *en Singe* ;  
DROMONT, DEUX BOUVIERS.

LUCINETTE, *bas*.

**P**AIX, ne parlez plus : voilà notre Garde-Chasse, & vous seriez perdu s'il vous reconnoissoit.

ZACORIN.

Ah ! je suis mort ! où fuir ?

DROMONT.

Nos Nymphes m'ont averti que le Singe.... Mais le voici ; prenons bien garde qu'il ne nous échappe. Ah ! ah ! Monsieur le drôle, nous vous tenons pour le coup. Oh ! vous avez beau faire : nous vous allons garder de si près, que vous ne vous échapperez plus à l'avenir.  
(*Dromont lui remet sa chaîne, il saute sur ses pattes.*)

LUCINETTE.

Ah ! Dromont, ne lui faites point de mal.

DROMONT.

Oh ! vous ne connoissèz pas ces animaux-là ; ils veulent être battus.

## LUCINETTE.

C'est moi qui vous en prie , ne lui faites rien.

DROMONT.

Je le veux bien ; mais si dans la suite vous en êtes mordue , ne vous en prenez qu'à vous-même. Allez promptement rejoindre vos Compagnes qui sont en peine de vous.

LUCINETTE, *en s'en allant.*

Ah ! que je tremble pour ce pauvre malheureux !

---

## SCENE IX.

DROMONT, ZACORIN *en Singe*,  
DEUX BOUVIERS.

DROMONT.

EN vous remerciant , mes amis : maintenant que j'ai retrouvé notre Singe , je n'ai plus besoin de vous.



## S C E N E X.

DROMONT, ZACORIN *en Singe.*

DROMONT.

O H! ça, Monsieur Magotin, maintenant que nous sommes seuls , il faut que je vous étrille de la bonne sorte , pour la peine que vous m'avez donnée depuis trois jours à vous chercher ; je ne crains pas que vous vous en plaigniez. Quoi ! vous voulez vous enfuir encore une fois ! Allons ici... Oui , oui , tout cela est bel & bon : nous savons bien que , quand vous êtes enchaîné , vous êtes souple comme un gant.

( *Zacorin s'échappe & veut monter sur l'arbre : Dromont court après , & le rattrape.* )

ZACORIN.

Hélas ! mon cher Dromont. ( *Il se jette à genoux.* )

DROMONT.

Miséricorde ! un Singe qui parle ! Au secours , à moi.

ZACORIN.

Hé ! ne faites point de bruit , & reconnoissez , sous les traits de votre Singe , l'infortuné Zacorin.

D R O M O N T.

Zacarin !

Z A C O R I N.

C'est lui-même. Par malheur votre Singe ayant été tué, il y a quelques jours, par des Chasseurs qui ne le connoissoient point, je me suis revêtu de sa peau.

D R O M O N T.

Fort bien : pour venir chasser sur nos terres ; & tâcher de nous détourner quelqu'une de nos Nymphes en les amusant par vos singeries ?

Z A C O R I N.

Hélas ! brave & généreux Dromont, ne me perdez pas ; je vous avouerai franchement que je suis amoureux, malgré moi, de la belle Lucinette, & que j'ai cru devoir tout hazarder pour lui déclarer mon amour.

D R O M O N T.

Vous êtes encore un plaisant magot ! Hé ! parbleu, si nos Nymphes vouloient qu'on les pourchassât d'amour, il y a ici d'aussi bons Chasseurs que vous, afin que vous l'entendiez.

Z A C O R I N.

Je le crois, mon cher Dromont ; quand ce ne seroit que vous : j'ai toujours admiré votre adresse, votre bonne mine.

## DROMONT.

Vous faites encore le railleur ! oh ! parbleu ,  
je veux vous mener tout-à-l'heure à Diane dans  
cet équipage.

## ZACORIN.

Oh ! parbleu , vous n'en ferez rien , & nous  
verrons qui sera le plus fort.

DROMONT *se bat avec Zacorin.*

A moi , Licarfis , Rustaut , Clabaut , Agrette :  
( *Zacorin les renverse tous par terre & s'échappe.* )

---

## S C E N E XI.

DROMONT *seul, se relevant de sa chute.*

AH ! le coquin me la paiera. Mais voici  
nos Nymphes qui s'avancent ; eiles viennent  
ici s'exercer , à leur ordinaire , à la Musique &  
à la Danse ; notre Déesse en est aussi entêtée  
que de la chasse. Eloignons-nous. Si-tôt qu'elle  
sera de retour de son Temple , je saisirai un  
moment favorable pour m'acquitter de la com-  
mission dont Actéon m'a chargé.

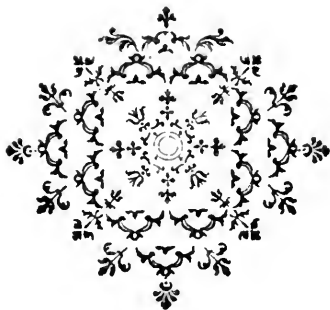




## S C E N E XII.

DORIS, *aux Nymphes , qu'elle appelle.*

VENEZ, mes Sœurs; il est tems d'exécuter les ordres de la Déesse : commençons nos danses & nos chants, & voyons qui de nous pourra le plus donner d'horreur de l'Amour.



---

## DIVERTISSEMENT.

### *ENTRÉE DE NYMPHES.*

#### I. NYMPHE.

**L'**Amour n'en veut qu'à notre honneur;  
Soyons toujours en crainte  
D'entrer dans son enceinte;  
Evitons ce cruel Chasseur.

Jusqu'à notre défaite,  
A cors & cris il nous poursuit;  
Mais, la chasse faite,  
Notre cœur aux abois réduit,  
Souvent il s'en rit,  
Et sonne aussi-tôt la retraite.

#### *E N T R É E.*

#### II. NYMPHE.

En vain mon cœur vers la tendresse penche,  
Je ne veux point jouer avec l'Amour:  
Quand on y perd, on y perd sans retour;  
Quand on y gagne, il prend bien sa revanche.

## S Y M P H O N I E

*douce & agréable.*

L'Amour arrive avec les Sylvains.

## I. SYLVAIN.

Sans le connoître,  
 Jeunes cœurs, voulez-vous toujours  
 Mépriser le Dieu des Amours ?  
 Quand vos appas, qui le font naître,  
 Du tems auront suivi le cours,  
 Vous vous repentirez peut-être  
 D'avoir passé vos plus beaux jours  
 Sans le connoître.

*ENTRÉE DE L'AMOUR*  
*& des Sylvains.*

## DEUX NYMPHES.

## D U O.

Quelle invisible flamme ;  
 Quels traits sensibles & perçans  
 Ont pénétré mon ame !  
 Quels sont les transports que je sens ?

Je languis, je soupire,  
Je crains, je forme des desirs :  
Amour, si c'est-là le martyre  
Que l'on souffre dans ton Empire,  
Quels doivent être tes plaisirs !

## *ENTRÉE DE SYLVAINS & de Nymphes.*

### I. NYMPHE. \*

Que l'Amour & ses plaisirs  
Font tous les jours de misérables !  
Aux tendres pleurs, aux amoureux soupirs  
Soyons impitoyables ;  
Epargnons-nous de tristes repentirs.  
De nos forêts les monstres effroyables  
Sont moins redoutables  
Que l'Amour & ses plaisirs.

---

\* Cet Air, qui n'est point dans les Editions de *Le Grand*, se trouve dans le *Recueil des Divertissemens de la Comédie Française*.

*Fin du second Acte.*

---

## A C T E III.

---

### SCENE PREMIERE.

DIANE, *seule.*

**Q**UEL désordre est ceci ? que s'est il donc passé dans mon absence ? que sont devenues mes Nymphes ? Je croyois les trouver toutes rassemblées dans cet endroit, & je n'en trouve pas une. Holà ! Dromont.



## S C E N E II.

DIANE, DROMONT.

DIANE.

**N**Y a-t-il rien de nouveau ?

DROMONT.

Je ne sache rien, Madame, sinon que l'on avoit rattrapé votre Singe...

DIANE.

Hé bien ?

DROMONT.

Hé bien ! il s'est échappé une seconde fois ; mais il n'y a pas grand mal, car il étoit devenu si méchant, qu'il a tantôt effarouché toutes nos Filles.

DIANE.

C'est donc pour cela qu'il n'en paroît pas une ; mais j'espère que ma présence les rassurera. N'y a-t-il rien autre chose ?

DROMONT.

Ah ! Décise, il est arrivé un grand malheur ; & j'ai vu un pauvre Chasseur dans un triste état.

DIANE.

Comment ? quel Chasseur ?

DROMONT.

D R O M O N T.

Le Prince Actéon, Madame.

D I A N E.

Je l'ai tantôt rencontré. Que lui seroit-il arrivé depuis ce tems-là?

D R O M O N T.

C'est de ce tems-là tout justement qu'il a été blessé mortellement.

D I A N E.

Et qui l'a blessé?

D R O M O N T.

Un Animal bien dangereux, Madame.

D I A N E.

Et qui encore? un Sanglier? un Ours? un Tigre?

D R O M O N T.

Pire que tout cela, Madame; l'Amour.

D I A N E.

Et d'où seroit parti cet Amour?

D R O M O N T.

De vos Terres, Madame.

D I A N E.

Tu te trompes, mon ami; ce monstre-là n'habite point nos Forêts.

D R O M O N T.

Cependant....

T O M E I V.

DIANE.

Cependant tu voudrois me faire entendre que quelqu'une de mes Nymphes lui auroit donné dans la vue.

DROMONT.

Oh ! non , Madame , je vous assure.

DIANE.

Un Mortel quel qu'il fût , qui oseroit lever les yeux sur elles , en seroit puni sévèrement.

DROMONT.

La peste ! le Prince Actéon n'est pas si impoli que cela ; il connoît trop le mérite d'une Déesse comme vous , pour . . .

DIANE.

Cela suffit : lorsqu'il n'aime aucune de mes Nymphes , il peut aimer qui bon lui semblera ; je ne m'y oppose pas , je ne puis que le plaindre.

DROMONT.

Ah ! Déesse , c'est trop de bonté que vous avez pour lui.

DIANE.

De quoi ?

DROMONT.

De lui donner la permission d'aimer qui il voudra , hors vos Nymphes.



D I A N E.

Pourquoi ?

D R O M O N T.

C'est que c'est vous-même qu'il aime.

D I A N E.

Qu'entends-je ? Ah quelle insolence ! quelle témérité !

D R O M O N T.

Hé ! mais il me semble....

D I A N E.

Tais-toi malheureux : tu es bien hardi de me tenir de pareils discours ; ne fais-tu pas le respect qu'on doit à Diane ?

D R O M O N T.

Je vous demande pardon , grande Déesse ; je croyois bien faire. Vous m'avez donné ordre de vous avertir de tout ce qui se passeroit dans vos Forêts , & je m'acquitte de ma charge.

D I A N E.

Le téméraire Actéon ose aimer Diane , quand tous les Dieux n'osent lever les yeux sur elle !

D R O M O N T.

C'est aussi ce que je lui ai dit.

D I A N E.

Comment ? c'est donc lui qui t'envoie ?

## DROMONT.

Non pas autrement ; mais....

DIANE.

Quoi qu'il en soit, va trouver ce Prince audacieux , & lui dis que , si j'entends jamais parler de son amour , il apprendra jusqu'où peut aller le courroux de Diane offensée.

---

## S C E N E III.

DROMONT, *seul.*

**J**E m'étois douté que les choses iroient comme cela ; & je suis encore bien heureux de m'en être tiré à si bon marché. Mais voici Zacorin , & je veux me venger de l'affaire de tantôt ; je ne serai pas fâché qu'il soit un peu puni de l'effronterie qu'il a d'aimer Lucinette.



## S C E N E IV.

DROMONT, ZACORIN.

ZACORIN.

**H**É bien ! mon cher Dromont ; êtes-vous encore fâché contre moi ?

DROMONT.

Tout au contraire ; & je viens de déclarer tout net à Diane l'amour d'Actéon pour elle, comme il m'en avoit prié.

ZACORIN.

Hé bien ?

DROMONT.

Hé bien ! son affaire est faite.

ZACORIN.

Ah ! quel bonheur ! vous deviez bien aussi parler de la mienne.

DROMONT.

C'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire, & je crois qu'elle ira à-peu-près de même.

ZACORIN.

Seroit-il possible ?

D R O M O N T.

Bon ! cela pouvoit-il aller autrement ? mais je n'ai pas le tems de vous en dire davantage ; il faut que j'aille au plutôt trouver Actéon de la part de Diane.

Z A C O R I N.

Mais du moins apprenez-moi. . .

D R O M O N T.

Je n'ai rien à vous apprendre ; vous n'avez qu'à vous présenter , vous serez reçu à merveille , & vous allez trouver la Demoiselle de la meilleure humeur du monde.

---

## S C E N E V.

Z A C O R I N , *seul.*

**Q**UE Diable ! on disoit Diane si fiere & si ridicule ! je savois bien , moi , que l'Amour n'offensoit jamais les Belles ; il n'y a que maniere de s'y prendre. Mais voici la Déesse , & Lucinette est heureusement avec elle. Je suis si troublé que je n'ai pas la force de parler ; éloignons-nous un peu pour reprendre courage.



## S C E N E VI.

DIANE, DORIS, LUCINETTE.

DIANE.

AH! que m'apprenez-vous? Quoi! l'Amour a pénétré jusqu'ici? il m'a enlevé les plus belles de mes Nymphes? il les a rendu sensibles pour les Dieux de cette Forêt? Tout a déserté de ces lieux, pour aller grossir la Cour de Vénus? Ah! je suis dans une telle fureur que je ne me connois plus, & je ne respire que la vengeance. Mais sur qui me venger? Si je me plains à Jupiter, il ne m'écouterà pas. Condamnera-t-il l'Amour, dont il implore lui-même tous les jours l'assistance?

DORIS.

Déesse; si nous osions....

DIANE.

Non, non; abandonnons plutôt toutes ces ingrates Nymphes à leur mauvais sort; l'Amour qui les a soustraites à mes loix, servira le premier dans la suite à me venger de leur perfidie; il m'en reste encore assez pour me dédommager de celles qui m'ont abandonnée; & quand je n'aurois que Doris & Lucinette,

Qui ont si généreusement repoussé les traits de l'Amour, c'en seroit assez pour me consoler de tous les chagrins que j'ai essuyés dans ce jour. (*Elle les embrasse.*)

---

## S C E N E V I I.

DIANE, DORIS, LUCINETTE,  
ZACORIN.

ZACORIN, *à part.*

**L**A Déesse embrasse Lucinette; voici justement le tems de me présenter. (*Haut.*) Grande Déesse, je viens vous rendre grace de toutes vos bontés.

DIANE.

Que vois-je? Quel mortel ose s'approcher d'ici? Quel es-tu?

ZACORIN.

Je suis Zacorin, Madame, un des Chasseurs de la suite d'Actéon.

DIANE.

D'Actéon! Viens-tu encore m'entretenir de son amour?

ZACORIN.

Non, Madame; je ne suis ici que pour mon compte. Vous savez que j'adore Lucinette, je

crois qu'elle ne me hait pas ; & je viens vous remercier de la bonté que vous avez d'approuver notre amour.

DIANE.

Que veut dire ceci ? Se moque-t-on de Diane ? Quoi ! je n'entendrai parler ici que d'amour ? Le Maître ose s'attaquer à moi , & ses gens à mes Compagnes ! Et où est donc le respect qu'on doit à une Déesse à qui tout l'Univers ne doit songer qu'en tremblant ?

ZACORIN.

(*Bas.*) Que diable veut dire ceci ? (*Haut.*) Madame, quand vous aurez une Nymphé de moins , c'est pour vous une bagatelle.

DIANE.

Quoi ! téméraire audacieux , tu es assez hardi. . .

ZACORIN.

Moi téméraire ? moi audacieux ? moi hardi ? Je vous assure , Madame , que ce sont des noms qui ne me sont pas dus , & que vous n'avez jamais chassé de lievre plus poltron que moi.

DIANE.

Ah ! traître , il faut que le plus affreux trépas. . .

DORIS.

Hé ! Madame , c'est le fou du Prince Actéon ; il seroit honteux à une grande Déesse de tremper ses traits dans un sang si abject.

## ZACORIN.

Cela est vrai, Madame; je ne mérite pas de mourir de votre main.

## DORIS.

Bornez votre vengeance à le métamorphoser, comme vous avez fait tant d'autres.

## DIANE.

Quelle figure faire prendre à ce malheureux-là, qui soit au-dessous de la sienne?

## LUCINETTE.

Hé! Déesse, ayez assez de bonté pour lui, pour souffrir qu'il en ait le choix.

## DIANE.

J'y consens.

## ZACORIN.

Hé bien! s'il en faut passer par-là, je vous prie, Madame, de me métamorphoser en joli Epagneul, pour avoir le plaisir de caresser sans cesse Lucinette.

DORIS, *bas à Zacorin.*

Quoi! Malheureux, tu n'es pas encore guéri de ton amour? (*haut à Diane.*) Hé! Madame, je vous demande grace toute entière pour ce misérable.

## LUCINETTE.

Je joins mes prières à celles de Doris.



## DIANE.

Va , malheureux , retire-toi ; tu es redevable à ta bassesse qui te dérobe à ma vengeance ; mais sur-tout garde-toi de paroître jamais devant moi.

## ZACORIN.

Hé ! Madame la Déesse , je vous le promets , & j'en jure....

## DORIS.

On n'a pas besoin ici de tes sermens. Mais , Déesse , maintenant que le Soleil , votre Frere , a diminué l'ardeur de ses rayons , ne voulez-vous pas , pour vous délasser des fatigues de la journée , aller à votre ordinaire goûter les douceurs du bain dans la claire fontaine qui coule au bas de cette roche , & dont ces bois touffus ferment l'accès ?

## DIANE.

Oui , c'est mon dessein ; & je vais vous y attendre. Prenez soin de rassembler tout ce qui me reste de fidelles Compagnes pour les y mener avec vous.

## ZACORIN.

Mesdames , si vous souhaitez , j'irai garder vos habits.

## DORIS.

Quoi ! tu n'es pas encore loin d'ici ? fuis , profane , & ne paroïs jamais dans ces lieux.

## S C E N E V I I I.

ZACORIN, *seul.*

**E**LLES ont beau dire, je ne pourrai m'empêcher d'y revenir toujours. Ah ! pauvre Zacorin ! Après tout, je suis bien heureux de ne m'être trouvé qu'un chétif mortel. Souvent les petits se sauvent où les Grands laissent leur peau.

## S C E N E I X.

ACTÉON, ZACORIN.

ZACORIN.

**M**AIS voici Actéon : que diantre vient-il faire encore ici ?

ACTÉON, *à part.*

Malgré tout ce que vient de me dire Dromont, mon amour est trop violent pour le contraindre ; & , tandis que nos Chasseurs font le tour de la montagne pour revoir du Cerf qu'ils poursuivent, je viens chercher ici Diane, lui déclarer moi-même tout ce que je sens pour elle, dussé-je m'exposer à tous les traits de sa vengeance. (*Haut.*) Mais que fait ici Zacorin ?

Z A C O R I N.

Paix.

A C T E O N.

Comment ?

Z A C O R I N.

Chut.

A C T E O N.

Explique-toi.

Z A C O R I N.

N'avancez pas plus loin, si vous ne voulez être changé en grenouille.

A C T E O N.

Je crois que ce maraud extravague. Que veux-tu dire ?

Z A C O R I N.

Je veux dire que Diane est à deux pas d'ici avec ses Nymphes.

A C T E O N.

Quoi ! tu viens de voir Diane ? Ah ! trop heureux mortel !

Z A C O R I N.

Je voudrais bien ne l'avoir pas vue, car elle m'a donné une terrible frayeur.

A C T E O N.

Ah ! il faut absolument que tu me conduises où elle est.

Z A C O R I N.

Non, Seigneur ; j'ai promis de ne me plus présenter devant elle.

## A C T E O N.

Mais, du moins, dis-moi où elle peut être; je veux absolument la voir.

## Z A C O R I N.

Puisque vous le voulez absolument, vous n'avez qu'à remonter le long de ce ruisseau, vous la trouverez qui se baigne avec ses Nymphes dans la fontaine qui coule au bas de ce rocher; mais je vous avertis qu'il vous en arrivera malheur.

## A C T E O N.

Quoi qu'il puisse m'en arriver, mon amour & ma curiosité l'emportent sur tous les périls qui pourroient suivre une entreprise aussi téméraire. Et quel malheur puis-je craindre qui soit au-dessus du bonheur que le hazard me présente?

---

## S C E N E X.

Z A C O R I N, *seul.*

**Q**UE diable va-t-il là tenter? Je tremble; & Diane va exercer sur lui une vengeance des plus terribles. Avec quelle rigueur elle m'a refusé ma chere Lucinette! je serai long-tems à guérir de mon amour, & cette aimable Nympe sera toujours gravée dans mon cœur. Mal-

heureux Zacorin, tu n'oserois plus désormais regarder en face cet objet si charmant : si tu la vois ce ne sera qu'en dormant. En dormant ! quelle cruelle extrémité d'être obligé de fermer les yeux pour voir sa maîtresse ! Mais Actéon est long-tems ; je souhaite pour lui qu'il ait pris un autre chemin que celui que je lui ai enseigné, & que Diane. . .

---

## S C E N E X I.

DIANE , LES NYMPHES DE DIANE ,  
ZACORIN.

(LES NYMPHES de Diane crient derrière le  
Théâtre.)

**H**A YE.

ZACORIN.

Ah ! ma foi , pour le coup il a trouvé le nid.

DIANE, *derrière le Théâtre.*

Apprends, mortel audacieux,  
Comme on punit les curieux.

ZACORIN.

Ah ! mon pauvre Maître est assurément payé de sa curiosité ! je crains bien que la Déesse n'étende sa vengeance jusques sur moi , pour lui avoir enseigné. . .

## S C E N E XII.

ACTÉON, *un bois de Cerf sur la tête ;*  
ZACORIN.

ZACORIN.

**M**AIS que vois-je ?

ACTÉON.

Ah ! mon cher Zacorin , je suis tout hors de moi. Non , jamais rien de si beau ne s'est offert à mes yeux. Que la Déesse me punisse par les plus cruels tourmens , il n'est point de peine si grande qui égale le ravissement où je suis. Ah ! si tu savois ce que je viens de voir....

ZACORIN.

Ah ! si vous saviez ce que je vois ?

ACTÉON.

Que vois-tu ? quelques gouttes d'eau que , dans son dépit , la Déesse m'a jettées au visage : mon cerveau en a été troublé dans le moment ; mais ce n'est rien.

ZACORIN.

Eh ! non , dà ; il y a bien des gens qui traitent cela de bagatelle : mirez-vous , s'il vous plaît , dans le clair ruisseau.

ACTEON, *se regardant dans le ruisseau.*

Ah ! que vois-je ? malheureux ! mais je sens mon visage s'allonger , je sens mes bras s'étendre , mes pieds se rétrécissent , une frayeur subite s'enlève de mon ame. Que dis-je ? je me trouve plus léger que de coutume ; & il me prend une envie de courir & de fuir à laquelle je ne puis résister. (*Il sort.*)

---

### S C E N E XIII.

ZACORIN, *parlant dans l'aîle.*

ET où allez-vous donc , Seigneur ? avez-vous perdu l'esprit ? Mais le voilà métamorphosé tout-à-fait , il a pris la même forme du Cerf que nous courons , & voilà nos Piqueurs qui l'apperçoivent.

(*Le cor sonne la vue du Cerf.*)

Ah ! que vois-je ? voilà bien pis , on lui donne la vieille Meute.



## S C E N E X I V.

Z A C O R I N.

CHOEUR DE PIQUEURS.

LES PIQUEURS, *derrière le Théâtre.*

T Ayaut , tayaut , tayaut ,  
Princesse , Tigresse ,  
Rapidaud , Rafinaud ,  
Vitesse , Souplesse ,  
Murmuraut , Fanfaraut ,  
Tayaut , tayaut , tayaut .

Z A C O R I N, *criant derrière le Théâtre.*

Ah ! malheureux ! Voilà ses chiens qui le poursuivent de plus belle. Haye , haye , ce n'est pas-là le Cerf de Meute , hourvari , hourvari à moitié haut.

( *Le cor continue de sonner.* )





## S C E N E X V.

ACTÉON , ZACORIN , CHASSEURS ,  
PIQUEURS.

ACTÉON *en Cerf traverse le Théâtre.*

ZACORIN *tombe à genoux devant lui ; le  
Cerf & les chiens lui passent sur le corps.*

AH! mon cher Maître ! (*Aux Piqueurs.*) Hé!  
Messieurs, arrêtez-vous donc , & écoutez-moi.

CHOEUR DE CHASSEURS ,  
*derrière le Théâtre.*

Tayant , tayaut , tayaut.  
Que l'on sonne ,  
Que l'on donne ,  
Comme il faut.

Tayaut , tayaut , tayaut.

ACTÉON *en Cerf revient sur le Théâtre avec  
tous les chiens.*

ZACORIN *courant après les Piqueurs.*

Ah! voilà bientôt mon Maître aux abois.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Allali , allali , allali ,  
Qu'on se réjouisse ,  
Que l'air retentisse

Des cors & des cris;  
 Il est pris, il est pris.  
 Allali, allali, allali.

HILACTOR.

Ah! que je voudrois qu'Actéon fût ici présent! qu'il auroit de plaisir!

ZACORIN, *revenant tout essoufflé.*

Plût au Ciel, bien plutôt, qu'il en fût absent!

CELIDAN.

Il faut promptement lui lever le pied pour le présenter à Actéon à son arrivée.

ZACORIN.

Arrêtez donc; vous allez couper le bras de mon Maître.

HILACTOR.

Que dis-tu?

ZACORIN.

Je dis que cet animal-là est Actéon lui-même, que Diane vient de métamorphoser en Cerf, pour l'avoir vu tout-à-l'heure dans le bain toute nue.

(*Il prend le fouet d'un Piqueur.*)

Derriere, chiens, derriere.

HILACTOR.

Ah! malheureux! Et que ne nous disois tu cela d'abord?

## ZACORIN.

Bon ! est-ce que les Chasseurs le plus souvent entendent raison ? Ah ! mon cher Maître ! comme vos chiens vous ont accommodé ! La pauvre bête respire encore ; hélas ! si l'on pouvoit lui donner du secours.

---

## SCENE XVI. ET DERNIERE.

L'AMOUR, & les Acteurs de la Scène précédente.

## L'AMOUR.

**S**USpendez vos regrets. Diane , touchée du fort d'Actéon , va lui rendre sa premiere forme. Allez promptement laver ses plaies dans la prochaine fontaine dont l'eau salutaire va dans ce moment le guérir de toutes ses blessures.

## ZACORIN.

Ah ! grace aux Dieux , nous en serons quittes pour la peur.

## L'AMOUR.

Et vous , heureux habitans de ces forêts , ne craignez plus désormais la sévérité de Diane , puisque le trait que je viens de lui lancer l'a déjà rendu sensible à la pitié ; j'espère que

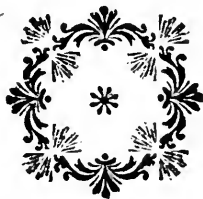
dans la suite son cœur ne sera pas impénétrable à l'Amour ; & je lui ferai voir que je fais tôt ou tard me venger de ceux qui méprisent mon Empire.

Z A C O R I N.

Pour moi, Seigneur Amour, je ne l'ai point méprisé.

L' A M O U R.

J'aurai soin d'assurer ton bonheur. Vencz tous, pleins de joie & d'alégresse, célébrer ici mon triomphe.



---

# DIVERTISSEMENT.

## E N T R É E

*De Chasseurs , de Sylvains , & de Nymphes.*

### CHOEUR.

Q U E tout célèbre dans ce jour  
Le triomphe de l'Amour.

### UN SYLVAIN.

Jeunes Nymphes, venez vous rendre;  
Ne fuyez plus des traits vainqueurs,  
Dont, malgré toutes ses rigueurs,  
Diane ne peut se défendre.

### CHOEUR.

Que tout célèbre dans ce jour  
Le triomphe de l'Amour.

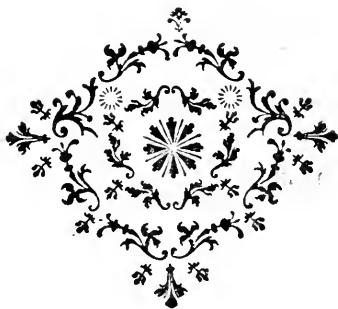
### II. SYLVAIN.

Sans craindre ses peines cruelles,  
Chasseurs, vous pouvez être Amans:

Courez de belles en belles,  
Changez d'objets à tous momens.  
Pour les cœurs infidèles  
L'Amour n'a point de tourmens ;  
Il ne punit que les rebelles.

## CHOEUR.

Que tout célèbre dans ce jour  
Le triomphe de l'Amour.



## VAUDEVILLE.

## L'AMOUR.

**T**outes les Nymphes de Diane  
Me regardoient comme un profane ;  
Mes traits leur ont livré l'assaut ;  
Tayaut , tayaut , tayaut , tayaut.  
Mais , loin de gémir de leurs peines ,  
Leur cœur trop farouche adouci  
Se plaint encor , portant mes chaînes ,  
D'avoir été trop tard puni ,  
Et chante allali , allali.

## UNE NYMPHE.

Qu'un vieillard près de moi soupire ,  
Qu'il me parle de son martyre ,  
Je romps les chiens tout aussi-tôt ;  
A haut , à haut , à haut , à haut ;  
Mais qu'au doux son de sa musette ,  
Un tendre Amant jeune & joli  
S'en vienne me conter fleurette ,  
Mon cœur en est tout réjoui ;  
Je chante allali , allali.

## UN CHASSEUR.

Chasseurs, qui poursuivez les Belles,  
Si vous voulez triompher d'elles,  
Ne restez jamais en défaut ;  
Tayaut, tayaut, tayaut, tayaut ;  
Criez, en suivant votre proie,  
Amour à moi, velci, velci :  
Si vous ne quittez point la voie,  
Vous aurez bientôt réussi ;  
Et puis allali, allali.

## UNE NYMPHE.

J'aime mieux un Amour volage,  
Qu'un Amour qui prend de l'ombrage,  
Et me croit toujours en défaut,  
A haut, à haut, à haut, à haut.  
L'Amant jaloux gronde sans cesse,  
Avec lui toujours hourvari :  
L'inconstant, changeant de Maitresse,  
Me permet de changer aussi ;  
Et puis allali, allali.

## AU PARTERRE.

Contre le succès d'un Ouvrage  
Souvent la cabale fait rage,



S'écriant au moindre défaut,  
A haut, à haut, à haut, à huit,  
Mais le Parterre véridique,  
Dont le goût n'a jamais failli,  
Laisant aboyer le critique,  
Lorsque la Piece a réussi,  
S'écrie allali, allali.

*ENTRÉE GÉNÉRALE*  
*de Chasseurs, de Sylvains & de*  
*Nymphes.*

F I N.



LA  
NOUVEAUTÉ,  
COMÉDIE,

*Représentée en 1727.*



# A C T E U R S.

**L**A NOUVEAUTÉ.

LE TEMPS.

MOMUS.

MERCURE.

LISANDRE, Petit-Mâitre de Robe.

ELIANTE, jeune Coquette.

UN NOUVELLISTE.

CLAUDINE, Payfanne.

UN VIEUX BARON,

UNE VIELLE BARONNE,

UN PAGE DE LA BARONNE,

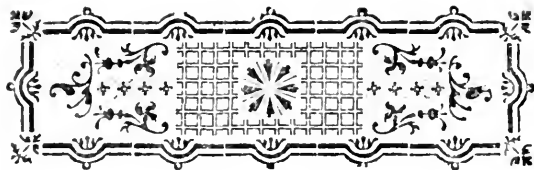
} Vêtus à  
l'ancienne  
mode.

LA CASCADE, Maître de Musique.

LA RIMAILLE, Poëte.

Un Conseiller, une Marquise, une Comtesse, un Bourgeois, une Bourgeoise, un Abbé, un Clerc, un Garçon Marchand, un Provincial, & plusieurs autres personnages amoureux de la Nouveauté.

*La Scene est sur les bords du Fleuve de  
l'Ennui.*



LA  
NOUVEAUTÉ,  
COMÉDIE.

*Le Théâtre représente un Bois de Cyprès dépouillés de verdure , au travers duquel passe le Fleuve de l'Ennui , dont les Eaux sont noires & bourbeuses. On voit sur ses bords plusieurs personnes de divers caractères qui attendent que le Temps vienne les passer , & les tirer de ce triste lieu , & plusieurs images de gens qui s'ennuient.*

---

SCENE PREMIERE.

LE TEMPS, une Rame à la main ,

*Chante. N<sup>o</sup>. 1.*

C'EST ici de l'Ennui le Fleuve affreux & sombre ;

Les plus heureux Mortels le passent tour-à-tour ;

Des plaisirs on n'y voit que l'ombre :

Les fous, les chagrins regnent dans ce séjour.

## S C E N E II.

LE TEMPS, MOMUS.

MOMUS.

**H**Olà , bon-homme , ne sauriez-vous m'enseigner le Fleuve de l'Ennui ?

LE TEMPS.

C'est ici , mon enfant ; vous voilà sur ses bords : ne vous en appercevez-vous pas en entendant mes chants lugubres , & en voyant tant de gens assoupis ? Mais me tromperois-je ? ou seroit-ce Momus ?

MOMUS.

C'est le Temps , je pense ? cui , c'est lui-même : Bons Dieux ! que je le trouve changé ! hé ! que faites-vous ici , Pere Saturne ?

LE TEMPS.

Hélas ! mon cher ami , depuis que Jupiter nous a tous chassés du Ciel , il m'est arrivé bien des traverses sur la terre ; mais enfin j'ai borné tous mes travaux à m'établir sur ces bords : c'est moi qui passe & repasse tous les Mortels de la joie à la tristesse ; & de la tristesse à la joie.

M O M U S.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien au Temps.

L E T E M P S.

Oui, mais il est bien fatigant; le Fleuve de l'Ennui coule bien lentement, & j'ai toutes les peines du monde à amener à bon port ceux qui se sont une fois embarqués sur ses eaux bourbeuses.

M O M U S.

Et qui sont ces especes d'Ombres que je vois le long de ces arbres?

L E T E M P S.

Ce sont les images de ceux qui s'ennuient actuellement dans le monde. Par exemple, une jeune Femme mariée à un Vieillard; un Eco-lier de Droit qui, en attendant de l'argent de sa Province, s'amuse à lire des Epitaphes; un Poëte qui attend une pension de la Cour, & un Tailleur de l'argent d'un Intendant.

M O M U S.

Cela arrivera en même tems.

L E T E M P S.

Ceux que tu vois-là endormis, sont deux Petits-Maîtres à qui un Auteur lit une Comédie en cinq Actes écrite en vers sérieux: plus loin ce sont des Coquettes qui ont vieilli,

& que la perte de leurs Amans a réduites à se plonger dans le Fleuve de l'Ennui : plus haut, c'est un galant homme qui, depuis une heure, attend qu'un Commis de la Douane daigne lui répondre; & plus bas un Gaston prié à dîner, à qui un plaideur Manceau conte le fond de son procès. Mais je n'aurois jamais fini si j'entreprendois de t'expliquer tous les sujets que chacun a de s'ennuyer; je te dirai seulement que ceux que tu vois assoupis autour de moi, sont des curieux de spectacles, qui attendent que les Comédiens, ou l'Opéra donne quelque chose de bon.

M O M U S.

Oh ! parbleu, cela vient à merveille, & c'est justement ce que je cherche.

L E T E M P S.

Comment ?

M O M U S.

Vous ne savez donc pas que, depuis notre disgrâce, je me suis fait Courtier des Théâtres ?

L E T E M P S.

Courtier des Théâtres !

M O M U S.

Oui... C'est moi qui annonce tous les jours au Public les Pièces qu'on y doit jouer.

L E T E M P S.

Il faut que tes Marchands de paroles n'aient



pas vendu de trop bonnes choses depuis un temps ; car , au sortir de chez eux , nous avons vu arriver bien des gens sur nos bords.

## M O M U S.

Ils ont pourtant des magasins remplis des meilleures marchandises ; elles n'ont qu'un défaut , c'est qu'elles sont trop anciennes , & j'ai toutes les peines du monde à en procurer le débit : chacun tombe d'accord qu'elles sont parfaites ; on les a admirées autrefois , & l'on ne se donne pas seulement la peine de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les annoncer encore , pour voir si le goût ne seroit point changé.

## L E T E M P S.

Annonce tant qu'il te plaira : mais je suis sûr que tu n'étrenneras pas.



## S C E N E III.

MOMUS, LE CONSEILLER, LA  
COMTESSE, LA MARQUISE,  
LE BOURGEOIS, & *plusieurs gens*  
*endormis.*

MOMUS.

**L'**Académie Royale de Musique représentera  
aujourd'hui Pyrame & Thisbé.

LE CONSEILLER.

Allons, Mesdames; voici l'heure de l'Opéra, souhaitez-vous que je vous y mène?

LA COMTESSE.

Pyrame & Thisbé? ah! je le fais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe? c'est toujours de la Musique. Pour moi, que l'Opéra joue tout ce qu'il voudra, je n'en manquerois pas une représentation, pendant toute l'année, pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh! pour aujourd'hui, Monsieur le Conseiller, vous ne nous quitterez point, s'il vous plaît,

M O M U S.

Les Comédiens Italiens représenteront aujourd'hui Arlequin jouet de la fortune.

L A M A R Q U I S E.

Ah ! c'est une Piece toute Italienne , il n'y va jamais personne ; & la plupart de leurs Pieces Françoises se ressembtent routes , elles roulent toujours sur le même pivot ; les amans y parlent sans cesse un langage guindé , aussi obscur pour moi que l'Italien même.

M O M U S.

Les Comédiens François représenteront aujourd'hui le Misanthrope ; à demain Tartufe , en attendant l'Avare.

L E B O U R G E O I S.

Et , que diable ! toujours le Misanthrope , Tartufe ou l'Avare. Est-ce que vous ne donnerez jamais l'Ecole des Femmes ?

M O M U S.

On la jouoit hier.

L E B O U R G E O I S.

Cela est fâcheux , car nous l'aurions eue aujourd'hui.

M O M U S.

Ne vous impatientez pas , on la jouera bientôt....

*(Tous , excepté Momus , se retirent au fond de la Scene.)*

## S C E N E IV.

MOMUS, MERCURE, & les Acteurs  
de la Scene précédente.

MOMUS.

**M**AIS où va Mercure si vite ?

MERCURE.

Ah ! mon cher Momus , je suis ravi de te trouver ; j'ai à t'apprendre que je suis entré ce matin au service d'une Dame capable d'enrichir tes Marchands , s'ils ne veulent pas la négliger.

MOMUS.

Et quelle est-elle ?

MERCURE.

C'est une jeune Coquette qui change tous les jours ; elle est tantôt belle , tantôt ridicule , & cependant on court toujours après elle : elle a pour pere le Caprice , & pour fille la Curiosité ; en un mot c'est la Nouveauté , dont je suis devenu le Coureur.

MOMUS.

Tu es au service de la Nouveauté ? ah ! mon cher ami , que tu es heureux ! tu fers pourtant là une grande friponne.

M E R C U R E.

Pourquoi ?

M O M U S.

C'est qu'elle vole tous les jours les anciennes marchandises de nos magasins , qu'elle déguise le mieux qu'elle peut pour les faire passer ; mais elle a beau faire , on reconnoît toujours ses larcins. Quoi qu'il en soit , que nous viens-tu annoncer de sa part ?

M E R C U R E.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ses Audiences sur le Théâtre de la Comédie : le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle , pourra former une espèce de petite Comédie d'un goût nouveau , dont la Nouveauté fera le sujet & le titre.

M O M U S.

Cette idée ne me déplaît pas ; mais il faudroit après cela un petit Divertissement à la louange de la Nouveauté , quelques Vaudevilles.

M E R C U R E.

C'est à quoi nous avons pourvu. Annonçons toujours son arrivée comme une Piece nouvelle. La Nouveauté, Messieurs, la Nouveauté , Piece nouvelle. Hé bien ! vois-tu comme déjà chacun se réveille ?

M O M U S.

Oui vraiment , & je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

---

---

S C E N E V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND, UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE BOURGEOISE, UN ABBÉ.

UN GARÇON MARCHAND.

UNE Piece nouvelle ? Monsieur , est-elle bonne ?

MERCURE.

C'est ce qu'on ne fait pas encore , Monsieur.

UN CLERC.

Monsieur , est-elle bien risible ?

MERCURE.

Vous en allez juger.

UN PROVINCIAL.

Monsieur , est-elle de Moliere ?

MERCURE.

Une Comédie nouvelle , de Moliere ! & d'où diable venez-vous ?

LE PROVINCIAL.

Ah ! je vous demande pardon ; c'est que je croyois que c'étoit une Tragédie.

## MERCURE.

En voilà bien d'un autre ! une Tragédie de Molière, en un Acte , & intitulée la Nouveauté encore ! Oh ! pour le coup c'est ce qu'on n'a jamais vu , & qu'on ne verra peut-être jamais. En un mot , c'est une petite Comédie en Prose.

## LE PROVINCIAL.

Hé ! Monsieur , les Vers en sont-ils beaux ?

## MERCURE.

Ah ! je perds patience ! Eh ! l'on vous dit qu'elle est en Prose.

## LE PROVINCIAL.

Le sujet est-il tiré de la Fable ou de la Métamorphose ?

MERCURE, *en riant.*

Non ; c'est de l'Histoire.

## LE PROVINCIAL.

Monsieur , l'a-t-on déjà jouée ?

## MERCURE.

Eh ! non , Monsieur ; on vous dit qu'elle est toute nouvelle.

## LE PROVINCIAL.

Ah ! j'entends bien , toute nouvelle. Et , quand en donnera-t-on une autre ?

MERCURE.

He! Monsieur, attendez du moins que nous ayons vu le succès de celle-ci.

UNE BOURGEOISE.

Et sur quel Théâtre, Monsieur, la jouera-t-on?

MERCURE.

Sur le Théâtre François, Madame.

LA BOURGEOISE.

Ah! tant mieux! car, aussi-bien, on n'y en joue pas souvent.

UN ABBE'.

Et dites-moi, Monsieur, quelle en est l'intrigue?

MERCURE.

Il n'y en a point, Monsieur; ce sont toutes Scenes détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux autres, que par les liaisons qu'elles ont avec la Nouveauté: comme elle ne peut pas contenter tout le monde à la fois, les uns viendront lui rendre grace, & les autres se plaindre d'elle.

L' ABBE'.

Une Piece sans intrigue, sur le Théâtre François! Il falloit bien plutôt la donner aux Italiens; il me semble qu'ils ont seuls le privilège d'en jouer de semblables.



## MERCURE.

Eh ! qu'importe ? ce sera une Nouveauté que d'en jouer une dans ce goût-là sur le Théâtre François ; & cela répondra mieux au Titre. Croyez-moi , Messieurs , ne manquez jamais la première représentation d'une Pièce , on n'est pas toujours sûr d'en voir une seconde ; & venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la Comédie , puisque la voilà qui vient en personne au devant de vous.

( *Le Fleuve de l'Ennui disparaît.* )

---

## S C E N E VI.

LA NOUVEAUTÉ, suivie d'une foule de gens de toute espèce, *chante.* N°. 11.

**L**A Nouveauté vous appelle :  
Accourez sur ses pas ,  
Et quittez tout pour elle.

Sans être belle ,  
Une bagatelle ,  
Quand elle est nouvelle ,  
A toujours quelque appas.

La Nouveauté vous appelle :  
 Accourez sur ses pas ,  
 Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX, *ensemble.*

Charmante Nouveauté!...

LA NOUVEAUTE'.

Oh! doucement: je ne puis pas vous écouter tous à la fois : tout ce que je puis faire , c'est de donner audience à chacun à son tour.

---

## SCENE VII.

LA NOUVEAUTÉ LISANDRE.

LISANDRE.

**A**Imable mere de l'inconstance, charmante Nouveauté, vous voyez un Amant qui a soupiré un an auprès de la plus aimable personne du monde, qui n'a pu passer un seul jour sans la voir, qui en a été aimé tendrement & qui cependant se sent aujourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ! votre Belle vous auroit-elle donné quelque chagrin, quelque jalousie ?

LISANDRE.

Au contraire, & c'est ce dont je me plains.

Ne nous étant jamais brouillés ensemble, nous n'avons jamais pu goûter le plaisir de nous raccommoder.

## LA NOUVEAUTE'.

Vous avez vécu un an ensemble, sans vous brouiller? Ah! que vous avez dû vous ennuyer! Quelques obstacles étrangers n'ont-ils jamais traversé votre amour?

## L I S A N D R E.

Hélas! non; nous ne dépendions que de nous-mêmes, nous avions la liberté de nous voir à toute heure.

## LA NOUVEAUTE'.

Ah! que cela étoit triste!

## L I S A N D R E.

Enfin, sur le point de nous marier, nous avons fait réflexion que, notre tendresse étant épuisée, le mariage, à coup sûr, ne la renouvelleroit pas.

## LA NOUVEAUTE'.

Et vous avez pensé fort juste.

## L I S A N D R E.

Que vous dirai-je? nous résolûmes hier de ne nous plus revoir; & j'ai appris aujourd'hui qu'elle avoit déjà formé d'autres nœuds.

## LA NOUVEAUTÉ.

Oh! je n'en doute point ; dans une confiance mutuelle, une Belle n'est jamais la dernière à se pourvoir. Enfin, que me demandez-vous ?

## LISANDRE.

Une Maitresse nouvelle ; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

## LA NOUVEAUTÉ.

Qu'importe ? pourvu qu'elle vous plaise davantage. Comment étoit faite la vôtre ?

## LISANDRE.

La taille superbe ; les cheveux blonds ; & un œil bleu & mourant , le plus tendre du monde.

## LA NOUVEAUTÉ.

Hé bien ! pour changer, prenez - moi une brune aux cheveux d'ébene, qui ait un œil vif & pétillant & des manieres gaies & enjouées.

## LISANDRE.

Ah ! je suis déjà charmé du portrait que vous m'en faites.

## LA NOUVEAUTÉ.

Tenez ; voilà une personne qui vient à nous, qui en approche assez.

LISANDRE.

Ah ! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai vu dans ma vie.

LA NOUVEAUTE'.

Laissez-moi apprendre ce qu'elle me veut,  
& vous viendrez dans l'instant nous réjoindre.

---

S C E N E VIII.

LA NOUVEAUTÉ, ELIANTE.

ELIANTE.

BON jour, ma chere Nouveauté. Me reconnoissez-vous ?

LA NOUVEAUTE'.

Si je vous reconnois ! je vous vois tous les jours.

ELIANTE.

Oh ! ne dites pas cela ; il y a près d'un mois que vous ne m'avez vue. Je vous dirai que ce beau blondin, que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaire, est absent depuis trois semaines. Nous nous sommes quittés avec les plus belles protestations du monde ; il devoit revenir au bout de huit jours, je l'attendois avec impatience, je n'ai vu personne. Peut-être a-t-il eu, en prolon-

geant son absence, me donner plus d'ardeur; il s'est trompé, je me suis habituée insensiblement à ne le plus voir, & à la fin je l'ai oublié entièrement.

## LA NOUVEAUTÉ.

Il est vrai que l'absence réveille quelquefois les desirs; mais, quand elle est trop longue, elle les éteint tout-à-fait.

## ELIANTE.

N'y pensons plus, Madame la Nouveauté, n'y pensons plus: je veux désormais des Amans qui ne fassent point de voyages.

## LA NOUVEAUTÉ.

Si vous vous déclarez pour les sédentaires, j'en ai un à vous offrir, qui, pendant un an, n'a pas quitté sa Maîtresse d'un pas; il est à présent à louer.

## ELIANTE.

Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame la Nouveauté, faites-nous voir un peu ce phénix-là.

## LA NOUVEAUTÉ.

Le voici qui vient à nous. Si-tôt qu'il vous a vue, il a été charmé de votre personne.

## ELIANTE.

Ah! c'est un Petit-Maître de Robe. Je n'en ai point encore eu dans ce goût, & je ne ferai pas fâchée que mon cœur contente là-dessus sa curiosité.

## SCENE IX.

## S C E N E IX.

LA NOUVEAUTÉ, LISANDRE;  
ELIANTE.

L I S A N D R E, à *Eliante*.

**J**E ne croyois pas, Madame, après le choix que j'avois fait, pouvoir jamais rien trouver qui fût au-dessus ; mais, en voyant vos appas, je reconnois mon erreur.

E L I A N T E.

Si vous vouliez toujours juger des beautés par comparaison, vous en trouveriez encore beaucoup au-dessus de la mienne ; mais je crois que c'est la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

L A N O U V E A U T E'.

Entre nous, je crois y avoir un peu de part ; & je vous avouerai franchement que c'est moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

E L I A N T E, *bas à la Nouveauté*.

Ah ! Madame, qu'allez-vous lui découvrir ?

L A N O U V E A U T E'.

Ce que vos yeux ont déjà commencé à lui faire connoître.

T O M E IV.

L

LISANDRE.

Seroit-il possible, charmante personne?...

LA NOUVEAUTÉ.

Oh! doucement; je ne suis pas en situation d'entendre tout ce que deux Amans, qui se voient pour la première fois ont à se dire; cela ne finiroit d'aujourd'hui; & j'ai d'autres Audiences à donner. Adieu; jusqu'au revoir.

LISANDRE.

Comment jusqu'au revoir! Ah! Madame la Nouveauté, il suffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux; content de mon dernier choix, je vous proteste que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTÉ.

Mille autres avoient promis la même chose, qui ont manqué de parole.

ELIANTE.

Pour moi, Déesse, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTÉ.

Et vous faites bien.





## S C E N E X.

LA NOUVEAUTÉ, UN NOU-  
VELLISTE.

## LA NOUVEAUTE'.

**M**AIS quel est cet homme ? Il a tout l'air d'un Nouvelliste.

## LE NOUVELLISTE.

Hé bien ! qu'est-ce, Madame la Nouveauté ? quelle nouvelle ? que nous apprendrez-vous d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de....

## LA NOUVEAUTE'.

Le Roi d'Ethiopie est fort mal, & l'on ne croit pas qu'il en revienne.

## LE NOUVELLISTE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Nous allons avoir, à coup sûr, une guerre civile dans ce pays-là.

## LA NOUVEAUTE'.

Cela se pourroit.

## LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embarrasse le plus, c'est de savoir qui nous mettrons sur le Trône. Son Fils aîné est un imbécille, & les cadets ont une ambition démesurée.

244 *LA NOUVEAUTÉ ;*  
*LA NOUVEAUTE'.*

Et qu'ils s'accommodent comme ils voudront, de quoi vous embarrassez-vous ?

*LE NOUVELLISTE.*

De quoi je m'embarrasse ! Et ne savez-vous pas , Madame , que , dans les choses les plus indifférentes , il est bien mal-aisé de ne pas prendre un parti , ne fût-ce que pour le plaisir de le défendre & d'entrer en dispute avec ceux du parti contraire ?

*LA NOUVEAUTE'.*

Et que vous en revient-il ?

*LE NOUVELLISTE.*

Le contentement d'avoir été juste dans mes conjectures.

*LA NOUVEAUTE'.*

Et quand vous vous êtes trompé ?

*LE NOUVELLISTE.*

Ah ! j'en ressens un chagrin mortel. Par exemple , les troubles de Perse m'empêchent toutes les nuits de dormir ; & je me couchai l'autre jour sans souper , lorsque j'eus appris que le Siège d'Ispahan étoit résolu ; j'avois gagé qu'il ne se feroit pas.

*LA NOUVEAUTE'.*

Et qui êtes-vous , pour vous intéresser ainsi à tous les événemens du monde ?

## LE NOUVELLISTE.

Je ne suis rien. J'ai près de cent écus de revenu. Je passe les journées entières au Caffé à apprendre & à débiter des Nouvelles. Je tire un tribut de la réussite, ou des chutes des Pièces de Théâtre. Voilà tout mon emploi.

## LA NOUVEAUTE'.

Quoi ! vous hantez les Caffés ! & ce sont les lieux où je suis le plus souhaitée ; on m'y attend à toute heure. J'ai beau souvent être accompagnée de tristesse, on a toujours de l'impatience de me voir arriver ; & tel me vient débiter les larmes aux yeux, qui ne laisse pas d'avoir un secret plaisir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je suis : chacun me défigure selon ses intérêts, ou ses conjectures : cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela ; & l'on m'a fait souvent publier la victoire, avant même que la bataille fût donnée.

## LE NOUVELLISTE.

Il est vrai ; & c'est pourquoi je m'adresse à vous-même, pour avoir des nouvelles de la première main. Par exemple, on vous a annoncé pour aujourd'hui sur le Théâtre François, y serez-vous bonne ou mauvaise ?

## LA NOUVEAUTE'.

Selon. Qu'en pensent vos Messieurs ?

246 LA NOUVEAUTÉ,  
LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'chose. Voilà cependant un billet de Parterre que j'ai reçu de la part de vos partisans pour vous applaudir ; mais en voici en même-tems un autre , de la part de la Cabale, pour vous siffler ; j'entrerai à la Comédie avec l'un , & je souperai de l'autre.

LA NOUVEAUTE'.

Et pour qui vous déclarez-vous !

LE NOUVELLISTE.

Je resterai neutre, comme j'ai fait à l'Opéra dans la dispute des Pélissiens & des Mauriens \*.

LA NOUVEAUTE'.

C'est tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, Madame la Nouveauté ; jusqu'au revoir ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités. Je vais débiter votre nouvelle d'Ethiopie à nos Nouvellistes, & nous tiendrons tantôt Conseil là-dessus.

LA NOUVEAUTE'.

Fort bien ! cela sera d'une grande importance à l'Etat !

---

\* C'est ainsi qu'on appelloit les Partisans de Mlles Pélissier & le Maur, excellentes Actrices de l'Opéra, lorsqu'elles jouoient le rôle de Thisbé, tour-à-tour.

## S C E N E XI.

LA NOUVEAUTÉ, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Bon jour, Madame. N'est-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, ma fille, c'est moi même.

CLAUDINE.

Ah! Madame, que j'en suis bien aise! je viens vous prier de me donner un visage nouveau.

LA NOUVEAUTE'.

Un visage nouveau! Et le vôtre vous sied si bien, & il est si joli.

CLAUDINE.

Il est vrai que Colin le trouvoit autrefois comme ça; mais, depuis trois ans que nous sommes mariés, il dit qu'il l'a tant vu, tant vu, qu'il s'ennuie à présent de le trouver toujours de même, & qu'il voudroit qu'il fût fait comme celui de Colette: tout le monde dit pourtant que cette Colette n'est pas si belle que moi, à beaucoup près. Oh! cela me fâche tant, quand j'y pense!

Vous aimez donc votre mari apparemment ?

CLAUDINE.

Je crois qu'oui : mais je ne serois pourtant pas fâchée , de mon côté, qu'il changeât aussi de figure , & qu'il eût celle du fils du Seigneur de notre Village , Monsieur le Chevalier , qui est arrivé depuis huit jours.

LA NOUVEAUTÉ.

Comment ! aimeriez-vous ce jeune Seigneur ?

CLAUDINE.

Oh ! non pas autrement : je n'aime seulement que son visage , sa taille , son esprit & ses manieres ; car , pour du reste....

LA NOUVEAUTE'.

J'entends votre affaire.

CLAUDINE.

Ah ! Madame , que je suis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui , & de voir qu'il s'ennuie de me regarder.

LA NOUVEAUTÉ.

Il est un moyen de le désennuyer ; c'est de lui donner de la jalousie , & de lui faire connoître que vous avez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh ! je n'ai garde , Madame ; cela le fâcheroit peut-être.

LA NOUVEAUTE'.

Et tant mieux : cela renouvellerait son amour pour vous.

CLAUDINE.

Comment , Madame , il faut quelquefois fâcher les gens , pour s'en faire aimer davantage ? Cela me paroît assez extraordinaire.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ! ce sont des secrets qui sont inconnus au Village.

CLAUDINE.

Hé ! dites-moi , Madame ; en fâchant mon mari , cela me donnera-t-il un autre visage ?

LA NOUVEAUTE'.

Non ; mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de Monsieur le Chevalier. Ah ! Madame , qu'ils sont beaux !

LA NOUVEAUTE'.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari , devenant jaloux , vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDINE.

Oh ! j'entends bien à présent , Madame. Mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de Monsieur le Chevalier ; car il me défendrait peut-être de le regarder , & je crois que cela me fâcherait encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

## LA NOUVEAUTÉ.

En ce cas, laissons les choses comme elles sont; il en arrivera ce qu'il pourra.

## CLAUDINE.

N'est-il pas vrai? Mais, Madame, je vous prie, que je ne sois pas venue vous consulter en vain; &, ne pouvant changer mon visage, donnez-moi du moins quelques nouvelles manières de plaire, que les autres femmes n'aient pas encore inventées; j'en ai déjà essayé plusieurs qui m'ont rendu moins belle que je n'étois. Ce que je vous demande, au moins, c'est toujours dans le dessein de plaire à mon mari; si j'ai le malheur de plaire à quelqu'autre, ce ne sera pas ma faute.

## LA NOUVEAUTÉ.

Vous me demandez une manière de plaire qui ne soit pas commune? Restez dans votre naturel, mon enfant; c'est un secret dont peu de femmes se soient encore avisées, & que les hommes attendent depuis long-tems. Adieu.





## S C E N E XII.

LA NOUVEAUTÉ , un vieux BARON ,  
une vieille BARONNE avec un PAGE ,  
vêtus à l'ancienne mode.

LA NOUVEAUTE', *à part.*

**M**AIS d'où sortent ces deux figures extraor-  
dinaires ?

LE BARON.

Qu'est ce donc , Madame la Nouveauté ? que  
veut dire tout ceci ? Vraiment , nous vous avons  
bien de l'obligation , Madame la Baronne mon  
épouse , & moi.

LA NOUVEAUTE'.

Comment donc , Monsieur ! en quoi aurois-  
je pu vous déplaire ?

LA BARONNE.

Avec vos changemens de mode perpétuels ,  
vous êtes cause que nous venons d'être hués  
de toute la Cour.

LA NOUVEAUTE'.

Cela est surprenant ! & contez-moi un peu  
cela , pour rire.

LE BARON.

Vous ferez , Madame , pour vous dire les  
choses par ordre....

Lvj

LA BARONNE.

Oh ! s'il vous plaît, mon cher époux, laissez moi parler.

LE BARON.

Je suis plus au fait que vous, m'Amour ; &, avec votre permission, j'expliquerai à Madame...

LA BARONNE.

Oh ! expliquez donc, & dépêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon Cœur ; je m'y prépare.

LA BARONNE.

Vous vous y préparez ; & moi je commence. Il faut savoir, Madame, qu'ennuyés du grand fracas de la Cour, nous nous étions retirés, il y a environ quarante ans, dans le fond de nos Terres. Ce fut aussi un peu votre jalousie qui en fut cause, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Et corbleu ! Madame, point de digression.

LA BARONNE.

Ennuyés dans la suite de cette vie champêtre, nous avons eu, au bout de quarante ans, la curiosité de revenir à la Cour ; &, à notre arrivée, nous y venons d'être raillés de tous les Courtisans sur notre ajustement.

LA NOUVEAUTÉ.

Est-il possible ?

LE BARON.

On y a pris Madame la Baronne, pour une Baronne de Sottenville.

LA BARONNE.

Et Monsieur le Baron, pour un Baron de la Crosse; & je crois que, si nous n'avions pas eu un Page, on nous auroit manqué tout-à-fait de respect.

LE PAGE.

Bon! Madame, n'ont-ils pas dit aussi que j'avois l'air du Valet de Carreau. Si vous saviez toutes les niches que les autres Pages m'ont faites!

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je vous dise? Vous avez l'air un peu antique, au moins; &, si vous m'aviez consultée avant que d'aller à la Cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment! on ne reconnoît pas les gens dans ce Pays-là au bout de quarante ans!

LA NOUVEAUTE'.

Bon! pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Savez-vous bien, Madame, que, lorsque j'en partis, il n'y avoit pas de Seigneur qui se mît plus galamment que moi; & voilà encore l'ha-

bit que je me fis faire à l'arrivée du Doge de Gènes en France.

*LA BARONNE.*

Et celui que vous me voyez, n'est-il pas le même que j'avois le lendemain de nos nocces, & qui fut admiré de tous les Courtisans? Je ne l'ai porté qu'une seule fois depuis ce tems-là, & on le trouve aujourd'hui extravagant.

*LA NOUVEAUTE'.*

Bon! j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais ne pourriez vous pas donner quelque air de nouveauté à vos habits?

*LE BARON.*

Hé! le moyen? A commencer par les boutons, ceux de la veste sont trois fois trop gros pour le juste-au-corps.

*LA BARONNE.*

Et moi, mon cher époux, c'est bien pis; on me trouve toute d'une venue; &, pour m'accommoder à la mode, il faut que je me raccourcisse d'un pied par le haut, & que je me grossisse de quatre par le bas: mais je n'en ferai rien, je vous jure.

*LA NOUVEAUTE'.*

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me répète quelquefois, & vous verrez peut-être, dans peu, ce qu'on admire à présent trouvé aussi ridicule que votre ajustement le paroît aujourd'hui.

## L E B A R O N.

Oh ! parbleu , c'est une curiosité que je veux avoir ; & je ne reviendrai à la Cour que quand mes habits y seront de mode.

## L A B A R O N N E.

Allons , mon fils , allons ; retournons à notre Château. Adieu , Madame la Nouveauté : nous suivrons vos avis quand vous serez devenue plus raisonnable.

---

## S C E N E X I I I.

L A N O U V E A U T É , *seule.*

**I**Ls ont , après tout , quelque raison ; & il faut avouer que je suis souvent bien extravagante.

---

## S C E N E X I V.

## L A N O U V E A U T É , L A C A S C A D E.

## L A C A S C A D E.

**L**A , là , si , ut , là , re.... Ah ! Madame la Nouveauté , il y a long tems que je vous cherche sans pouvoir vous trouver.

256 *LA NOUVEAUTÉ,*

*LA NOUVEAUTE'.*

Vous n'êtes pas le seul. Et qui êtes vous?

*LA CASCADE.*

Grand Maître de Musique, grand Compositeur d'Opéra; & je me nomme Monsieur de la Cascade.

*LA NOUVEAUTE'.*

Vous travaillez pour l'Opéra? ah! je ne m'étonne plus si vous avez tant de peine à me rencontrer; il y a long-tems que j'ai quitté ce Pays-là.

*LA CASCADE.*

On disoit pourtant que vous vous trouviez quelquefois parmi nos Demoiselles des Chœurs.

*LA NOUVEAUTE'.*

Bon! quels contes! la Nouveauté parmi les Chœurs de l'Opéra! Après tout vous ne seriez pas le premier qui s'y seroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi? En quoi puis-je vous être utile?

*LA CASCADE.*

Je voudrois, Madame, que vous m'aidassiez à faire passer une nouvelle idée qui m'est venue; je fais qu'on passe bien des choses en faveur de la Nouveauté.

*LA NOUVEAUTE'.*

Quelquefois. Voyons votre idée.

## LA CASCADE.

La voici. Comme depuis long-tems on attribue la chute de tous les l'Opéra nouveaux aux Poèmes, je voudrois les retrancher, & faire représenter un Opéra sans paroles.

## LA NOUVEAUTE'.

Comment! vous croyez qu'on pourroit rester deux heures & demie entieres à n'entendre que de la Musique?

## LA CASCADE.

Pourquoi non? il y a des gens qui l'aiment assez pour cela.

## LA NOUVEAUTE'.

Mais, enfin, que feroient vos Acteurs sur le Théâtre :

## LA CASCADE.

Ils chanteroient seulement les notes, & gesticuleroient, comme s'ils disoient les plus belles choses du monde; & cela vaudroit mieux que de mauvaises paroles qu'on n'entend point. Voici un morceau de l'Opéra que j'ai composé dans ce goût-là. Voulez-vous voir ensemble l'effet que cela pourroit faire? j'ai, fort à propos, amené avec moi des Violons.

## LA NOUVEAUTE'.

Oui dà; & je n'ai qu'à jeter les yeux là-dessus pour être au fait.

258      *LA NOUVEAUTÉ,*  
*LA CASCADE.*

Mon sujet est tiré de l'Histoire Romaine. Mon Opéra se nomme Antonin Caracalla; & voici la Scene où cet Empereur, ayant enlevé une Vestale de son Temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ses Dieux pour être Imperatrice.... Allons, Madame, figurez-vous que vous êtes Vestale; c'est un Rôle qui convient assez à la Nouveauté; & moi je suis Antonin Caracalla. Un prélude de basse vous annonce mon arrivée; & je commence par vous déclarer mon amour. Vous êtes fort étonnée, & me répondez avec fierté. Je ne me rebute point, & je reviens à la charge. Vous me dites des injures, je vous menace. Vous vous retranchez toujours sur votre vertu : je vous fais entendre que c'est cette même vertu qui a fait naître mon amour, & je vous débite une Sentence accompagnée de deux dessus de violon, pour vous prouver que la vertu doit céder à l'amour. Vous combattez mon sentiment, je l'appuie; ce qui forme un *duo* contradictoire qui fera un effet merveilleux.

(*Ils chantent une Scene en solfiant & gesticulant, comme s'ils chantoient une Scene d'Opéra. N°. 3.*)





## S C E N E X V.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE, LA  
RIMAILLE.

LA RIMAILLE.

**C**OMment donc ? que veut dire ceci ? des gens qui se querellent en Musique ? est-ce que nous sommes ici à l'Opéra ?

LA NOUVEAUTÉ.

Ah ! c'est vous , Monsieur de la Rimaille ? Hé bien ? qu'est-ce ? comment va le Théâtre ? Comment vous portez-vous , depuis votre dernière chute ?

LA RIMAILLE.

Si mal , que je ne veux plus rien composer de nouveau. J'ai un Magasin rempli de plus de soixante mille vers de toute espèce ; ceux qui en auront besoin , viendront en acheter chez moi en gros , qu'ils revendront au Public en détail , à leurs risques & fortunes. Mais que faisiez-vous donc-là avec M. de la Cascade ?

LA NOUVEAUTÉ.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé ; mais l'idée m'en paroît trop extravagante. Il veut donner un Opéra sans paroles.

*LA RIMAILLE.*

Sans paroles ! & plût au Ciel qu'on en pût donner sans Musique ! Voilà trois Poèmes tout de suite que les Musiciens m'ont fait tomber.

*LA CASCADE.*

Si vous m'aviez choisi, Monsieur de la Rimaille, cela ne vous seroit peut-être pas arrivé.

*LA RIMAILLE.*

Bon ! vous dites, tous, cela, vous autres ; & j'ai résolu de ne plus rien prendre sur mon compte. Les Musiciens n'auront qu'à inventer ou choisir leur sujet eux-mêmes, en amener les Divertissemens à leur fantaisie, & en composer la Musique ; & ils trouveront chez moi des vers tout faits pour le remplissage : j'en ai d'amour, de haine, de dépit, de vengeance, d'infidélité, de constance ; pour les Dieux, pour les Démon, pour les Rois, pour les Bergers ; enfin on trouvera de tout dans ma boutique, & à juste prix.

*LA CASCADE.*

Parbleu ! puisque la Nouveauté n'approuve point mon projet, j'ai envie de m'accorder avec vous. J'ai des sujets tout trouvés, de la Musique toute faite, il ne me manque que des vers. Combien me vendrez-vous la garniture complète d'un Opéra ?

## LA RIMAILLE.

Il faut savoir si vous voulez trier les vers ,  
ou les prendre comme ils viendront ; car vous  
pourriez m'enlever de mon Magasin tels vers  
qui vaudroient un écu piece.

## LA NOUVEAUTE'.

Et quelle sorte de vers avez-vous donc qui  
soient si rares ?

## LA RIMAILLE.

De ces vers saillans & brillans qui renfer-  
ment une pointe , une maxime , une sentence ;  
& dont il ne faut souvent qu'une demi-dou-  
zaine pour faire passer un Opéra. Par exemple :

*Qui n'ose se venger , mérite qu'on l'outrage.*

## LA CASCADE.

Eh ! mais cette pensée n'est pas trop nou-  
velle , & je l'ai vue dans la Tragédie d'Atrée.

*Qui cède à la pitié , mérite qu'on l'offense.*

## LA RIMAILLE.

Vous avez raison ; & vous pouvez dire qu'elle  
est encore dans Phocas d'Héraclius.

*Qui se laisse outrager , mérite qu'on l'outrage.*

## LA NOUVEAUTE'.

Et si vous le prenez par-là , c'est un vieux  
Proverbe.

*Et qui se fait brebis , souvent le loup le mange.*

Le tout ne consiste qu'à donner aux choses un  
tour de Nouveauté.

*LA CASCADE.*

Il est vrai. Mais sachons combien vous me vendrez vos vers, le millier, à les prendre au hazard.

*LA RIMAILLE.*

Voulez-vous que je vous parle en conscience ? je ne puis pas vous les donner à moins de cent dix sols, le cent.

*LA CASCADE.*

Ah ! Monsieur de la Rimaille !

*LA RIMAILLE.*

Non, c'est un prix fait ; & vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit une obole.

*LA CASCADE.*

Mais, enfin....

*LA RIMAILLE.*

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché ; mais il y a vers & vers ; & pour ceux que je fais....

*LA CASCADE.*

Allons, Monsieur de la Rimaille, il se faut mettre à la raison ; songez qu'on ne vous demande que de petits vers.

*LA RIMAILLE.*

Je le crois, parbleu, bien ! s'il vous falloit donner des vers de douze à treize pieds, je n'y trouverois pas mon compte.

## LA NOUVEAUTE'.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode ensemble : cela est du ressort de la Nouveauté, de se mêler d'un marché aussi bizarre & aussi nouveau. Oh ! ça, combien faut-il de vers pour remplir le fond d'un Opéra?

## LA RIMAILLE.

Il en faut six cents, qui, à les prendre à six pieds l'un portant l'autre, feront cent toises.

## LA NOUVEAUTE'.

Vendre des vers à la toise !

## LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des Bibliothèques.

## LA CASCADE.

Mais comment ajuster à ma Musique ceux qui sont trop longs ?

## LA RIMAILLE.

Cela vous sera aisé. Mes vers prêtent ; ils s'allongent & se raccourcissent comme on veut ; & on en peut ôter, ou y ajouter une épithète ou un adverbe, sans qu'il y paroisse. Par exemple :

*Coulez, ruisseaux, sans murmure.*

Si ce vers est trop court, vous pouvez l'allonger ainsi :

*Coulez, coulans ruisseaux ; murmurez sans murmure ;*

Et ainsi du reste.

264      *LA NOUVEAUTÉ,*  
*LA NOUVEAUTE'.*

A merveille ! & , sur ce pied-là , je condamne Monsieur de la Cascade à vous donner ce que vous demandez.

*LA CASCADE.*

J'y consens.

*LA NOUVEAUTE'.*

Allons, Messieurs , puisque vous voilà d'accord , secondez-moi dans l'exécution du petit Divertissement que j'ai préparé ; & que tout célèbre le triomphe de la Nouveauté.



**DIVERTISSE-**

---

---

DIVERTISSEMENT.

## E N T R É E

*De toutes sortes de Personnes amou-  
reuses de la Nouveauté. N°. 4.*

## DEUX SUIVANS

*de la Nouveauté.*

**D**ANS la jeunesse,  
Dans la Vieillesse,  
Nous aimons la diversité.  
Dans l'âlegresse,  
Dans la tristesse,  
Nous cherchons sans cesse  
La Nouveauté.

## UN SUIVANT

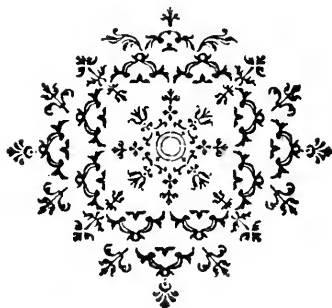
*de la Nouveauté.*

Les plaisirs les plus charmans,  
Quand ils sont toujours les mêmes,  
N'ont plus pour nous d'agrémens;  
Et les changemens  
De tourmens

Sont souvent, dans les maux extrêmes,  
Des soulagemens.

E N S E M B L E.

Dans la jeunesse ,  
Dans la vieillesse ,  
Nous aimons la diversité.  
Dans l'alégresse ,  
Dans la tristesse ,  
Nous cherchons sans cesse  
La Nouveauté.





## E N T R É E

*Des quatre Ages, & des Soucis qui  
les troublent & leur font souhaiter  
la Nouveauté.*

M E N U E T. N<sup>o</sup>. 5.

Q Uand une beauté  
Cesse d'être inhumaine,  
Vers l'infidélité  
Mon cœur est bientôt porté.  
En formant une nouvelle chaîne,  
Nouveaux desirs,  
Nouveaux soupirs,  
Nouveaux plaisirs.



## E N T R É E

*Des Nations amoureuses de la  
Nouveauté.*

A U D E V I L L E. N<sup>o</sup>. 6.

**V**ous qui cherchez à faire emplette  
De quelqu'innocente beauté,  
Au Printems prenez la fillette,  
N'attendez pas jusqu'à l'Eté,  
Si vous aimez, riron, rirette,  
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Lisette  
Dont il fut toujours bien traité,  
Pour s'attacher à Colinette  
Qui n'a pour lui que cruauté;  
Et le tout pour, riron, rirette,  
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnés encor jeunette,  
Un vieux Philosophe entêté:

Elle est sotte , elle est indiscrette ,  
Elle n'a grace ni beauté ;  
Qu'a-t-elle donc ? riron , rirette ,  
Qu'a-t-elle donc ? la Nouveauté.

Laïs, jadis jeune Coquette ,  
Nous vendit bien cher sa beauté ;  
Il faut désormais qu'elle achete  
Et paye autant qu'elle a coûté ;  
Elle n'a plus , riron , rirette ,  
Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un époux l'on est satisfaite :  
Il meurt. Ah ! quelle cruauté !  
Pendant un tems on le regrette ;  
Il seroit toujours regretté ,  
Sans l'amour de , riron , rirette ,  
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes sœurs je suis la cadette ,  
De la maison l'enfant gâté ;  
Des joujoux d'enfans qu'on m'achete ,  
Maman croit mon cœur enchanté ;  
Mais j'aspire à , riron , rirette ,  
Mais j'aspire à la Nouveauté.

Puisqu'aujourd'hui chacun rejette  
Notre vieux jeu trop répété,  
Messieurs, du moins, grace au Poëte,  
Qui de vous plaire s'est flatté,  
Applaudissez, riron, rirette,  
Applaudissez la Nouveauté.

*C O N T R E - D A N S E.*

*F I N.*

LES  
AMAZONES  
MODERNES,  
COMÉDIE.

*Représentée en 1727.*



## A C T E U R S.

ANGÉLIQUE, Générale des Amazones.

JULIE, Amante de Valere.

FINETTE, Sœur de Julie.

BELLONNETTE, }  
CLORINDE, } jeunes Amazones.

LA MAJOR des Amazones.

SÉVERIDE, Amazone.

NERINE, Suivante de Julie.

MARTON, Trompette de la Générale.

VALERE, Amant de Julie.

LÉANDRE, Amant d'Angélique.

MAITRE ROBERT.

CRISPIN, Valet de Valere.

LORGNENVILLE, Petit-Maître.

CORNARDET, Procureur.

PESTENVILLE, Poète.

POUPIN, inutile.

CANON, Apothicaire.

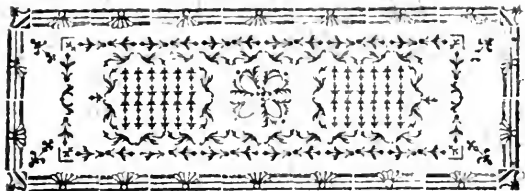
AMAZONES, danfantes & chantantes.

Troupe d'AMANS.

ACTEURS & ACTRICES d'un Opéra  
de Campagne.

GARDES de la Générale.

*La Scene est dans l'Isle des Amazones  
modernes.*



LES  
AMAZONES  
MODERNES,  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Isle : on y voit d'un côté des rochers affreux , & de l'autre des tentes entourées de la mer que l'on voit en perspective.*

---

SCENE PREMIERE.

VALERE, *seul.*

**O**U suis-je ? Quel Pays est-ce ceci ? Après avoir marché long-tems à travers les rochers les plus affreux , je me trouve enfin dans une

plaine plus agréables. Mais, que vois-je? des tentes de l'autre côté du rivage! Il n'en faut point douter, ce Pays est habité, & même par un peuple belliqueux.... Si c'étoit ici cette Isle des Amazones, qui renferme ma chere Julie, que je serois heureux!

---

## S C E N E   I I.

Me. ROBERT, VALERE.

VALERE, *à part.*

**M**AIS j'apperçois un homme qui pourra m'en instruire. Il est seul & sans armes, & sa physionomie ne me fait pas craindre qu'il vienne à moi dans un mauvais dessein.

Me. ROBERT, *à part.*

Morgué, vlà un drôle qui m'a tout l'air d'un nouveau débarqué; il paroît encore tout étourdi du batiau. (*haut.*) Que fais-tu-là tout seul, mon ami?

VALERE.

Qu'entends-je? il parle François! & son visage même ne m'est pas tout-à-fait inconnu.

Me. ROBERT.

Tout un chacun parle ici François; c'est à présent le jargon du Pays; ceux qui ne le sa-



vent pas, sont obligés de l'apprendre. Et tel que vous me voyez, je suis un des Maîtres de Langue. Mais, morgué, plus j'examine & plus je crois... Seroit-ce vous, Seigneur Valere?

V A L E R E.

Valere! il me connoît; quel bonheur! Pardonnez si votre habit extraordinaire vous déguise encore à mes yeux, & si...

Me. R O B E R T.

Quoi! vous ne reconnoissez pas Maître Robert, autrefois le Jardinier de votre pere?

V A L E R E.

Quoi! c'est toi, mon pauvre Robert; toi, qui nous quitras il y a cinq ou six ans, pour aller voyager sur mer dans le dessein d'y faire une fortune considérable?

Me. R O B E R T.

Je ne l'ai pas fait mauvaise, puisque je suis ici le Gouverneur & le Précepteur des Esclaves de la Générale des Amazones, son unique confident, son *Faflotum*; en un mot, l'enfant gâté de sa maison: &, morgué, peut-être que bientôt je deviendrai autre chose; mais il faut être discret.

V A L E R E.

Quoi! seroit-ce ici l'Isle des Amazones, que je cherche avec tant d'ardeur & d'impatience?

Me. ROBERT.

C'est elle-même. Mais, avant que je vous en dise davantage, apprenez-moi un peu d'où diantre vous venez ?

V A L E R E.

Des côtes d'Italie, où j'étois allé de Marseille, pour épouser l'aimable Julie : je ne l'ai jamais vue ; mais, charmé de son portrait, je faisois mon bonheur de suivre la volonté de mes parens ; lorsqu'arrivé à Gênes, j'appris qu'une Corsaire Amazone l'avoit enlevée, avec sa petite sœur & une suivante, au retour d'un Bal qui s'étoit donné à un quart de lieue de la Ville, & qu'alors même cette aimable personne étoit déguisée en homme.

Me. ROBERT.

Ces chiennes d'Amazones ont le diable au corps, pour aller comme cela dénicher des filles de tous côtés.

V A L E R E.

Sur cette nouvelle, je me rembarque quelque tems après : je pars avec une flotte armée par nombre de jeunes gens de toutes Nations, à qui les Amazones, en divers tems, avoient aussi enlevé leurs Maitresses. Nous voguons pendant un mois avec un tems favorable, lorsqu'arrivés près de ces lieux un coup de vent a

féparé notre flotte; & le vaisseau, sur lequel j'étois, est venu se briser contre ces rochers; tout l'équipage a péri, & je suis seul échappé sur des débris que mon bonheur m'a fait rencontrer.

Me. R O B E R T.

Eh! morgué, c'est pis qu'un Roman que tout ce que vous contez-là.

V A L E R E.

Ce que je regrette le plus, c'est mon valet Crispin, qui s'étoit embarqué avec moi, pour venir chercher ici sa femme.

Me. R O B E R T.

S'aller noyer pour retrouver sa femme, morgué, vlà un grand fou! Pour une Maitresse passe; & vous êtes plus pardonnable que lui.

V A L E R E.

Dis-moi, n'as-tu point entendu parler ici de Julie?

Me. R O B E R T.

Bon! le moyen? Sitôt que les femmes étrangères arrivent ici, on leur fait changer de nom, en les faisant Amazones.

V A L E R E.

Je t'avouerai que j'avois cru presque les Amazones une chose fabuleuse, & je n'aurois jamais pu me persuader...

M<sup>r</sup>. R O B E R T.

C'est que vous n'aviez peut-être entendu parler que des Amazones du vieux tems; mais celles-ci s'appellent les Amazones modernes; & je vas vous en conter l'histoire tout de bout en bout. Il n'y a pas dix ans que cette Isle servoit de retraite à des Ecumeux de mer, qui enlevient de tous côtés ce qu'ils pouvoient rencontrer de femmes & filles, qu'ils épousient pêle-mêle, à leur mode, & sans cérémonie; ils les prenoient, ils les laissoient; ils les caressoient, ils les battaient; enfin c'étoit pis qu'un Sabat. Mais, à la parfin, un biau jour que nos drôles s'en étoient revenus, l'oreille déchirée & en très-petit nombre, d'un combat où ils avoient été étrillés, nos drôlesses prirent la résolution de lever la crête; &, les ayant enivrés, elles se saisirent de leurs armes, les mirent tretous en capilotade; il n'en demeura pas un seul sur pied.

V A L E R E.

Ces barbares ne méritoient pas moins.

M<sup>r</sup>. R O B E R T.

Drès le lendemain elles s'assemblerent; & elles résolurent d'établir une République Féminine; & pis, elles firent une d'elles Générale d'Armée, & Présidente du Conseil; à condition que ça changeroit tous les ans, parce qu'elles vouloient être tretoutes Maitresse à leur tour.

V A L E R E.

Et quelles sont leurs loix ?

Me. R O B E R T.

Oh ! morguienne , elles sont bien rigoureuses pour des femmes.

V A L E R E.

Mais encore ?

Me. R O B E R T.

D'abord , qu'elles ne parleront que l'une après l'autre.

V A L E R E.

Cela est dans l'ordre.

Me. R O B E R T.

Oui ; mais v'là bien le diable , qu'elles n'aient point d'habitude avec les hommes , & qu'elles fuiront l'Amour comme la peste.

V A L E R E.

Elles n'y songent pas ; & voilà le moyen de rendre dans peu de tems leur Isle déserte.

Me. R O B E R T.

Oh ! elles ont remédié à cela. Elles vont de tems en tems faire des levées de femelles , de côté & d'autre ; & de tous les Vaisseaux qu'elles prennent , ou qui viennent échouer sur leurs rochers , elles en enrôlent les femmes dans leurs troupes ; & font les hommes esclaves , qu'eiles obligent à travailler , pour se gauffer

d'eux, à tous les métiers. à quoi on emploie les femmes dans les autres pays, tandis qu'elles font la guerre, & rendent la justice.

V A L E R E.

Ah ! que me dis-tu-là ? Me voilà bien tombé ! Hé ! ne pourrois-tu pas me garantir d'un indigne esclavage, toi qui es si bien auprès de la Générale ?

Me. R O B E R T.

Morgué, j'aurai bien de la peine. Tout ce que je puis faire pour vous, à présent, c'est de vous déguiser promptement en femme. Comme vous êtes jeune, beau & bien fait, vous pouvez aisément passer pour Amazone ; il y en a ici tant qu'elles ne se connoissent pas les unes les autres. Mais morgué, gardez-vous bien de vous découvrir ; il iroit de la vie.

V A L E R E.

Ne te mets point en peine. Je suis charmé de l'invention que tu viens de me donner. Je soutiendrai mon rôle à merveille ; & ce déguisement me facilitera les moyens d'avoir des nouvelles de Julie.

Me. R O B E R T.

Allez vous cacher à l'entrée de ce bois ; dans un moment j'irai vous porter des habits.

V A L E R E.

J'y cours, & je t'attends avec impatience.

## S C E N E III.

Me. R O B E R T , *seul.*

**L**E pauvre garçon étoit perdu sans moi. Mais, morgué, je risque diablement si la mèche vient à être découverte; & il faut tenir ça bien secret, aussi bien que la pensée qui m'est venue dans l'imagination que mon encolure avoit baillé dans l'œil de notre Générale. Depuis un mois elle soupire, elle veut toujours me parler, & s'arrête tout court; je devine que ça veut dire quelque chose: je ne fis pas si niais que j'en ai la meine.

## S C E N E IV.

Me. R O B E R T , F I N E T T E , N É R I N E.

Me. R O B E R T .

**M**AIS voici deux nouvelles Amazones de la prise que nos Guerrieres ont faite il y a quelque tems; laissons les caqueter tout à leur aise, & allons songer à notre affaire.

N É R I N E.

Holà! Me. Robert, ne sauriez-vous me dire si le Triomphe commencera bientôt?

Me. ROBERT.

Je vais prendre les ordres de la Générale pour ça, & je les communiquerai à la République.

---

## S C E N E V.

FINETTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Ouais! ce Manant-là devient bien fier depuis quelques jours!

FINETTE.

C'est notre Générale qui le gâte; &, d'ailleurs, que peut-on attendre d'un rustre comme lui? Mais que dis-tu, Nérine, de notre triste situation?

NÉRINE.

Je vous prie, Mademoiselle Finette, de ne me plus appeler Nérine. Vous savez qu'il nous est ici ordonné d'oublier tout-à-fait nos anciens noms : accoutumez-vous donc, s'il vous plaît, à m'appeler toujours Martésie, comme je vous appellerai Victorine, qui sont nos noms d'Amazones.

FINETTE.

J'ai toutes les peines du monde à me fourrer



dans la tête ces chiens de noms-là : mais ce n'est pas-là le plus grand de mes chagrins, c'est la rigoureuse défense qui nous est faite de parler aux hommes. Oh ! pour celui-là, il est inhumain. . . .

NERINE.

Moi , je m'en moque ; & toutes les fois que j'en trouverai l'occasion , sans qu'on s'en aperçoive , je ne la manquerai pas : (en tout honneur s'entend.) D'ailleurs , les hommes , en ce pays-ci , ne sont pas indiscrets comme en France ; ils ont plus d'intérêt que nous de garder le secret. Mais ma plus grande inquiétude est de savoir que va devenir votre sœur Julie : passant ici pour homme , on l'a fait Esclave ; & nous , qui n'avons point changé de Sexe , on nous laisse la liberté , en nous traitant avec toutes sortes d'égards & de politesses.

FINETTE.

L'esclavage de ma sœur n'est pas bien rude , puisqu'elle est Esclave de la Générale ; & , d'ailleurs , elle n'aura qu'à se découvrir pour être libre.

NERINE.

Je m'étonne qu'elle s'obstine à vouloir déguiser si long-tems son sexe , dans un Pays où les hommes sont si malheureux. C'est ce que je veux absolument savoir d'elle ; elle m'a donné ici rendez-vous , & je l'y attends.

## FINETTE.

Tâche donc de découvrir son secret. Moi, je vais trouver mes deux jeunes Compagnes, Clorinde & Bellonnette; elles sont tout innocentes, ayant été élevées dans cette Isle dès leur enfance; mais elles sont curieuses, & me font sans cesse mille petites questions naïves; & je t'avoue que j'ai autant de plaisir de les instruire, qu'elles en ont d'apprendre. Adieu, ma chere Martésie.

NERINE.

Adieu, ma belle Victorine.

---

S C E N E . VI.NÉRINE, *seule.*

C'EST dommage qu'une si jolie enfant soit condamnée à rester fille toute sa vie, avec de si belles dispositions : quel meurtre!



## SCENE VII.

NÉRINE, CRISPIN.

NERINE, *à part.***M**AIS d'où sort ce drôle-ci ?

CRISPIN.

Bon jour, Monsieur ou Madame ; car votre habit tient de l'un & de l'autre. De quel genre êtes vous ? du masculin , du féminin ou du neutre ?

NERINE.

Je suis fille , & j'en fais gloire. . . . Mais vous , qui êtes vous vous-même ? car je n'ai point encore vu d'animal de votre espece.

CRISPIN.

Je suis un malheureux Valet d'un Maître extravagant qui vient de périr , dans le tems que j'ai trouvé , moi , les moyens de me sauver du naufrage.

NERINE.

Ah ! mon pauvre garçon , vous avez évité un péril , pour tomber dans un autre. Apprenez que vous êtes dans le Pays des Amazones , où tous les hommes sont Esclaves.

## CRISPIN.

Ah ! morbleu , que me dites-vous là ?

## NERINE.

Je vous dis la vérité. Si vous aviez , au lieu de moi , rencontré quelqu'une de nos Amazones rigides , elle vous auroit mis sur le champ à la chaîne : mais , comme je suis une nouvelle débarquée , je n'ai pas encore contracté la dureté de cœur dont les autres se font un mérite. Votre sort me fait pitié. Croyez-moi , retournez d'où vous venez.

## CRISPIN.

Hé ! Madame , où voulez-vous que j'aille ? Me plonger dans la mer ? je n'ai point d'autre chemin à prendre. J'aime encore mieux être Esclave , si vous n'avez point d'autre conseil à me donner. Mais il me vient une idée.

## NERINE.

Et quelle idée ?

## CRISPIN.

De me déguiser en femme.

## NERINE.

Oui-dà , c'est bien dit. Mais comment trouver des habits sur le champ ?

CRISPIN , *mettant son manteau en jupe.*

Comment ? Oh ! cela sera bientôt fait. Tenez voilà déjà une jupe.

N E R I N E.

L'invention n'est pas mauvaise.

CRISPIN, *mettant son mouchoir sur sa tête.*

Et ce mouchoir pourra fort bien me servir de coëffure.

N E R I N E.

Comment donc? vous êtes tout charmant en femme : & , si vous aviez l'habit d'Amazone , vous pourriez tantôt briller dans le Triomphe.

C R I S P I N.

Qu'appellez-vous le Triomphe?

N E R I N E.

C'est que nos Guerrieres revinrent hier victorieuses de leurs ennemis ; & on célèbre aujourd'hui le Triomphe par des chants & des danses : on y verra l'élite de nos Amazones ; en former la marche , suivies des Captifs qu'elles ont faits dans le combat.

C R I S P I N.

Je voudrois bien voir cette fête-là.

N E R I N E.

Vous y pourriez assister , si vous aviez un habit d'Amazone ; mais je me charge de vous en faire trouver un.

C R I S P I N.

Comment ! un habit comme le vôtre ?

NERINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ah ! que j'aurois bon air dans cet équipage ,  
& que je vous serois obligé !

NERINE.

Ne vous éloignez pas de ces lieux ; vous  
aurez bientôt de mes nouvelles.

CRISPIN.

Je vais roder autour de ces rochers , de peur  
de quelque mauvaise rencontre. Vous n'aurez  
qu'à me faire signe , je serai bientôt à vous.

---

## S C E N E VIII.

NÉRINE, *seule.*

**V**oilà une plaisante recrûe que je viens de  
faire là pour la République ! Il faut que je  
sois folle ; & je ne crois pas qu'il y ait dans  
tout le monde une femme faite comme cela.



SCENE IX.

## S C E N E IX.

JULIE en homme, NÉRINE.

NÉRINE.

**M**AIS voici Julie, ma Maitresse.

JULIE.

Ah! ma chere Nérine, j'ai bien des nouvelles à t'apprendre. Je ne m'étonne plus des bons traitemens que j'ai reçus jusqu'ici de la Générale de cette Ile, malgré les rigueurs qu'on y exerce contre les hommes.

NÉRINE.

Que seroit ce?

JULIE.

Elle est amoureuse de moi.

NÉRINE.

Quoi! cette Amazone si austere, qui a soutenu jusqu'ici avec tant de vigueur les Loix de la République?...

JULIE.

Elle m'aime à la fureur, sous le nom de Valere que je me suis donné en arrivant ici. Ah! mon cher Valere, m'a-t-elle dit ce matin, en me

voyant plongée dans la tristesse, *rassurez-vous, vous êtes moins à plaindre que vous ne pensez, si vous êtes discret & fidele.*

NERINE.

Pourquoi, diantre, aussi vous donner le nom de Valere? c'est un nom qui inspire la tendresse; & j'ai toujours vu, dans les Comédies, les Dames amoureuses de ceux qui portoient ce nom-là.

JULIE.

C'est le nom de l'Epoux qui m'étoit destiné; & il m'est plutôt venu dans la pensée qu'un autre.

NERINE.

Ma foi, si j'étois en votre place, je déclarerois mon sexe à la Générale, pour éviter toutes les suites fâcheuses qui pourroient arriver de votre déguisement : vous ne l'aviez pris que pour éviter le Sérail, cette raison ne subsiste plus dans ce Pays; croyez-moi, quittez cet habit au plutôt.

JULIE.

J'ai plus de raisons que jamais de le conserver. Si je me déclare fille, on me fera aussi tôt Amazone, & je ne pourrai plus sortir de cette Isle; je perdrai pour jamais l'espoir d'être unie à Valere : au lieu que, sous cet habit ayant trouvé grace auprès de la Générale, elle pourra



me renvoyer un jour , comme elle a fait beaucoup d'autres. Tu fais qu'elle a , seule , le pouvoir de donner la liberté aux Esclaves.

NERINE.

Mais elle ne vous la donnera pas *gratis* cette liberté. Comment croyez-vous pouvoir répondre à sa tendresse ?

JULIE.

Ah ! je t'avouerai que je n'ai point de secret pour cela.

## S C E N E X.

LA GÉNÉRALE, JULIE en homme,  
NÉRINE.

NERINE, *bas*.

**M**AIS, taisons-nous, la voici cette Générale.

JULIE, *bas*.

Vois-tu comme elle m'examine ?

LA GÉNÉRALE, *à part*.

Plus je le vois , & plus je me représente les traits de Léandre , dont un sort fatal me sépara pour jamais , lorsque j'étois encore en France. ( *à Nérine.* )

Martésie , laissez-nous.

N ij

## S C E N E XI.

LA GÉNÉRALE, JULIE en homme.

LA GÉNE'RALE.

V Alere, je ne puis plus long-tems vous retenir dans cette Isle dans l'état où vous êtes; il faut que je vous renvoye, ou que je vous fasse esclave. Mais je vous aime trop pour faire ni l'un ni l'autre; ainsi, avant que vous soyez plus connu, j'ai résolu de vous déguiser en fille, pour vous garder toujours auprès de moi.

JULIE.

Ah! Madame, que me dites-vous là? Me déguiser en fille! Et comment pourrai-je jouer un pareil rôle?

LA GÉNE'RALE.

Je conçois que vous aurez d'abord de la peine; mais enfin il le faut.

JULIE.

Ah! Madame, songez à quoi vous vous exposez.

LA GÉNE'RALE.

Est-ce à vous, cruel, à trouver des difficul-

tés dans mon projet ? Ah ! je ne rougis déjà que trop de ma foiblesse. Mais, après l'aveu que je vous ai fait, redoutez ma vengeance, si vous ne répondez à mes bontés. Vous ne dites mot ?

JULIE.

N'attribuez mon silence , Madame , qu'à l'excès d'un bonheur auquel je n'aurois jamais osé m'attendre : mais enfin , me voilà prêt à vous obéir. Parlez, que faut-il faire ?

LA GENE'RALE.

Retournez dans mon Palais , où je va's vous joindre dans le moment , & vous faire donner les habits nécessaires pour assister au Triomphe qui va commencer incessamment.

JULIE , *à part , en s'en allant.*

O Ciel ! Comment pourrai-je me tirer de ce mauvais pas ?



## SCENE XII.

LA GÉNÉRALE, *seule.*

A Quoi t'exposes-tu, malheureuse Angélique? Au milieu des honneurs que tu reçois ici, tu t'abaisSES à l'amour d'un Etranger à qui tu n'es pas sûre de plaire! Bien plus, tu trahis Léandre, que ta nouvelle dignité ne t'avoit pû faire oublier! Tu le trahis, sous le prétexte frivole que cet Etranger lui ressemble! Ah! je devrois....

---

## SCENE XIII.

LA GÉNÉRALE, Me. ROBERT.

LA GENE'RALE.

M AIS voici Me. Robert; il faut qu'il me serve dans tout ceci.

Me. ROBERT.

Qu'avez-vous donc, Madame? Je vous trouve tout je ne sais comment, dans le tems que je viens vous avertir que tout est prêt pour le Triomphe que vous avez ordonné.

## LA G E' N E' R A L E.

Ah ! mon cher Maître Robert , ( car tu es mon unique Confident & mon véritable ami , n'osant découvrir mes secrets à aucune de nos femmes , dont la vertu austere me feroit des reproches sanglans , & me dégraderoit peut-être de la dignité où elles m'ont élevée , ) apprends que j'aime.

Me. R O B E R T.

Quoi ! ce n'est que cela ? Eh ! morgué , si vous me l'aviez dit plutôt , je n'aurois pas tant perdu de tems , je vous en aurois bien parlé le premier : mais , morgué , je craignois trop d'avoir compté sans mon hôte.

## LA G E' N E' R A L E.

Comment ! Tu t'es apperçu que j'aimois ?

Me. R O B E R T.

Oh ! que oui ; je m'en suis douté tout du premier coup ; & drès que j'ai vu que vous soupiriez , & que , de tems en tems , vous me regardiez tendrement sans rien dire , je me suis dit à part moi : notre Générale en tient.

## LA G E' N E' R A L E.

Il est vrai que j'hésitois toujours à t'en parler.

Me. R O B E R T.

Et pourquoi cela ? Est-ce que vous me preniez pour un petit cruel ? Morgué , il faudroit

que j'eusse un cœur de roche pour n'avoir pas de la sensibilité pour des appas, dont les attraits avont tant de charmes.

LA GENE'RALE.

Quoi ! tu crois que je pourrai être aimée ?

Me. ROBERT.

Hé ! pargué, vous l'êtes déjà.

LA GENE'RALE.

Et qui te l'a dit ?

Me. ROBERT.

Hé ! parguennne , je me le suis dit à moi-même.

LA GENE'RALE.

Oh ! si tu n'as que ces assurances-là, tu pourrois te tromper.

Me. ROBERT.

Me tromper ? hé ! parfanguienne , je fais bien si j'ai le cœur tendre, ou non.

LA GENE'RALE.

Et qu'a de commun ton cœur avec celui de Valere ?

Me. ROBERT.

Comment ! de Valere ?

LA GENE'RALE.

Oui, de Valere. C'est lui que j'aime.

Me. R O B E R T, *à part.*

Ouf! Rengâînons notre amour.

L A G E' N E' R A L E.

Qu'as-tu donc ? Tu viens de soupirer , je pense.

Me. R O B E R T.

Pardonnez-moi , Madame ; c'est que je m'imaginois dans le moment être Valere.

L A G E' N E' R A L E.

Tu crois donc qu'il répondra à mon amour , malgré toute la froideur qu'il m'a fait paroître ?

Me. R O B E R T.

Il faudroit , morgué , qu'il fût bien dégoûté. Mais où l'avez-vous donc pu voir ce Valere ?

L A G E' N E' R A L E.

Il y a un mois que je le tiens caché dans mon Palais, dont il n'est sorti que d'aujourd'hui ; & je lui ai ordonné de se déguiser en fille pour le garder sans cesse auprès de moi.

Me. R O B E R T.

Diable emporte si j'y comprends rien ! Morgué , que m'apprenez-vous là ?

L A G E' N E' R A L E.

Ce que je voudrois me cacher à moi-même. Mais enfin , puisque tu fais mon secret , c'est toi désormais que je charge d'avoir les yeux

sur la conduite de Valere. Je veux que tu observes sans cesse ses démarches. Comme je doute encore de son cœur, je crains qu'au milieu de tant de beautés, que l'on voit briller ici, quelqu'une tôt ou tard ne l'enleve à mon amour. Adieu. Je vais me préparer pour le Triomphe : à mon retour, je t'en dirai davantage.

---

## SCENE XIV.

Me. ROBERT.

**M**Orgué! me v'là aussi étonné que s'il m'étoit venu des cornes à la tête. Comment, diable, Monsieur Valere! A moi qui suis votre ancien ami vous m'en baillez à garder! Vous me faites accroire que vous arrivez dans le moment, & il y a un mois que vous êtes caché dans cette Isle! Eh! pargué, je n'avais que faire de me donner tant de peine pour lui trouver des habits de femme; notre Générale y avoit déjà songé....





S C E N E X V.

CRISPIN, son manteau toujours en jupe,  
Me. R O B E R T.

Me. R O B E R T.

**M**AIS d'où, diable, sort cette nouvelle espee  
d'Amazone? V'là une plaisante figure. Holà,  
Madame, Madame.

CRISPIN, *à part.*

Ah! je tremble.

Me. R O B E R T.

Hé! morgué, vous v'là bien aheurie? Et que  
faites vous ici toute seule? Apparemment que  
vous avez été prise sur le vaisseau qu'on amena  
hier dans le Port? Pourquoi ne vous a-t-on  
pas encore fait changer d'habit? Vous avez là  
un équipage bian lugubre.

CRISPIN.

Hélas! Monsieur, comme mon mari fut tué  
hier dans le combat, j'ai prié qu'il me fût  
permis d'en porter le deuil au moins tout au-  
jourd'hui, & je m'amusois, en badinant, à  
conter & à faire répéter mes doléances aux  
échos de ces rochers.

Me. R O B E R T.

Morgué! jeune & gentille comme vous êtes,  
je crois que votre mari vous aimoit bian.

Nvj

CRISPIN

Oh ! terriblement, & il avoit bien raison ;  
il ne retrouvera jamais une femme comme moi.

Me. ROBERT.

Morgué ! je le crois bien, puisqu'il est mort.  
Et vous a-t-il laissé beaucoup d'enfans ?

CRISPIN.

Vingt, mon cher Monsieur. Seize déjà tout  
drus, & quatre à la mammelle.

Me. ROBERT.

Tatigué ! cela est bouffon. Mais, dites-moi,  
Madame, puisque vous vous trouvâtes au combat  
d'hier, ne pourriez-vous pas m'en faire le  
récit ? Morgué, je suis curieux de mon naturel.

CRISPIN, *à part.*

Que diable lui dirai-je ?... (*haut.*) Excusez-  
moi, Monsieur, ma douleur est si grande qu'elle  
m'a fait perdre la mémoire.

Me. ROBERT.

Eh ! morgué, je vous en prie.

CRISPIN.

Tout ce que je vous puis dire, mon cher  
ami, c'est qu'il y faisoit diablement chaud. Au  
commencement du combat mon pauvre mari  
eut son cheval tué sous lui.

Me. ROBERT.

Eh ! pargué, Madame, vous vous fagotez de  
moi. Est-ce qu'on combat à cheval sur la mer ?  
C'étoit donc quelque cheval marin.

## CRISPIN.

Pardon, mon cher Monsieur; je suis encore si troublée que je ne fais ce que je dis.

Me. ROBERT.

Hé! là, là, remettez-vous, & me contez tout ça de bout en bout.

## CRISPIN.

Vous saurez donc, pour achever mon discours, que notre vaisseau, ayant apperçu ceux des Amazones, commença à changer de visage; il tint ferme cependant: mais voyant qu'on avançoit sur lui, il se mit à se sauver à toutes jambes. On court sur nous, nous nous retournons; on nous attaque, nous nous défendons, & nos gens disputent long-tems le terrain. Tantôt les Amazones avoient le dessus, tantôt elles avoient le dessous. Bref, enfin, la victoire se déclare pour elles; elles nous raillent en piece, & *le combat finit faute de combattans.*

Me. ROBERT.

Tatigué! comme vous contez ça, il n'y a pas de votre faute. Mais ce bruit de trompettes nous avertit que le triomphe est en marche, & je vous quitte, pour m'y rendre au plutôt. Tatigué! ce sera là un drôle de corps d'Amazone, si elle est jamais enrôlée parmi nos troupes.

## SCENE XVI.

### DIVERTISSEMENT.

On entend un bruit de Trompettes & de Timballes, après lequel commence la marche.

*Me. Robert, en espee de Suisse, est à la tête. Deux Amazones portent des trophées d'Armes, d'autres conduisent les Prisonniers enchaînés. Une Amazone porte l'étendard de la République. Plusieurs Amazones, l'épée à la main sont autour du Char de Triomphe sur lequel est la Générale. Troupe d'Esclaves enchaînés; les uns traînent le Char, les autres le suivent.*

La marche est fermée par les Amazones. Après que la marche s'est rangée, on chante l'air suivant.

*A I R.*

UNE AMAZONE.

[ **A** Vos vainqueurs rendez hommage,  
Amans trompeurs, maris jaloux :

Reconnoissez, dans l'esclavage,  
Tout l'avantage  
Que notre Sexe a sur vous.

## *ENTRÉE D'ESCLAVES.*

### UNE AMAZONE.

Nous dédaignons de vaincre par nos charmes,  
Et nous désavouons le pouvoir de nos yeux.

Notre triomphe est bien plus glorieux,  
Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos  
armes.



---

## ENTRÉE D'AMAZONES. *VAUDEVILLE.*

### I. AMAZONE.

**P**AR des raisons prouvons aux hommes  
Combien au-dessus d'eux nous sommes,  
Et quel est leur triste destin :  
Nargue du genre masculin.  
Faisons voir quel est leur caprice,  
Leur folie & leur injustice.  
Chantons & répétons sans fin :  
Honneur au Sexe féminin.

### II. AMAZONE.

D'amour propre l'ame remplie,  
Un fanfaron souvent public  
Des faveurs qu'il poursuit en vain :  
Nargue du Genre masculin.  
Mais la femme la plus coquette,  
Sur ses plaisirs toujours discrète,  
Cache sa foiblesse en son sein :  
Honneur au Sexe féminin.

## III. A M A Z O N E.

L'homme ayant bu n'a plus de tête ;  
Moins raisonnable qu'une bête ,  
Il ne peut trouver son chemin :  
Nargue du Genre masculin.  
Mais la femme en est plus aimable ,  
Plus riante , plus agréable ,  
Quand elle est en pointe de vin :  
Honneur au Sexe féminin.

## IV. A M A Z O N E.

L'homme corrigeant la nature ,  
Pour faire passer sa figure ,  
Se fait tondre soir & matin :  
Nargue du Genre masculin.  
La femme belle aux yeux exposée  
L'éclat du lys & de la rose ,  
Que l'on voit briller sur son teint :  
Honneur au Sexe Féminin.

## V. A M A Z O N E.

Pendant dix ans l'homme étudie ,  
Et quelquefois toute sa vie ;  
Qu'en a-t-il de reste à la fin ?

Nargue du Genre masculin.  
 Une Agnès sans expérience  
 Le confond avec sa science ;  
 Souvent il y perd son latin :  
 Honneur au Sexe féminin.

## VI. AMAZONE.

Qu'à Cythere on fasse un voyage,  
 Au retour du pèlerinage  
 L'homme paroît toujours chagrin :  
 Nargue du Genre masculin.  
 La femme en revient au contraire  
 Plus éveillée & plus légère ;  
 Elle y retourneroit soudain :  
 Honneur au Sexe féminin.

*Le Triomphe finit en dansant au son des  
 Trompettes.*

*Fin du premier Acte.*





---

---

A C T E II.

---

---

## SCENE PREMIERE.

FINETTE, BELLONNETTE,  
CLORINDE.

FINETTE.

**O**H çà, mes cheres Compagnes, maintenant que nous voilà seules & en lieu de discuter ensemble, contez-moi un peu vos petites affaires.

CLORINDE.

Nous voudrions avoir de vos lumieres sur des idées qui nous embarrassent.

FINETTE.

Comment! ma petite Clorinde, des idées qui vous embarrassent? Vous n'êtes pourtant pas dans l'âge d'avoir des idées embarrassantes. Pour Bellonnette, passe.

BELLONNETTE.

Voici le fait. Comme vous n'avez pas été élevée dans l'Isle ainsi que nous, nous voulons vous demander la Carte des Pays que nous ne connoissons pas.

FINETTE.

Parlez, sans préambule.

CLORINDE.

Volontiers. Nous entendons quelquefois soupirer des Amazones nouvelles : en soupirant, elles prononcent les noms de certains hommes qu'elles appellent leurs amans.

FINETTE.

Oui-dà!

CLORINDE.

Et nous sommes toutes deux fort curieuses de savoir ce que c'est que des amans. Il faut que ce soit des hommes bien méchans, puisqu'ils font ainsi pleurer de jolies personnes?

FINETTE.

Oh! ils ne les font pleurer que quand ils sont éloignés d'elles; car quand ils sont ensemble, ils les font rire.

CLORINDE.

Ils les font rire? Cela doit être fort réjouissant.

FINETTE.

Cela ne l'est pas toujours.... Il y a des amantes qui ne sont pas contentes de leurs amans....

BELLONNETTE.

Qu'appellez-vous les amantes?

FINETTE.

Les amantes sont ces jolies personnes que  
font pleurer ou rire leurs amans.

BELLONNETTE.

Je voudrois bien être amante.

CLORINDE.

Et moi aussi; mais je voudrois avoir un  
amant qui me fît rire.

FINETTE.

Cela est naturel.

BELLONNETTE.

Et dites nous un peu, quand il y a des aman-  
tes qui ne sont pas satisfaites de leurs amans,  
de quelle maniere cela arrive-t il?

FINETTE.

En cent façons. Premièrement il y a des aman-  
tes qui voudroient s'approprier des amans qui  
appartiennent à d'autres.

CLORINDE.

Quelle friponnerie! Ces amantes-là n'ont  
guere de conscience.

FINETTE.

Dites-moi un peu, ma petite consciencieu-  
se, ne vous est il jamais arrivé d'avoir envie  
de goûter d'une tartelette, que vous lorgniez  
entre les mains de quelqu'une de vos Com-  
pagnes?

CLORINDE.

Oh ! j'ai eu cent fois de ces tentations-là ,  
& j'y ai toujours succombé.

FINETTE.

Hé bien ! les amans font les tartelettes des  
amantes.... Je vois , à votre mine , que  
vous croqueriez bien une douzaine de ces tar-  
telettes-là.

CLORINDE.

Et même la treizieme.

FINETTE.

O la goulue !

BELLONNETTE.

Mais que font les amans auprès de leurs  
amantes ?

FINETTE.

Oh ! pour répondre à ce que vous deman-  
dez , je vous dirai , comme je l'ai ouï dire ,  
qu'autant de Pays autant d'usages. Les amans ,  
en Italie , emprisonnent leurs amantes ; en  
France , ils les laissent courir ; en Espagne , ils  
les ennuiant ; & en Allemagne , ils les enivrent.

BELLONNETTE.

Je suis pour la France.

CLORINDE.

Et moi pour l'Allemagne.

## FINETTE.

Je me doutois bien que l'Espagne & l'Italie n'étrenneroient pas.

## BELLONNETTE.

Et les amans sont-ils long-tems assidus auprès des amantes ?

## FINETTE.

C'est encore suivant le Pays. L'Espagnol voit son amante jusqu'à ce qu'elle meure, l'Italien jusqu'à ce qu'il l'ait fait mourir ; l'Allemand voit la sienne tant qu'il a soif, le Suisse après qu'elle est mere, & le François jusqu'à ce qu'elle le soit.

## BELLONNETTE.

Hom ! je crois que vos amans François sont de véritables papillons.

## FINETTE.

Il n'y a rien de gâté, leurs amantes ne papillonnent pas moins.

## CLORINDE.

Mais, dites-moi, ... car il me reste encore bien des difficultés. ...

## FINETTE.

Oh ! réservez-les pour une seconde audience. Si vous plaidez, & que l'on fût d'humeur à vous écouter, vous ne donneriez pas le tems aux Juges d'aller à la buvette.

## S C E N E II.

FINETTE, CLORINDE, BELLON-  
NETTE, CRISPIN en femme.

CRISPIN.

QUE parlez vous de buvette , mes enfans ?  
Pourroit on être de votre écot ?

BELLONNETTE.

Madame , nous n'avons pas l'honneur de vous  
connoître.

CRISPIN.

Et qu'importe ? Nous aurons bientôt fait  
connoissance. Je n'aime point la conversation  
de toutes ces anciennes Amazones ; j'aime à  
me réjouir avec la jeunesse.

FINETTE.

Vous êtes assez bien tombée ; car , de notre  
côté , nous ne haïssons pas la joie.

CRISPIN.

Hé bien ? qu'est-ce ? Comment vous trouvez-  
vous dans cette Isle ? Depuis quel tems y êtes-  
vous ?

FINETTE.

Je n'y suis que depuis un mois ; & je com-  
mence à m'y accoutumer.

BELLON-

## BELLONNETTE.

Pour nous, depuis que nous y sommes, nous ne laissons pas quelquefois de nous ennuyer; & nous voudrions être en âge de combattre.

## CRISPIN.

Comment! vous ne combattez pas encore?

## BELLONNETTE.

Non, Madame, nous sommes encore dans la Compagnie des Cadettes; & vous sâvez bien qu'on ne les occupe qu'à faire l'exercice, & à garder la citadelle.

## CRISPIN.

Cela est assez ennuyeux. Je parlerai à la Générale, pour vous faire marcher à la première action.

## BELLONNETTE.

Nous vous serons bien obligées, Madame.

## CRISPIN.

Bon! cela ne me coûte rien. Mais, dites-moi, les Belles, comment vous appelez-vous?

## CLORINDE.

Mon nom de guerre est Clorinde.

## BELLONNETTE.

Et moi, Bellonnette.

## FINETTE.

Et moi, Victorine. Et vous, Madame?

CRISPIN.

Crispinette.

FINETTE, *riant.*

Crispinette ! Ah ! ma sœur, le drôle de nom de guerre !

CRISPIN.

Comment ! Qu'avez-vous donc à rire , petite fille ? Est-ce que vous prétendez vous moquer de moi ?

FINETTE, *riant.*

Pardonnez-moi , Madame ; mais c'est que nous trouvons votre nom aussi plaisant que votre figure. Adieu , Madame Crispinette.

---

## S C E N E III.

CRISPIN, *seul.*

**M**Augrebleu des petites Masques ! Je croyois avoir rencontré-là une espece de bonne fortune ; & , profitant de leur innocence...





S C E N E I V.

VALERE *en Amazone*, CRISPIN.

CRISPIN.

**M**AIS j'apperçois ici une Amazone qui me caracolle. Hom! c'est apparemment une connoisseuse qui n'est pas la dupe de mon déguisement.

VALERE, *examinant Crispin*.

Si je ne l'avois vu périr, je croirois que ce feroit lui.

CRISPIN.

Oh! parbleu, c'est mon Maître, ou son ombre.

VALERE.

Crispin :

CRISPIN.

Valere.

VALERE.

Quoi! c'est toi, mon pauvre Crispin!

CRISPIN.

Quoi! c'est vous, mon cher Maître!

VALERE.

Je te croyois péri avec le reste de l'équipage.

Oij

## CRISPIN.

L'équipage n'est point péri : les autres vaisseaux de la flotte ont envoyé leurs chaloupes pour le secourir. Pour moi, dès que j'ai senti la terre sous mes pieds, je n'ai pas voulu tâter davantage de la mer. Mais, à propos, Monsieur, vous êtes à charmer dans cet ajustement. Parlez-moi sans détour. Quelle Amazone comparissante s'est chargée de vous mettre ainsi dans vos meubles ?

## VALERE.

Il est inutile que je te fasse un détail de tout cela, de même que je ne m'informe pas d'où tu tiens ton déguisement. Tout ce que je puis te dire, c'est que je n'ai pu encore avoir des nouvelles de Julie, & que mille Beautés, plus charmantes les unes que les autres, (mais qui ne sont point elle,) viennent m'accueillir tour-à-tour. Je les avois désarmées de cette fierté, & même de cette pudeur que le Sexe n'emploie qu'auprès des hommes. Elles me font mille caresses innocentes, auxquelles je ne réponds qu'avec une retenue, que je tremble à tout moment de laisser échapper.

## CRISPIN.

Je suis, à-peu-près, dans le même cas. Mais, enfin, que leur dites-vous ?

V A L E R E.

Que veux-tu que je leur dise ? Hélas ! le plus souvent, rien. Je les écoute.

C R I S P I N.

Tant pis, morbleu ! tant pis ! Si vous gardez long-tems le silence, on s'appercvra bientôt que vous n'êtes pas femme. Pour moi je ne manque pas par le bec ; & , quand je devrois mentir, ou ne dire que des fadaïses, j'empêcherai qu'on me reconnoisse pour homme. Tel que vous me voyez, je suis un peu com-  
merc.

V A L E R E.

Sers-toi donc de ces talens pour tâcher de découvrir ici Julie. Je t'ai fait voir assez souvent son portrait pour que tu la puisses recon-  
noître.

C R I S P I N.

Oh ! que oui. Il ne s'agit plus que de savoir si le portrait lui ressemble.

V A L E R E.

C'est de quoi beaucoup de gens m'ont assuré.

C R I S P I N.

Tant mieux. Je vais donc battre l'estrade, & passer toutes les Amazones en revue ; heureux si, en cherchant votre belle Julie, je puis rencontrer ma chere Mariton !

## SCÈNE V.

VALERE, *seul.*

**T** Achons de notre côté de réjoindre Maître Robert; je lui ai fait voir le portrait de Julie, & il m'a promis de faire une exacte recherche....

---

## SCÈNE VI.

VALERE, Me. ROBERT.

VALERE.

**M**AIS le voici; il aura peut-être découvert quelque chose.

Me. ROBERT.

Oh! oui, morgué! j'ai découvert, & plus que je ne voulois.

VALERE.

Mais quoi encore?

Me. ROBERT.

Que vous étiez un imposteur, ou un fourbe, ou un menteur. Choisissez sti-là des trois qui vous plaît le mieux.

V A L E R E.

Comment ?

Me. R O B E R T.

Vous me faites accroire que vous arrivez tout chaudement ici , & il y a un mois que vous êtes à vous morfondre dans le Palais de la Générale , qui se plaint de votre froideur.

V A L E R E.

Qui t'a dit cela ?

Me. R O B E R T.

Et , parguenne , elle-même ; & qui m'a baillé un coup de poignard en m'avouant qu'elle vous aimoit.

V A L E R E.

Comment ! La Générale m'aime ? es-tu fou ?

Me. R O B E R T.

Non , morgué , je ne le fis pas ; mais j'ai pensé le devenir en apprenant cette nouvelle-là.

V A L E R E.

Va , mon pauvre Robert , on s'est moqué de toi. Je ne suis que d'aujourd'hui dans cette Isle , & je n'ai vu la Générale qu'à la cérémonie du Triomphe , qui n'a pas seulement tourné ses regards sur moi.

Me. R O B E R T.

Morgué ! je m'y pards ; & , si vous me dites vrai , il faut que j'aie rêvé tout ce que je

croyois que la Générale m'avoit dit tantôt. Morgué ! l'amour m'auroit-il fait tourner la cervelle d'une pareille manière ?

VALERE.

Cela se pourroit bien ; & je t'avouerai moi-même que , dans l'impatience où je suis de trouver Julie , il me passe par la tête mille choses plus extravagantes les unes que les autres , & que j'ai toutes les peines du monde à ne m'y pas abandonner.

Me. ROBERT.

Sur ce pied-là , croyons donc que c'est un songe , ou bien qu'en me parlant de Valere , la Générale a voulu me parler de moi-même. Je me souviens qu'autrefois dans mon Village , quand je parlois de Margot , c'étoit souvent à Jacqueline que j'en voulois. L'Amour est comme ça inventif en inventions pour déguiser les déguisemens.

VALERE.

Que diable veux-tu dire ?

Me. ROBERT.

Il suffit , je m'entends bien. Adieu , je saurai bientôt à quoi m'en tenir. Si vous m'avez trompé , je vous la garde bonne.



## S C E N E V I I.

V A L E R E , *seul.*

C E pauvre Maître Robert est fou assurément. Mais , après tout , le suis-je moins que lui : Il se flatte , il est heureux. Il a du moins le plaisir de connoître l'objet qu'il aime , de le voir sans cesse : moi. . . .

## S C E N E V I I I.

L A G É N É R A L E , J U L I E *en Amazone,*

V A L E R E .

V A L E R E .

M A I S quelqu'un s'approche d'ici ; c'est la Générale suivie d'une Amazone de sa Cour... Que vois-je ! Cette Amazone ressemble bien au portrait que j'ai de Julie ; & je sens dans mon cœur des transports qui me donnent la curiosité d'entendre leur conversation. J'espère en tirer quelque éclaircissement sur ma destinée.

*( Il se tire à l'écart. )*

O y

*LA GENE'RALE, à Julie.*

Approchez-vous, Valere, que je vous examine.

*VALERE, à part.*

Maître Robert avoit raison. O Ciel ! je suis découvert.... Mais non, elle ne me regarde pas.... C'est à cette Amazone qu'elle adresse la parole.

*LA GENE'RALE, à Julie.*

Oui, mon cher Valere, tout le monde vous prendroit à présent pour la plus aimable de nos Amazones. Je sens qu'il m'auroit été impossible de vivre sans vous.

*JULIE.*

Je ne suis pas digne des tendres sentimens que vous avez pour moi.

*LA GENE'RALE.*

Pourquoi ne cherchez-vous pas à les mériter ? Parlez-moi franchement ; ai-je une rivale heureuse ?

*JULIE.*

Je vous jure que vous n'avez pas une seule rivale ; & cependant....

*LA GENE'RALE.*

Et cependant vous ne pouvez reconnoître mon amour ?

*JULIE.*

Ce n'est pas la reconnoissance qui me manque.



LA G É N É R A L E.

Que vous manque-t-il donc ingrat, pour  
payer mes tendres sentimens?

JULIE.

Ah! Madame, bien des choses.

LA G É N É R A L E.

O Ciel! Que d'indolence! Que de froideur!..  
Mais que me veut cette trompette?

S C E N E IX.

LA G É N É R A L E , JULIE , S É V É R I D E ,  
VALERE *caché*.

LA G É N É R A L E.

Q U'est-ce qu'il y a de nouveau?

S É V É R I D E.

Ah! Madame, il vient d'arriver un grand  
malheur.

LA G É N É R A L E.

Quoi donc! Que seroit-il arrivé?

S É V É R I D E.

Deux brigadières de vos Troupes, Florinde  
& Célonide....

LA G É N É R A L E.

Vous m'intriguez.... Que leur est-il arrivé?

O y!

SE'VE'RIDE.

Elles viennent de se battre en duel.

LA GE'NE'RALE.

Et pour quel sujet ?

SE'VE'RIDE.

Pour le droit d'ancienneté, qu'elles se disputoient l'une & l'autre.

LA GE'NE'RALE.

Deux femmes se disputer le droit d'ancienneté ! cela me surprend. Quoi qu'il en soit, y a-t-il bien eu du sang de répandu ?

SE'VE'RIDE.

On les dit toutes deux blessées, mais légèrement.

LA GE'NE'RALE.

Et les a-t-on arrêtées ?

SE'VE'RIDE.

Oui, Madame ; elles sont actuellement dans notre Salle des Gardes.

LA GE'NE'RALE.

Tant mieux. Je vais, sur le champ, m'informer à fond de leur querelle, & donner mes ordres pour que cette affaire n'ait point de suite. Attendez-moi ici, mon cher Valere....  
- Voici Martéie qui vous tiendra compagnie.

## S C E N E X.

JULIE, NÉRINE, VALERE.

VALERE, *à part.*

**Q**UE viens-je d'entendre? Pourquoi appelle-t-on Valere cette jeune & charmante Amazone? Que je suis ravi de ce qu'elle porte mon nom! Tâchons de découvrir si c'est l'aimable Marseilloise que je dois épouser... Elle est encore plus belle que le portrait, & cependant il m'avoit inspiré la passion la plus vive... Quel bonheur si c'étoit elle! Mais contrainsons-nous; & pénétrons, s'il se peut, les sentimens de son cœur; elle ne me connoît pas; & ce que je fais de son aventure me donnera les moyens d'en apprendre le reste.

NERINE, *bas à Julie.*

Madame, il me semble qu'on vous examine bien attentivement. L'erreur de la Générale se feroit-elle communiquée? & cette lorgneuse-ci ne vous prendroit elle point aussi pour un homme?

VALERE, *à Julie.*

Permettez, charmante Julie...

JULIE, *embarrassée.*

Julie!... (*à part.*) Ah Ciel! je suis trahie!  
 (*haut.*) Madame, vous vous méprenez....

VALERE.

Non, madame. Votre surprise ne m'en dit que trop; & je ne saurois, d'ailleurs, me méprendre sur votre compte. Vous êtes trop aimable pour n'être pas reconnue aisément.

JULIE.

Hé! mais.... Madame, d'où me connoissez-vous, s'il vous plaît?

NERINE, *à part.*

Je me défie furieusement de cette connoissance-ci.

VALERE, *à Julie.*

Belle Julie, j'ai resté long-tems à Marseille; je fais que vous êtes de Gênes; je fais encore que vous deviez épouser un certain Valere....

JULIE.

Hélas! depuis mon malheur, je n'ai point entendu parler de lui.... Mais comment en aurois-je entendu parler? Depuis que j'ai été prise par les Amazones, elles m'ont trainée de mers en mers; & ce n'est que depuis un mois que je suis ici. Encore si j'étois sûre que Valere m'aimât, comme ses lettres me l'ont voulu persuader....

## V A L E R E.

Valere vous adore, il a votre portrait; ce portrait a frappé ses regards & son cœur, il n'aime que Julie.

## J U L I E.

Il n'aime que Julie! Ah! s'il n'aimoit que Julie, il l'auroit cherchée par toute la terre! Notre prise devoit avoir fait assez de bruit pour l'animer à courir de rivage en rivage pour avoir de mes nouvelles; & peut-être, à la fin, seroit-il parvenu jusqu'ici.

## N E R I N E.

Que je lui veux de mal à ce Monsieur Valere! Son pere a, dit-on, assez de bien pour armer toute une flotte; & il nous laisse sécher dans une Isle, où une jolie fille est aimable en pure perte! Que nous sert d'avoir des charmes, si nous n'avons pas ici de quoi les mettre en usage?

V A L E R E, à Julie.

Oserai-je, Madame, vous demander ce que vous pensez de Valere?

## J U L I E.

Qu'exigez vous de moi, Madame?

## V A L E R E.

Parlez, je vous en conjure.

## JULIE.

Hé ! mais , Madame , je crois que je ne pense pas de Valere ce que devoit m'en faire penser son indifférence.

## VALERE.

Expliquez - vous de grace ; achevez un discours qui enchanteroit Valere , s'il l'entendoit.

## JULIE.

Puisque vous savez nos affaires , je me flatte , Madame , que vous ne condamnerez pas le penchant que je sentoís pour un homme destiné à être mon époux. Je ne l'ai jamais vu , mais j'en ai entendu parler : j'ai lu les lettres qu'il m'écrivoit ; la beauté de son caractère y est peinte ; & je suis plus sensible à la délicatesse des sentimens qu'à tout autre mérite.

VALERE , *se jettant aux genoux de Julie.*

Je ne saurois plus dissimuler.... Mon bonheur est trop grand pour le cacher davantage.... Belle Julie , c'est Valere fidèle , constant & charmé , qui a le plaisir d'embrasser vos genoux.

## JULIE.

Vous , Valere ! Ah ! quel surprenant bonheur pour moi !

## NERINE.

Ma foi ! j'avois quelque soupçon que cette Amazone étoit de contrebande.

V A L E R E.

Mais, de grace, dites-moi, Madame, pourquoi je vous ai entendu nommer Valere.

N E R I N E.

Chut, c'est un mystere galant que ceci.

J U L I E.

J'étois travestie en homme, pour des raisons que je vous dirai dans la suite, quand j'ai été prise par les Amazones.

N E R I N E.

Et Madame, quand on l'a présentée à la Générale, s'est donné votre nom; parce que, par hazard, il lui est venu le premier dans l'esprit: vous devinez, sans doute, comment ce hazard-là est arrivé.

J U L I E.

Vous jugez, Valere, si l'on pensoit à vous.

N E R I N E.

La Générale prend Madame pour un joli homme; vous devinez bien encore la conséquence de cette méprise.

J U L I E.

Vous avez bien fait de vous déguiser en femme: cet habit vous sauvera de l'esclavage, & nous procurera la facilité de nous voir.

V A L E R E.

Quels doux momens suivent tant de peines & d'inquiétudes!

## SCÈNE XI.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE,  
NERINE.

VALERE.

**Q**UE la fortune me récompense bien des maux qu'elle m'a causés ! (*Il baise la main de Julie.*)

NERINE, *bas*, *apercevant la Générale.*

Oui ; mais la fortune a tort de prendre la Générale pour témoin de ces récompenses-là.

LA GÉNÉRALE, *à part.*

Que vois-je ? une Amazone inconnue baise la main de Valere ! (*Bas à Julie.*) Ah ! perfide Valere, vous me trahissez.

JULIE.

Moi, Madame !

NERINE, *à part.*

Nous allons voir bien du qui-pro-quo.

LA GÉNÉRALE, *bas à Julie.*

Quelle est cette Amazone qui vous parloit avec des gestes si tendres ?

JULIE.

C'est... C'est une jeune personne de Gênes qui me demandoit des nouvelles de son pere.



NERINE.

Oui ; c'est un fort bon cœur de fille , dont vous seriez extrêmement contente , si vous la connoissiez telle qu'elle est.

LA GÉNÉRALE.

Je n'ose éclater ; cependant je sens bien qu'on me joue.

---

SCENE XII.

LA GÉNÉRALE, VALERE, JULIE,  
NERINE, CRISPIN  
en Amazone.

CRISPIN, *à part.*

**O**U diable est mon Maître ? Je le cherche par-tout ; j'ai les meilleures nouvelles du monde à lui donner. . . . Mais le voici. (*Haut.*) Réjouissez-vous , Seigneur Valere ; vous verrez enfin votre chere Julie ; on vient de m'assurer qu'elle étoit dans cette Isle.

NERINE, *bas à Crispin.*

Tais-toi , misérable.

CRISPIN, *haut.*

Pourquoi me taisois-je ? Il n'y a personne ici de trop.

NERINE, *bas.*

Le bourreau !

CRISPIN, *haut.*

Apprenez....

NERINE, *bas à Crispin.*

Apprenez, Monsieur le bavard, que vous parlez devant la Générale, & qu'il ne fait pas bon ici pour les Amazones de votre espece.

CRISPIN, *à part.*

Sur ce pied-là, plions bagage. (*Il sort.*)

---

## S C E N E XIII.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE,  
NÉRINE.

LA G'NE'RALE, *bas à Julie.*

**V**ous voyez, trompeur Valere, que je fais, malgré vous, tous vos secrets.... Vous aimez cette Julie qu'on vous annonce avec tant de zele. On vous apprend devant moi qu'elle est dans cette Isle, & je vois clair dans vos projets ; il n'est plus question de dissimuler avec moi. Non, ingrat Valere, n'espérez pas que je sois votre dupe.

NERINE, *à part.*

Elle a beau dire , elle ne peut pas manquer d'être la dupe du Valere qu'elle aime.

LA GÉ'NE'RALE, *bas à Julie.*

Ah ! Valere , en vous déguisant , je croyois vous fixer près de moi , & au contraire je vous procurois la liberté de chercher ma rivale !

JULIE.

Je vous répéteroie cent fois que vous êtes dans l'erreur , sans pouvoir vous le persuader.

LA GÉ'NE'RALE.

C'est pousser trop loin une pareille négative. Je ne suis plus maitresse de mon courroux... Holà , Gardes , qu'on l'arrête.

## S C E N E XIV.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE,  
NÉRINE, GARDES AMAZONES.

VALERE.

**S**I vous préparez quelque supplice à Valere , c'est moi.

NERINE, *bas.*

Autre étourdi !

LA GÉNÉRALE, à *Valere*.

Ah ! tu es apparemment cette Julie, puisque tu veux te faire arrêter pour Valere ! Mais tu seras contente. Gardes , ôtez l'épée à cette Amazone. (*A Julie.*) Et toi, perfide Valere, retire-toi : je te ferois peut-être punir suivant la rigueur de nos Loix , si tu étois une fois prisonnier ; mais je me vengerai de toi sur ma rivale. Qu'on la mene dans la prison des Amazones.

(*Les Gardes emmenent Valere.*)

NERINE, à part.

Bon ! on appelle cela enfermer le loup dans la bergerie.

JULIE.

Allons chercher les moyens de l'en tirer.



---

## SCENE XV.

LA GÉNÉRALE, *seule.*

**Q**UE je suis malheureuse! Ah! Léandre, quelque part où tu sois, que le Ciel me punit bien de t'avoir voulu trahir pour un ingrat, dans le tems que tu m'es plus fidele que jamais!

---

## SCENE XVI.

LA GÉNÉRALE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

**M**Adame, je viens vous avertir que Madame la Major de la Place va se rendre ici, où j'ai conduit les passagers de la prise d'hier. J'ai fait mettre les Officiers & les Soldats aux arrêts jusqu'à nouvel ordre; & l'on a distribué les Matelots sur les vaisseaux de la République.

LA GENE'RALE, *avec tristesse.*

Tu as bien fait.

Me. ROBERT.

Morgué! comme vous me dites cela tristement!

LA GE'NE'RALE.

Ah ! Maître Robert , je suis la plus malheureuse personne du monde ! Ce Valere , dont je t'avois parlé , en aime une autre que moi.

Me. ROBERT.

Comment ! morgué , ce n'est donc pas un rêve que ce que vous m'avez dit tantôt.

LA GE'NE'RALE.

Et plût au Ciel que ç'en fût un ! Le cruel aime Julie ; & , pour m'en venger , je viens de la faire arrêter

Me. ROBERT.

Oh ! pour le coup , je ne fais plus où j'en suis. Allez , Madame , ce Valere-là est un impertinent ; & , si vous m'en croyez , vous vous en vengeriez autrement.

LA GE'NE'RALE.

Et comment ?

Me. ROBERT.

Morgué ! Si j'étois en votre place , je ne regarderois pas à la biauté ; je prendrois queuque bon lourdaud qui vous aimât , là , tout à la franquette ; & , pour peu que le cœur vous en dise , j'en connois un... qui....

LA GE'NE'RALE.

Et qui seroit assez hardi ici pour m'aimer ; & pour me manquer de respect au point ? ..

Me. ROBERT.

Me. R O B E R T.

Oh ! ce que j'en dis , ce n'est pas que j'en parle.... Mais queuquefois.... que fait-on ?

L A G E' N E' R A L E.

Non , Maître Robert , il n'y a ici personne assez téméraire pour oser porter ses desirs jusqu'à moi ; & je le punirois rigoureusement de la moindre idée qu'il auroit pu concevoir de me rendre sensible.

Me. R O B E R T.

Oh ! je le fais , morgué bian , qu'il n'y feroit pas bon de s'y frotter , & qu'il faut que ça vienne de vous. Parlons d'autre chose. N'attendez-vous pas ici Madame la Major , pour voir les Esclaves que vous voulez retenir & ceux que vous voulez renvoyer ?

L A G E' N E' R A L E.

Non ; je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour cela. Dis à Madame la Major que je m'en repose sur elle.



---

## SCENE XVII.

Me. ROBERT, *seul.*

**H**É bien ! Monsieur Me. Robert ; vous voyez bien que vous êtes un sot avec toutes vos idées saugornues. Allons, allons, congédiez-moi au plutôt votre amour , & qu'il n'en soit plus parlé.

---

## SCENE XVIII.

LA MAJOR, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

**M**AIS voici Madame notre Major.

LA MAJOR.

Hé bien ! Me. Robert, tu n'as pas encore averti notre Générale ?

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame : mais, comme elle se trouve fatiguée, elle vous prie de faire seule la revue des prisonniers, & de garder ou de renvoyer ceux que vous jugerez à propos.



Ouais ! notre Générale , depuis un tems , me paroît bien indifférente sur son pouvoir ! s'en lasseroit-elle ? (*Haut.*) Oh ! parbleu , si j'en suis la Maitresse , je n'en garderai guere. Le sort de ces malheureux me fait pitié. Quoique Major , j'ai le cœur tendre. Où sont-ils ?

Me. ROBERT.

Les voici.

(*On amene les prisonniers.*)



---

## S C E N E   X X.

LA MAJOR, Mc. ROBERT, UN  
PETIT-MAÎTRE, UN PROCUREUR,  
UN POÈTE, UN APOTHIKAIRE,  
Plusieurs Auteurs d'un Opéra de Cam-  
pagne.

*Le Petit-Maitre file avec une que-  
nouille.*

*Le Procureur coud du linge.*

*Le Poëte carde de la laine.*

*L'Apothicaire fait de la tapisserie.*

*Un autre Personnage fait des nœuds.*

*Les Auteurs de l'Opéra de Campa-  
gne font diverses autres bagatelles.*

Mc. ROBERT *continue.*

**J**E leur avois donné à chacun leur tâche,  
comme vous voyez, pour connoître à quels  
métiers ils sont propres; mais il me paroît  
qu'ils n'ont pas encore fait beaucoup de be-  
fogne.

L A M A J O R.

En effet ; & je m'apperçois que le vaisseau que nous avons pris étoit chargé d'assez mauvaise marchandise.

Me. R O B E R T.

Voici la liste de leurs noms & sur-noms : je vais les appeller , & vous pourrez les interroger tour-à-tour. (*Il lit.*) Bonaventure Papillotin de Lorgnenville.

L O R G N E N V I L L E.

Me voilà.

L A M A J O R.

Ton état ?

L O R G N E N V I L L E.

Garçon.

L A M A J O R.

Ton Pays ?

L O R G N E N V I L L E.

Paris.

L A M A J O R.

Ton métier ?

L O R G N E N V I L L E.

Petit-Maitre.

L A M A J O R.

De robe, ou d'épée ?

L O R G N E N V I L L E.

Amphibie.

LA MAJOR.

Condamné à filer la quenouille.

Me. ROBERT *lit.*

Yves Fiacre Cornardet.

CORNARDET.

Me voici.

Me. ROBERT.

Cornardet ! oh ! pargué , celui-là sera marié  
à coup sûr.

CORNARDET.

Hélas ! il n'est que trop vrai.

LA MAJOR.

Ton Pays ?

CORNARDET.

Je suis Mangeau.

LA MAJOR.

Ton métier ?

CORNARDET.

Procureur.

LA MAJOR.

Nous n'avons pas besoin ici de Procureur ;  
tout s'y juge militairement. As-tu été pris  
avec ta femme ?

CORNARDET.

Non ; avant de m'embarquer , je l'avois fait  
enfermer par Arrêt de la Cour.

LA MAJOR.

Tu as fait enfermer ta femme ! Aux galeres.

CORNARDET.

Quel diable de Pays est-ce ici ?

LA MAJOR.

Allons, à d'autres.

Me. ROBERT *lis.*

Anonyme de Pestenville.

LA MAJOR.

Ton état ?

PESTENVILLE.

Veuf.

Me. ROBERT.

Tant mieux.

LA MAJOR.

Ton Pays ?

PESTENVILLE.

Normand.

Me. ROBERT.

Tant pis.

LA MAJOR.

Ton métier ?

PESTENVILLE.

Poëte satyrique.

LA MAJOR.

Poëte satyrique ! Condamné à la bastonnade.

P E S T E N V I L L E.

Mais , Madame , j'en ai déjà reçu dans mon  
Pays.

L A M A J O R.

Cela te paroîtra moins étrange.

Me. R O B E R T *lit.*

Gabriel Poupin. Oh ! celui-là est garçon ,  
sans doute ?

P O U P I N.

Vous l'avez dit.

L A M A J O R.

Ton Pays ?

P O U P I N.

Touloufin.

L A M A J O R.

Ton métier ?

P O U P I N.

Rien.

Me. R O B E R T.

Rien ! Hé , morgué , voilà un métier qui ne  
paroît pas propre à grand'chose.

L A M A J O R.

Condamné à faire des nœuds.

P O U P I N.

Oh ! pour cela j'en fais à merveille.

Me. R O B E R T *lit.*

Fleurant Cuirace Canon.

CANON.

C'est votre petit serviteur.

LA MAJOR.

Canon ! diable , voilà un nom bien guerrier.  
Est-ce que vous êtes bombardier ?

CANON.

Non , Madame ; Apothicaire , pour vous servir.

LA MAJOR.

Ah si !

CANON.

J'ai un secret merveilleux pour rafraîchir  
les Dames.

Me. ROBERT.

Nos Amazones ne prennent point leurs rafraîchissemens chez les Apothicaires.

LA MAJOR.

Allons , allons : renvoyé , tout au plutôt.  
Mais finissons. Qui sont ces autres ?

Me. ROBERT.

C'est une rapsodie d'un Opera de Campagne ,  
composé de chant & de danse.

LA MAJOR.

Je les renverrai en France ; il y a là des Académies de musique qui ont grand besoin d'être recrutées.

Me. ROBERT.

Ne gardez vous pas les remèdes ?

P v

*LA MAJOR.*

Eh ! ventrebleu , qu'en faire dans nos troupes ? Nous n'avons pas ici de Financiers à mettre à contribution.

*Me. ROBERT.*

Eh ! morgué , Madame , puisque vous en renvoyez tant , que ferez-vous ici de ces trois ou quatre malotrus que vous avez condamnés ?

*LA MAJOR.*

Je leur donne grace à tous.

*Me. ROBERT.*

Quoi ! sans rançon , Madame ?

*LA MAJOR.*

Sans rançon.

*Me. ROBERT.*

C'est , morgué , bian dit ; les Danseurs nous la paieront en cabrioles. Allons , mes enfans , réjouissez-vous d'être tombés en si bonnes mains ; & baillez-moi ici un petit plat de votre métier , pour faire passer mon chagrin.





# DIVERTISSEMENT.

UNE ACTRICE de l'Opéra. N°. 4.

**I**L n'est point de félicité,  
Sans la charmante liberté,  
Liberté, liberté, liberté.

L'oiseau dans la plus riche cage,  
Par la tristesse est tourmenté:  
Il nous chante, dans son ramage:  
Il n'est point de félicité,  
Sans la charmante liberté,  
Liberté, liberté, liberté.

Lorsque l'on est dans l'esclavage,  
Par les plaisirs est on flatté?  
Non; tout blessé, rien ne soulage,  
On hait jusques à la beauté.  
Dans l'hymen le plus souhaité  
On pense souvent au veuvage,  
Il n'est point de félicité,  
Sans la charmante liberté,  
Liberté, liberté, liberté.

*E N T R É E*

*De Danseurs de l'Opéra.*

UN ETRANGER. N<sup>o</sup>. 5.

Des Amazones, à jamais ,  
Honorons la mémoire ;  
Chantons , chantons leur gloire ;  
Publions par-tout leurs bienfaits.

CHOEUR.

Chantons , chantons leur gloire ;  
Publions par-tout leurs bienfaits.

UN ETRANGER.

Pour relever l'éclat de ce Sexe charmant ,  
Qui fait de l'univers le plus digne ornement ,  
Que chacun de nous s'humilie ;  
A notre honte, rappelions ,  
Dans tous les états de la vie ,  
Combien peu nous valons.

*E N T R É E*

*d'Esclaves qui se réjouissent d'avoir  
recouvré la liberté.*

---

*VAUDEVILLE. N<sup>o</sup>. 6.**UNE AMAZONE.*

**D**ANS notre Isle on conduit souvent  
Des E esclaves de peu de mise ;  
Et par douzaines on les prend ,  
Sans tirer les frais de la prise.  
Oh ! que les hommes d'à-présent  
Sont pietre marchandise !

*UNE ACTRICE de l'Opéra.*

Un petit Maître chantonnant  
Chez le Sexe s'impatronise ;  
Il promet toujours hardiment ,  
Et jamais il ne réalise.  
Oh ! que les hommes d'à-présent  
Sont pietre marchandise !

*II. ACTRICE.*

En amour un Gascon Normand  
Ne prônoit que sa vaillantise ;  
Sa Maitresse , au même moment ,  
Chantoit sur le gazon assise :  
Oh ! que les hon mes d'à-présent  
Sont pietre marchandise !

### III. ACTRICE.

Le jour de la noce souvent  
Femme croit mari qui se prise ;  
Mais le lendemain on l'entend  
Se récrier , avec surprise :  
Oh ! que les hommes d'à-présent  
Sont pietre marchandise !

### UNE JEUNE ACTRICE.

Je veux avoir plus d'un amant  
Pour en décider sans méprise :  
Loin de blâmer étourdiment ,  
Je veux voir , avant que je dise :  
Oh ! que les hommes d'à-présent  
Sont pietre marchandise !

## ENTRÉE GÉNÉRALE.

*Fin du second Acte.*



---

---

A C T E   I I I .

---

---

## S C E N E   P R E M I E R E .

L A   G É N É R A L E , *seule.*

O Ciel ! dans quelle triste situation me trouvé-je aujourd'hui ? Valere , que j'avois fait déguiser en femme , vient d'être reconnu & arrêté par les Amazones qui l'avoient pris sur mer ; & je me vois obligée de faire assembler le Conseil de guerre pour le condamner moi-même selon la rigueur de nos Loix. Ah ! malheureuse Angelique ! verras tu périr un homme dont ton amour a fait tout le crime ! Que dis je ? un homme , dont les traits te rappellent sans cesse l'image de Léandre que tu as tant aimé ! Ah ! Je ne pourrai jamais consentir à sa perte ! Je sais que je puis lui faire grace , après l'avoir condamné : mais il faut que quelqu'une de nos Amazones me la demande ; & c'est ce qui m'a fait tirer de prison cette Julie dont son cœur est épris. Cruelle extrémité ! Faut-il que j'aie recours à ma rivale , pour sauver l'ingrat que j'aime !

## S C E N E II.

LA GÉNÉRALE, MARTON.

LA GÉNÉRALE.

**H**É bien ! Trompette , avez-vous sonné par tout l'Assemblée du Conseil ?

MARTON.

Oui, Madame ; & me voilà bientôt à la fin de ma course. Cependant je vous donne avis qu'on vient de découvrir une flotte inconnue, qui faisoit voile vers cette Isle.

LA GÉNÉRALE.

Une flotte inconnue ! Que pourroit-ce être ? Je vais donner ordre qu'on l'aille reconnoître , & faire redoubler par tout la Garde. Cependant ne vous éloignez pas, en cas d'alarme.



---

## S C E N E III.

MARTON, *seule.*

Ouais ! Notre Générale me paroît bien indifférente sur la nouvelle que je lui apporte ! Se lasseroit-elle d'avoir une Armée de femmes à commander ? Cela se pourroit bien ; car la subordination est souvent blessée parmi des troupes qui n'aiment pas l'obéissance , & qui ne sauroient écouter sans répondre. Quoi qu'il en soit , achevons de sonner l'Assemblée du Conseil.

---

## S C E N E IV.

MARTON, CRISPIN *en femme.*

CRISPIN, *à part.*

JE suis curieux de savoir ce que signifie ce bruit de trompette que j'entends depuis un quart-d'heure. Si c'est pour aller combattre , je suis déjà mort. Ces chiennes d'Amazones ne sauroient-elles demeurer un moment en repos ?

MARTON, *à part.*

Voilà une plaisante Amazone ! & la République a fait-là une jolie acquisition !

CRISPIN, *à part.*

Voici la sonneuse. . . à son aspect je me sens ému fortement. Mais. . . oui, c'est. . . c'est ma femme Marton. Courons l'embrasser. Mais, non ; je vois qu'elle ne me reconnoît pas ; profitons de son ignorance pour savoir un peu quelle vie elle a menée depuis notre séparation. (*Haut.*) Madame, comme je suis une jeune Amazone nouvellement enrôlée, je prends la liberté de vous demander votre nom.

MARTON.

Je m'appelle Tintamarre.

CRISPIN, *à part.*

Qu'elle est bien nommée ! Sa marreine la connoissoit.

MARTON.

Et je suis Trompette de la Générale.

CRISPIN, *à part.*

On fait ici distribuer judicieusement les emplois. (*Haut.*) C'est apparemment à cause de votre humeur pacifique qu'on vous a donné cette charge.



MARTON.

Voulez-vous que je vous régale d'une petite fanfare ? (*Elle sonne de la trompette.*)

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Quartier, Madame, quartier ; je n'ai pas les oreilles si belliqueuses que vous : je n'ai été bercé qu'avec le son des musettes.

MARTON.

Fi ! quel goût dépravé pour une Amazone ! Nos musettes, ici, sont les tambours ; & nos brunettes, les volées de canons.

CRISPIN.

Pour moi, Madame, je n'ai pas encore osé regarder un canon en face.

MARTON.

Il faudra pourtant bien que vous vous accoutumiez à leur physionomie, si vous voulez vous avancer dans nos troupes.

CRISPIN.

En vérité, Madame Tintamarre, je n'ai point d'ambition. Je ne crois pas que je puisse jamais me pousser comme vous.

MARTON.

Vous avez pourtant un teint qui semble avoir été enfumé par l'artillerie.

## CRISPIN.

Je vous jure que mon teint a toujours été fort conservé... Mais, Madame, vous, qui paroissez si attachée aux goûts de la République, n'auriez-vous point, par excès de zèle, travaillé à sa propagation ?

## MARTON.

Qu'entendez-vous par-là ?

## CRISPIN.

J'ai ouï dire, ou lu, que les Amazones faisoient tous les ans des détachemens de femmes vers leurs voisins, pour y aller emprunter les secours nécessaires pour empêcher leur Isle de manquer ; & que, des fruits qui en revenoient, elles gardoient les filles & renvoyoient les garçons à leurs peres. Parlez-moi sincèrement, Madame Tintamarre, n'avez-vous jamais été détachée pour aller à ces sortes d'expéditions ?

## MARTON.

Bon ! ce que vous nous débitez là ne concerne que les Amazones du tems passé : les modernes agissent d'une maniere bien opposée ; elles n'ont aucun commerce avec les hommes..

CRISPIN, *bas.*

Ah ! je respire.

## MARTON.

Mais vous m'arrêtez ici trop long-tems ;

laissez-moi exécuter les ordres qui me sont donnés. (*Elle sonne de la trompette.*)

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Communiquez-moi vos ordres, je vous prie.

MARTON.

De faire assembler le Conseil, pour juger un homme qui s'est déguisé en femme.

CRISPIN, *allarmé.*

Que lui fera-t-on?

MARTON.

On lui cassera la tête, simplement.

CRISPIN.

Ah! barbare Marton! Ah! malheureux Crispin. . . .

MARTON.

Crispin! Qu'entends-je? & que vois-je? Oui; malgré ce déguisement, je le reconnois; c'est lui, c'est mon mari.

CRISPIN, *pleurant.*

Oui, qui passera bientôt simplement par les armes, si vous n'avez pitié de lui.

MARTON.

Mon pauvre Crispin, comment es-tu débarqué dans cette Île? Fais-moi un long récit de tes aventures.

CRISPIN.

Il est bien tems de demander des récits, quand il faut tout mettre en action pour me dérober à la Justice de vos chiennes d'Amazones. Allons donc, ma chere Madame Tintamarre, vous devez avoir ici du crédit, vous qui êtes dans un poste qui fait tant de bruit; ne savez-vous pas quelque moyen pour me sauver?

MARTON.

Oh! oui. Toutes les Amazones ont, chacune pendant leur vie, le privilège de donner la grace à un homme coupable.

CRISPIN, *riant*.

Ma chere Marton, je compte sur votre privilège.

MARTON.

Je l'ai employé une fois en faveur d'un jeune Officier.

CRISPIN.

En faveur d'un jeune Officier? Je suis perdu! Mais voyez parmi vos Compagnes s'il n'est pas encore de privilège à concéder.

MARTON.

Tous les privilèges sont remplis.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal ! (*Bas.*) Ah coquine ! si je rechappe de ce danger , tu me paieras le jeune Officier.

MARTON.

Le secret unique qui me reste pour te soustraire à la sévérité de nos Loix , c'est de te conseiller d'ôter promptement cet habit d'Amazon & de reprendre le tien.

CRISPIN.

Je l'ai aussi sur moi.

MARTON.

Et je te ferai passer pour un Esclave oublié dans la dernière revue.

CRISPIN.

Soit ; je ne serai pas long-tems à ma toilette.

MARTON.

Adieu. Je te quitte , de peur qu'on ne nous trouve ensemble , & que l'on ne me croye d'intelligence avec toi ; & je vais achever ma course.

( *Elle s'en va sonnant de la trompette.* )

## SCENE V.

CRISPIN, *seul.*

AH! Madame Tintamarre, je vous la garde bonne! Cependant, sans elle, je n'avois plus de tête.

---

## SCENE VI.

SÉVÉRIDE, DEUX GARDES,  
CRISPIN.

CRISPIN.

MAIS que vois-je? Ah! je ne la porterai pas loin : & voilà une ronde Majore féminine qui ne vient pas à moi dans un bon dessein.

LA PREMIERE GARDE.

Doucement, l'ami; il n'est pas nécessaire de vous déshabiller. Ce n'est pas de ce moment qu'on a des soupçons contre vous; & je vous arrête de la part de la République.

CRISPIN,

Madame, vous ne me trouvez déguisé qu'à moitié; on ne doit pas me faire mourir tout-à-fait.

SÉVÉRIDE.

S E' V E' R I D E.

Vous direz vos raisons dans le Conseil.

C R I S P I N.

Mesdames , je retiens votre privilège , à  
quelqu'une de vous ne l'a pas encore donné.

S E' V E' R I D E.

Bon ! bon ! des privileges ! Il n'est pas mal ,  
de tems en tems , de faire des exemples. Gar-  
des , qu'on l'emmené.

*(Les Gardes emmenent Crispin.)*

## S C E N E VII.

S É V É R I D E , *seule.*

**V**oilà encore un plaisant magot pour oser  
espérer que quelqu'une de nos Amazones de-  
mande sa grace ! Elles savent mieux garder  
leur bisque pour ne la prendre que bien à  
propos. Mais voici l'heure du Conseil ; allons  
y prendre séance.



## SCENE VIII.

(*On ouvre une ferme , & les Amazones paroissent assemblées.*)

LA GÉNÉRALE, LA MAJOR;  
SÉVÉRIDE, Plusieurs Amazones.

LA GÉNÉRALE.

**B**Raves Compagnes de Bellonne , généreuses Amazones , vous savez le sujet qui nous assemble ici. Un jeune homme , ayant rencontré sa maitresse sur nos terres , s'est déguisé en femme pour la voir plus facilement , & éviter en même tems l'esclavage. Voilà le fait , c'est à vous à juger.

LA MAJOR.

Nous avons des Loix ; il faut les suivre.

SEVÉRIDE.

Je conclus à la mort.

PREMIERE AMAZONE.

Et moi de même.

SECONDE AMAZONE.

Et moi.

LA GÉNÉRALE.

Faites entrer le criminel.



SCENE IX.

LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL,  
JULIE en Amazone.

SE'VE'RIDE.

**L**E voici.

LA GÉ'NE'RALE, *à Julie* :

Approchez, quel est votre nom?

JULIE.

Valere.

LA GÉ'NE'RALE.

On vous accuse d'avoir déguisé votre Sexe?

JULIE.

Je ne m'en défends pas.

LA GÉ'NE'RALE, *alarmée*.

Vous nous répondrez, sans doute, que vous ne saviez pas les Loix du Pays ; & vous rejeterez votre crime sur celle qui vous a conseillé de vous déguiser?

JULIE.

Toutes les gênes du monde ne feroient pas capables de tirer de moi un tel secret ; & , si je n'ai pu répondre à ses bontés , du moins je ne ternirai point sa gloire.

Q ij

LA GÉNÉRALE, *alarmée.*

On dit que vous aimez Julie ?

JULIE.

Moi, aimer Julie ! Elle qui cause aujourd'hui l'infortune de Valere, & qui l'expose.... (*A part.*) Mais je me trahis moi-même. (*Haut.*) Faites-moi périr ; c'est tout ce que je demande.

LA GÉNÉRALE.

Faites entrer Julie.

## SCENE X.

LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL,  
VALERE & JULIE en Amazones.

SE'VE'RIDE.

**L**A voilà.

LA GÉNÉRALE, *à Valere.*

Amazone, avancez. Connoissez-vous Valere ?

VALERE.

Comme moi-même.

LA GÉNÉRALE.

L'aimez-vous ?

VALERE.

Non,

LA G E' N E' R A L E.

Vous n'aimeriez point Valere ? Seroit-il possible ?

V A L E R E.

Non, je n'aime, je n'adore que Julie.

LA G E' N E' R A L E.

Comment ! Vous êtes amoureuse de vous-même ?

LA M A J O R.

Elle n'est pas la seule.

LA G E' N E' R A L E.

Je croyois pourtant Valere l'objet de tous vos vœux.

V A L E R E.

J'estime si peu Valere, que je vous demande sa mort.

LA G E' N E' R A L E.

Elle n'est pas éloignée, puisqu'il est déjà condamné. Mais je vous avouerai que j'attendois plus de générosité de votre part ; je vous aurois accordé sa grace, si vous me l'aviez demandée.

V A L E R E.

Hé ! quand Valere perd tout ce qu'il aime, qu'a-t-il besoin de la vie ?

LA G E' N E' R A L E, à Julie.

Valere, sont-ce vos sentimens ?

Q iij

VALERE.

Oui, Madame ; & je vous avouerai....

LA GÉNÉRALE.

Ce n'est pas à vous que je parle ; c'est à Valere.

VALERE.

Quoi ! Madame , est-il possible que vous puissiez être si long-tems dans l'erreur ? & que vous ne connoissiez pas que je suis Valere, & Madame, Julie ?

LA GÉNÉRALE.

Quoi ! Vous voulez encore m'en imposer ?

LA MAJOR.

Eh ! parbleu, Madame la Générale, c'est vous qui vous abusez vous-même. Je vois bien que je n'y connois mieux que vous. Tenez, voilà sûrement Valere, & voilà Julie. Les Majors ne se trompent pas en hommes.

LA GÉNÉRALE.

Seroit-il possible ? Ah ! que je suis confuse d'une telle méprise !

LA MAJOR.

Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir qu'un Conseil aussi éclairé ait pu si long-tems s'y méprendre.

## LA GÉNÉRALE.

Hé bien ! Mesdames , que ferons-nous à tout ceci ? Recommencerons-nous la procédure contre le véritable Valere ?

## LA MAJOR.

Ma foi ! ce seroit dommage. Son intrépidité m'a charmée ; j'aime les braves gens.

## S C E N E X I.

LA GÉNÉRALE , LE CONSEIL ;  
VALERE & JULIE *habillés en Amazones*,  
CRISPIN *à moitié habillé en Amazone*.

## SE'VE'RIDE.

**M**esdames , voici encore un coupable du même crime ; un homme qui s'étoit aussi déguisé en femme.

## LA MAJOR.

Dieu me damne , voilà une bonne figure ! oh ! son procès est tout fait à celui-là.

CRISPIN , *en tremblant*.

Serviteur à toute l'honorable Compagnie, Mesdames , vous voyez un pauvre diable qui a toujours eu tant de vénération pour votre

Sexe, qu'il a souhaité mille fois d'être femme ; mais, ne pouvant y parvenir, il a tâché de pouvoir vous ressembler du moins par quelque endroit ; & c'est ce qui m'a fait prendre cet habit.

*LA GENE'RALE.*

Qui es-tu ?

*CRISPIN.*

Je me nomme Crispin, valet du Seigneur Valere, & mari de Madame Tintamarre.

*LA GENE'RALE.*

Comment ! ta femme est au service de la République ?

*CRISPIN.*

Oui, Madame ; c'est elle qui a l'honneur de trompeter pour vous.

*LA GENE'RALE.*

Et tu venois ici, sans doute, dans le dessein de nous enlever ta femme ?

*CRISPIN.*

Oh ! point, je vous assure ; & j'en aurois dix de son humeur que je vous prierois de les garder toutes.

*LA MAJOR.*

Mesdames, voilà deux coupables du même crime ; il n'en faut faire périr qu'un, & faire grace à l'autre. Voyons, à la pluralité des voix, lequel nous ferons mourir,

CRISPIN.

Ah ! ce sera moi sans doute ; & je n'aurai pas une voix en ma faveur.

LA MAJOR.

Que fais tu ?

CRISPIN.

C'est que, dans mon Pays, lorsque deux femmes plaident l'une contre l'autre, la plus jolie est toujours sûre de gagner son procès.

LA GÉNÉRALE.

Ce n'est pas ici de même.

CRISPIN.

Non, quand il s'agit de juger des femmes. Tenez, Mesdames, pour qu'il n'y ait point de tricherie, qu'on nous fasse tirer à la courtepaille.

---

## S C E N E X I I.

Me. ROBERT, LA GÉNÉRALE ;  
LES ACTEURS de la Scene  
précédente.

Me. ROBERT.

AH ! palsangué, Mesdames, voilà de belles affaires ! Tout est perdu ; songez à vous. Une armée de jeunes gens de toutes Nations vient

Q v

de faire une descente dans votre Ile, sans que les Amazones de Garde aient osé seulement se mettre en défense.

### LA GENE'RALE.

Ah ! qu'entends-je ? Mesdames, suspendons le jugement de ces criminels , & courons vite aux armes. Faites sonner par tout l'alarme. Battez, tambours ; sonnez, trompettes.

---

### S C E N E XIII.

LES ACTEURS de la Scene précédente,  
MARTON.

MARTON.

**B**ON ! Madame , il est bien tems , à l'approche de cette armée qui porte pour étendard un Amour triomphant entouré de cœurs percés de fleches ! Les trois quarts de vos Amazones ont déjà déserté , & se sont allées rendre prisonnières de guerre.

LA MAJOR.

Ah , tête ! ah , ventre ! ah , mort !

MARTON.

Hé ! Madame la Major , ne jurez pas tant ; & songez , vous-même , à vous rendre.



## LA MAJOR.

Moi, me rendre sans combattre ! Oh ! les ennemis verront que je ne me rends pas si aisément.

---

## S C E N E   X I V.

LES ACTEURS de la Scene précédente ;  
N É R I N E.

N E R I N E.

**R** Assurez-vous, Mesdames ; l'armée ennemie que je viens de reconnoître, n'est composée que de jeunes amans rassemblés de toutes parts, qui viennent ici réclamer leurs Maîtresses ; & leurs intentions sont si bonnes, qu'avant que de répandre du sang, ils vous envoient un Député pour vous faire des propositions de paix.

Me. R O B E R T.

Allons, morgué ; ça est bien naturel.

L A G E' N E' R A L E.

Où est ce Député ? Mesdames, il le faut écouter.



## SCENE XV. ET DERNIERE.

LÉANDRE, LA GÉNÉRALE, LE  
CONSEIL, Me. ROBERT, JULIE,  
VALERE, MARTON, NERINE,  
CRISPIN.

NERINE.

**L**E voici que j'ai conduit moi-même jusqu'ici.

LA GÉNÉRALE, *à part, & mettant la main devant son visage.*

Que vois-je ?

LA MAJOR.

Qu'avez-vous donc, Madame la Générale ?  
Est-ce que vous vous trouvez mal ?

LÉANDRE.

Illustres Amazones, une armée triomphante, conduite ici sous les étendards de l'Amour, bien loin de vouloir abuser de sa victoire, vient vous demander des fers. Oui, Mesdames, à l'aspect de tant de beautés, les vainqueurs se confessent vaincus, & ne veulent opposer à vos armes redoutables que des soupirs. Je parle au nom de ceux qui m'ont député

vers vous ; car , pour moi , j'avoueraï qu'après la perte que j'ai faite du plus digne objet qui fût jamais sous les Cieux , je ne puis avoir désormais que de l'estime pour toutes les autres ; & si je perds l'espoir de retrouver parmi vous ma chere Angélique , que je cherche depuis si long-tems , ces lieux seront bientôt arrosés de mon sang.

LA G E' N E' R A L E , *ou Angélique, se decouvrant.*

Ah ! Léandre !

L E' A N D R E.

Qu'entends-je ? Que vois-je ? c'est elle même ! Je suis si transporté , que je ne puis parler.

C R I S P I N , *ôtant son cotillon.*

*Vivat.* Voilà toute la procédure au néant :

Me. R O B E R T.

Comment, morgué ! Ma veuve a des culottes !

C R I S P I N.

Oui , mon cher ami. Peu s'en est fallu que Madame Tintamarre n'ait été veuve de moi.

L A M A J O R.

Que veut dire ceci , Madame la Générale ? Il me semble que vous mollifiez ?

L A G E' N E' R A L E.

Je retrouve Léandre ; je ne suis plus à moi-même.

LEANDRE.

Ah, belle Angélique!

JULIE.

Ah, Valere!

CRISPIN.

Ah, Marton!

MARTON.

Ah, Crispin!

LA MAJOR.

Hé quoi! Je n'entends de tous côtés que des soupirs. Quelle foiblesse! Ainsi donc la République ne vit plus qu'en moi. Mais je me sens encore assez de vigueur pour en soutenir, moi seule, tous les droits. Oh! çà, Monsieur le Député, capitulons un peu ensemble.

LEANDRE.

Vous pouvez nous dicter des loix; toute notre armée est prête d'y souscrire, & n'a point d'autre ambition que de vivre avec vous dans une amoureuse union, que rien ne pourra jamais troubler.

CRISPIN.

Ma foi, Madame la Major, il faut se rendre à cela. Heureusement j'ai sur moi de l'encre & du papier, & je vais écrire les articles de la capitulation.

LA MAJOR.

Non, non; avec moi la parole vaut le jeu.

*Primò.* Point de subordination entre le mari & la femme.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

*Secundò.* Les femmes pourront étudier, avoir leurs Colleges & leurs Universités, & parler Grec & Latin.

LE'ANDRE.

Accordé.

Me. ROBERT.

Tatigué, que j'allons voir de Docteurs féminins!

LA MAJOR.

*Tertiò.* Elles pourront commander les armées, & aspirer aux Charges les plus importantes de la Justice & de la Finance.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

*Ulimò.* Nous voulons qu'il soit aussi honteux pour les hommes de trahir la foi conjugale, qu'il l'a été jusqu'ici pour les femmes; & que ces Messieurs ne se fassent pas une gloire d'une action dont ils nous font un crime.

## CRISPIN.

Diantre! Voilà un article que les Dames ont souvent mis sur le tapis; & je crains qu'il ne soit encore débattu.

## LEANDRE.

Non, non; nous accordons tout.

## LA MAJOR.

A ces conditions vos troupes peuvent entrer ici, tambour battant, mèche allumée.



## DIVERTISSEMENT.

*MARCHE D'AMANS.*UN AMANT. N<sup>o</sup>. 7.

**T** Ambour battant, mèche allumée;  
Une belle mene un amant,  
Tant qu'elle n'est point animée  
Du feu qui cause son tourment;  
Mais, d'abord qu'elle est enflammée,  
Soudain, par un juste retour,  
Le galant la mene à son tour  
Tambour battant, mèche allumée;

*E N T R É E.*

## I. VAUDEVILLE.

UN AMANT. N<sup>o</sup>. 8.

**T**Erminons enfin nos alarmes :  
Goûtons les momens pleins de charmes ,  
Que nous assure un si beau jour.  
Que la paix regne sur la terre ;  
Rendons en graces à l'Amour ,  
Qui vient de terminer la guerre.  
Relon ton plon , toure loure ,  
Toure loure lirette :  
Sonnez , trompette ;  
Battez , tambour.

## UNE AMAZONE.

L'Espagnol discret , quand il aime ,  
Voudroit se cacher à lui-même  
Le rendre secret de son cœur.  
Le François , épris d'une belle ,  
N'en est pas plutôt le vainqueur ,  
Qu'il court publier la nouvelle.  
Relon ton plon , toure loure ,  
Toure loure lirette :  
Sonnez trompette ;  
Battez , tambour.



## II. VAUDEVILLE.

## FINETTE. N°. 9.

**L**orsque le Sexe féminin  
Querelle avec le masculin ,  
La paix est facile à conclure :  
En les faisant changer de ton ,  
L'Amour , qui fait la tablature ,  
Les met bientôt à l'unisson.

La fillette

Est faite

Pour le garçon ;

Minon , minette ;

Et le garçon

Pour la fillette ;

Minette , minon.

Frere Philippe , faux prudent ,  
Fait croire en vain à son enfant  
Que fille jolie est une oie :  
L'adolescent , tout sot qu'il est ,  
En la voyant , pâme de joie ;  
C'est le seul oiseau qui lui plaît.

La fillette

Est faite

Pour le garçon ;

Minon, minette ;  
Et le garçon  
Pour la fillette ;  
Minette, minon.

En vain la sévère maman ,  
Du devoir fâcheux truchement ,  
Du matin au soir moralise ;  
Car , tandis qu'elle prêche , hélas !  
Le tendron qu'elle tyrannise ,  
Affez souvent chante tout bas :

La fillette  
Est faite  
Pour le garçon ;  
Minon , minette ;  
Et le garçon  
Pour la fillette ;  
Minette , minon.

Un jout certain grave Avocat ;  
A son épouse , sans éclat ,  
Conseilloit de fuir le scandale :  
Il rouffa , quand il eut tout dit.  
A sa triste mercuriale  
Sa femme gaiement répondit :

La fillette  
Est faite  
Pour le garçon ;

Minon , minette ;  
Et le garçon  
Pour la fillette ;  
Minette , minon.

Un jour le vigneron Lucas ,  
Tenant en main son échalas ,  
Se promenoit sous une treille ;  
Il trouva la jeune Fanchon ;  
Il s'en fut lui dire à l'oreille :  
Ne lanternez plus , mon bouchon :

La fillette  
Est faite  
Pour le garçon ;  
Minon , minette ;  
Et le garçon ,  
Pour la fillette ;  
Minette , minon.

Quoi ! toujours d'un air d'Opéra  
La fade Tircis m'ennuiera !  
Il ne sort point de la brunette.  
Vive Colin ! j'aime le ton  
Qu'incessamment il me répète ;  
Il ne fait que cette chanson :

La fillette  
Est faite  
Pour le garçon ;

Minon , minette ;  
Et le garçon  
Pour la fillette ;  
Minette , minon .

Vainement mon Maître à chanter  
Les Cantates vient me vanter ,  
Et sur leur prix aime à s'étendre ;  
Je n'entends rien à sa leçon .  
Jamais je ne saurai comprendre  
Que le goût de cette chanson :

La fillette  
Est faite  
Pour le garçon ;  
Minon , minette ;  
Et le garçon  
Pour la fillette ;  
Minette , minon ,

### C L O R I N D E .

J'entends prôner que les amans  
Trahisfent par fois leurs sermens ,  
Quand leur cœur a ce qu'il desire ;  
Il faut les craindre , me dit-on ;  
Mais , quoi que l'on en puisse dire ,  
Je veux voir si l'on a raison .

La fillette  
Est faite

Pour le garçon ;  
Minon , minette ;  
Et le garçon  
Pour la fillette ;  
Minette , minon.

## Me. T I N T A M A R R E.

A présent que le féminin  
S'accorde avec le masculin,  
Chez l'Amour on verra la presse.  
J'irai dans chaque carrefour ,  
Rassemblant toute la Jeunesse ,  
Publier au son du tambour ;

La fillette  
Est faite  
Pour le garçon ;  
Minon , minette ;  
Et le garçon  
Pour la fillette ;  
Minette , minon.

## A U P A R T E R R E.

Messieurs , nos soins & nos desirs  
N'ont pour objet que vos plaisirs ,  
C'est tout ce qui nous intéresse :  
Puisse le Parterre content ,

Loin de critiquer notre Piece,  
S'en aller souper en chantant :

La fillette

Est faite

Pour le garçon ;

Minon , minette ;

Et le garçon

Pour la filette ;

Minette , minon.

F I N.

Comédie.

N<sup>o</sup>. I.

Chœur d'Anes.

Hi - hon, hihon, hihon, hans.

Ré - veillez - vous, ré - veillez - vous,

hans.

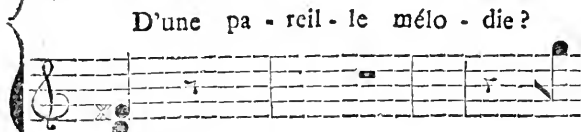
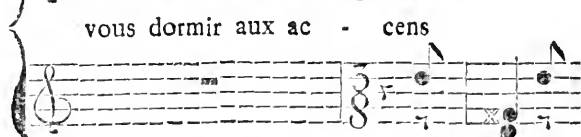
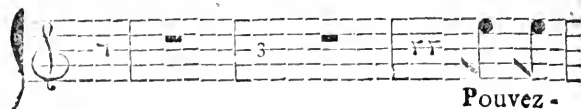
Bel-le Tha - li - e,

Hi - hon, hi - hans, hi -

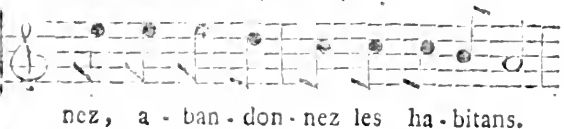
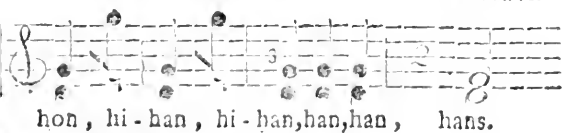
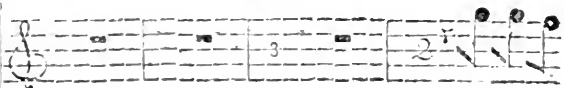
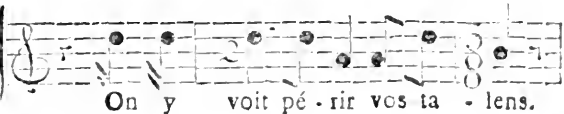
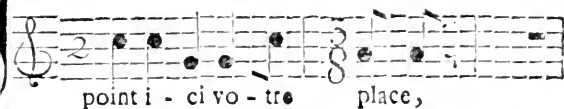
Ré - veil - lez - vous, il en est tems.

hans.

Hi - hon,









De ce ri - di - cu - le Par - nal - se.



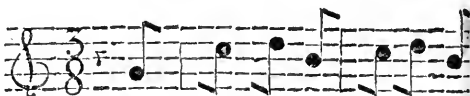
Hi -



hon, hi - han, hi - han, han, han, hans.

*La Folie.*

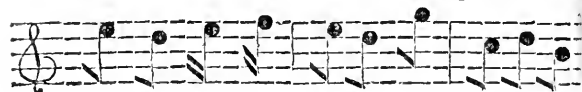
N<sup>o</sup>. 2.



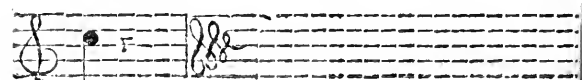
Fuy - ez loin de nous, Triste



foux, Foux mé - lan - co - liques, Colé.



ri - ques, Fréni - tiques, Fuyez loin de

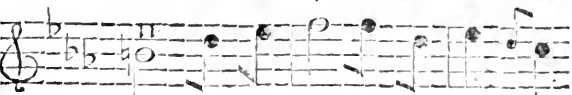


nous.

La Folie.

N<sup>o</sup> 3.

Ve - nez, venez ai - ma - bles



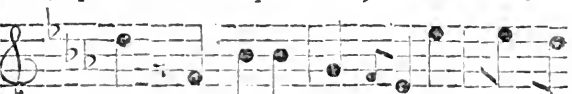
foux, Dont l'heureuse, ma - nie - e



Est de rire - - &amp; chan - ter, De



prendre &amp; de quit - ter, Tantôt Clo -



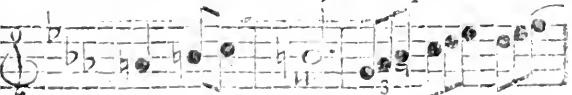
ris, Tantôt Sil - vi - e, Et de vou -



loir goût - ter De tous les plai - sirs



de la vi - e, Sans qu'aucun vous



- puisse arrê - ter - Ah! - - -

340 AIRS DE L'IMPROMPTU DE LA FOLIE,



l'a-gré - a - ble Fo - li - e!

*La Folie.*

N<sup>o</sup>. 4.



Ah! je sens A - pol - lon,



Qui de - jà m'in - spire, J'entens le



son, De sa. Ly - re, ly - re, lyre,

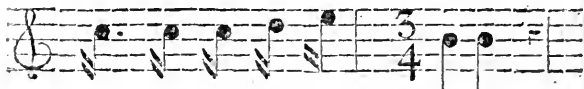


ly - re. J'entens le son De son vio -



lon.

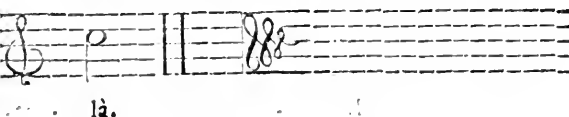
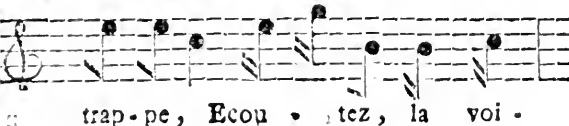
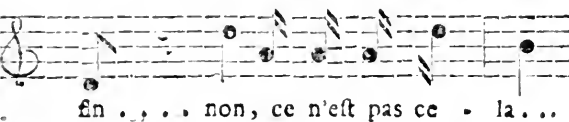
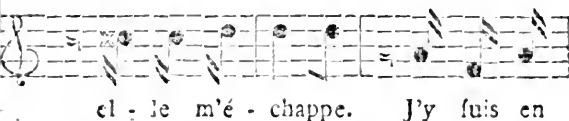
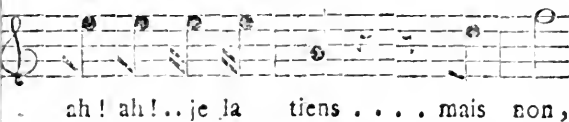
Quelle plai - sante i - dée

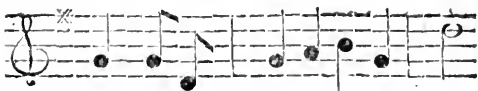


en ce mo - ment me frappe,

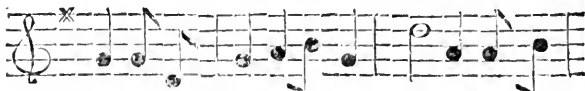


Elle est nouvelle, el - le ré - uf - si -



N<sup>o</sup>. 5.

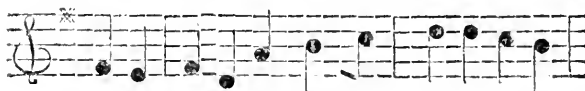
DAMIS, pour grossir son trésor,



Vouloit changer le cuivre en or, Il a pas -



sé toute sa vie A s'in - strui - re dans



la Chi - mie, Que lui res - te-t-il à pré -



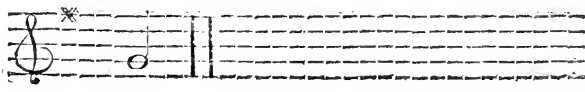
senter? Il nourrit - sa femme de vent, Il

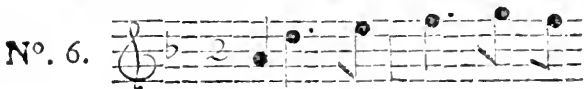


a ven - du sa cot - te. Et plan, plan, plan,



Place au Régi - ment De la Ca - lot -

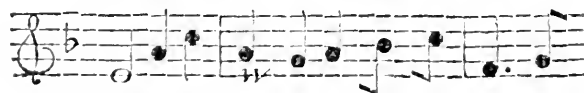




Ah ! que le Bal a des



plaisirs charmans ! Sous diffé - rens déguise -



mens On s'enga - ge , On se dé - gage A



tous mo - mens : Tendres A - mans , Que



vous se - riez contents , Si dans tout ce



ba - di - na - ge , Les Belles du



tems , Ne dé - gui - soient que leur vi -



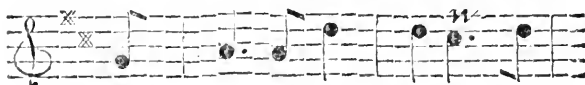
sa - ge.

N<sup>o</sup>. 7.

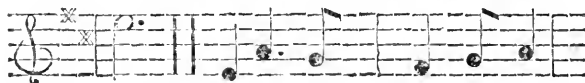
Clitandre est sage autant



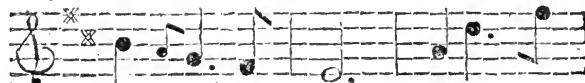
qu'on le peut é - tre, Quand d'u-



ne belle il de - vient a - mou -



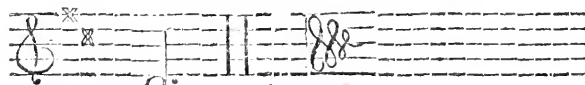
reux : Mais aussi - tôt, qu'il est



A - mant heu - reux, Le Masque



tombe, on voit le pe - tit - Maî -

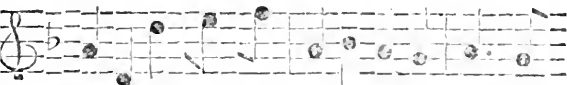


tre.

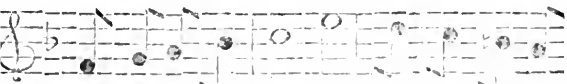


N<sup>o</sup>. 8.

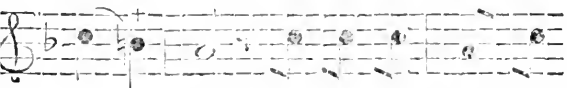
Quand un Berger de bonne



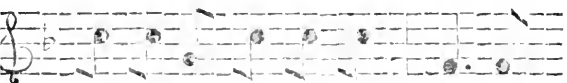
grace, Vient me de-mander un baiser, Faut-



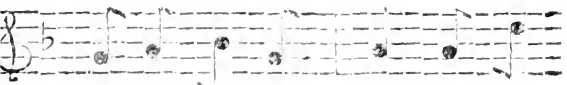
il le re - fu - ser ? Ah ! pour un baiser



pas - se : Mais s'il venoit, tout-



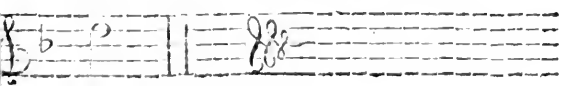
ci, tout-ça, Brédi, - bré - da, D'u -



ne main in - dif - cret - te, Le -



ver ma Co - le - rette, Al - te -



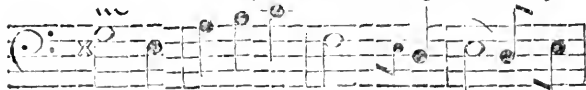
# 346 AIRS DE LA FRANCOISE ITALIENNE,

*Un Vénétien.*

N<sup>o</sup>. 9.



No n, non, ce n'est que dans la jeu.



nesse Que l'on doit sui - vre les a -



mours; Sur nos vieux jours Ils nous



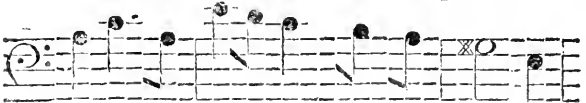
trompent sans cesse : Suivons Bac -



chus, laissons - là la ten - dresse, Il



est de veil - leffe L'u - ni - que secours.



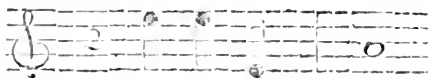
Non, non, ce n'est que dans la jeu - nes - se,



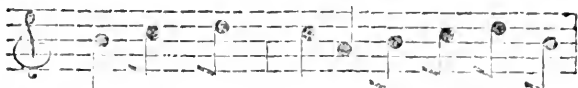
Que l'on doit sui - vre les Amours.

N<sup>o</sup>. 10.

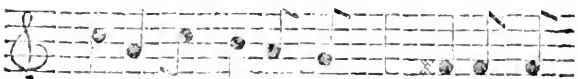
AGATHINE.

N<sup>o</sup>. II.

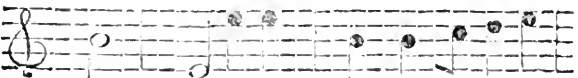
Je mets au bas



de la re - quê - te, Amoureuse, hon-



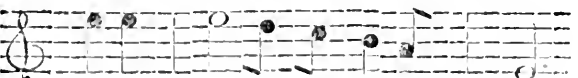
né - te, D'un Galand de bonne fa -



çon, Bon : Mais à cel - le que me pré-



sen - te, D'une - main trem - blante



Un veiel - lard froid &amp; languif - fant,



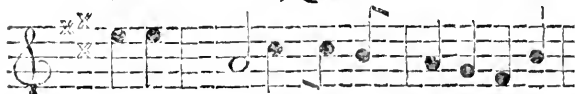
Né - ant.

N<sup>o</sup>. 12.

Dans tous les diffé -



rens é - tats, Que l'on ren - contre



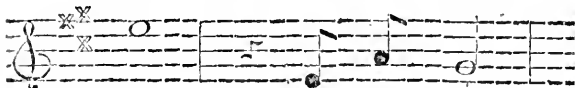
d'embarras ! Quand à tout le monde on veut



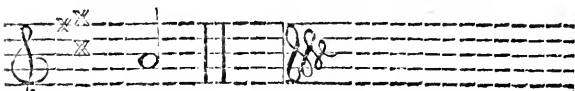
plaître. Depuis le matin jusqu'au



soir, L'un le veut blanc, &amp; l'autre



noir. Comment fai -



re ?

*2<sup>e</sup> Amour.*

N<sup>o</sup>. I.



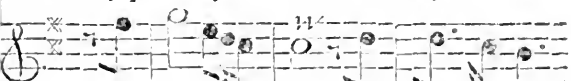
Viens doux Sommeil, appai - ser



la mi - graine D'un Chasseur a - mou -



reux, qui se jette en tes bras, Hé - las!



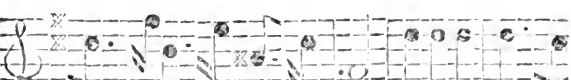
hé - las, hé - las, Il est si las,



si las, si las, Qu'à l'endormir tu n'auras



pas, tu n'auras pas grande pei - ne, Il



est si las, si las, si las, Qu'à l'endormir tu



n'auras pas, tu n'auras pas grande pei - ne.

S ij

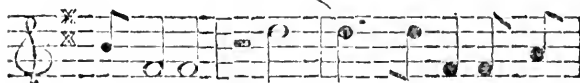
# 350 AIRS DE LA CHASSE DU CERF,

*Le Sommeil.*

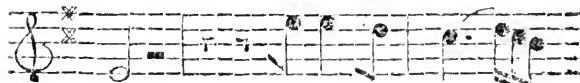
N<sup>o</sup>. 2.



Que tout garde un profond si-



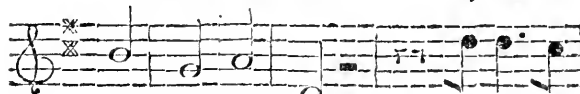
lence, Vents, cessez de souf-



fler, Ruisseaux, cou-lez . . . . .



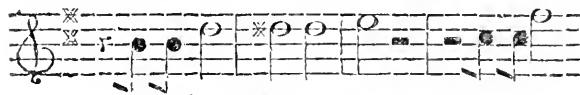
. . . . . sans vi-o - lence, Zaco-



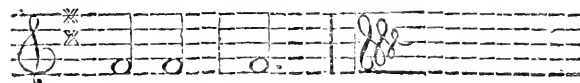
rin va ron - fler. Ruisseaux, cou-



lez . . . . . sans vi - o - lence ,



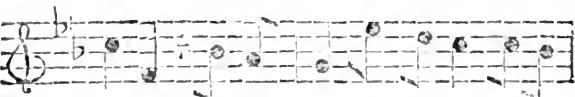
Zacarin va ron - fler Zacarin



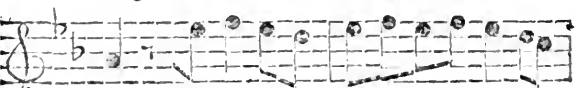
va ron - fler.

N<sup>o</sup>. 3.

Rêves bonf - fons, Comiques,



fonges, Accou - rez, accourez, accou-



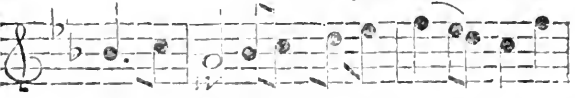
rez, Volez - - - - -



- - - - - en ces lieux. Par vos agré-



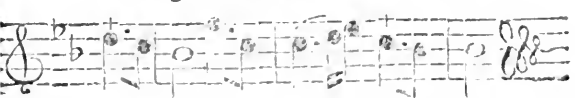
a - bles men - fon - ges, Rendez Zaco -



rin heureux, Par vos agré - a - bles men-



fon - ges. Flatez les de - sirs



amoureux, les de - sirs amou - reux.

# 352 AIRS DE LA CHASSE DU CERF,

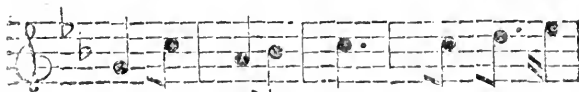
N<sup>o</sup>. 4.



Za - co - rin, je



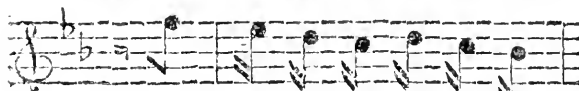
fais Lu - ci - nette, Je cède en-



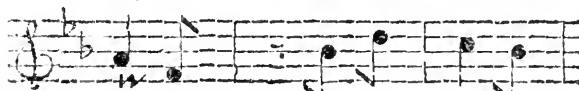
fin à tes sou - pirs, Si mes fa -



veurs sont tes phai - sirs,



Je les pro - digue, je les

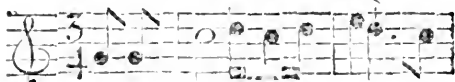


jet - te, Au de - vant de

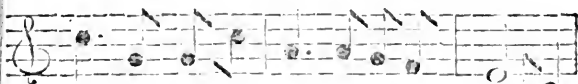


tes de - sirs.

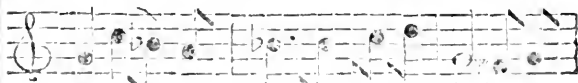


N<sup>o</sup>. 5.

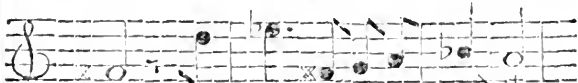
Que l'Amour &amp; ses plai-



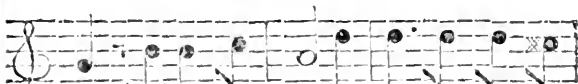
sirs, Font tous les jours de misé - ra - bles



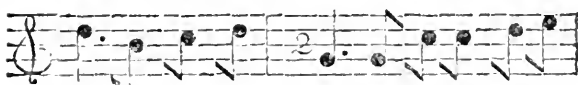
Aux tendres pleurs aux amou - reux sou -



pîrs foy - ons inex - o - ra -



bles. Epargnons nous des tristes re - pen -



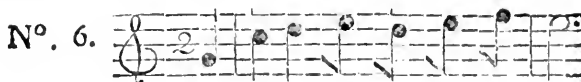
tirs, De nos fo - rêts les Monstres effroy-



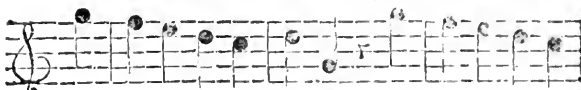
ables Sont moins rédou - tables Que l'A -



mour &amp; ses plai - sirs.



L'Amour n'en veut qu'à notre honneur,



Soyons toujours en crainte D'entrer dans son en-



ceinte, E - vi - tons ce cruel Chasseur,



Jusqu'à notre dé - faite, Acors &



cris il nous poursuit. Mais la chasse fai - te,



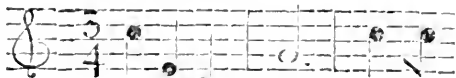
Notre cœur aux abois ré - duit, Souvent



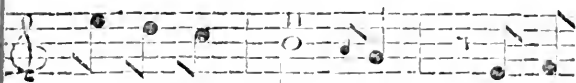
il s'en rit Et sonne aussi - tôt la re-



traî - te.

N<sup>o</sup>. 7.

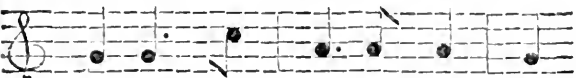
En vain mon cœur vers la



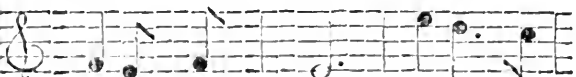
ten-dresse pan - che, Je ne



veux point jou - er a - vec l'Amour,



Quand on y perd, on y perd



sans re - tour, Quand on y



gagne. il prend bien sa re -



vanche.

N<sup>o</sup>. 3.

Toutes les Nymphes de Di-a-ne



Me regardoient comme un profane , Mes



traits leur ont livré l'affaut, Tayaut , tayaut, tay-



aut, tayaut. Mais loin de gémir de leurs peines, Leur



cœur trop farouche adou - ci , Se plaint en-



cor portant mes chaînes , D'avoir é - té trop



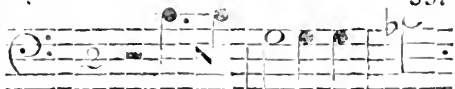
tard pu - ni, Et chante Al - la - li, al - la



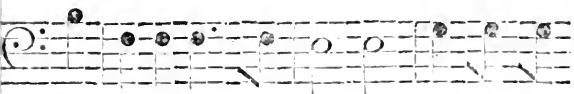
li, alla - li, alla - li, alla - li.

Les Temps.

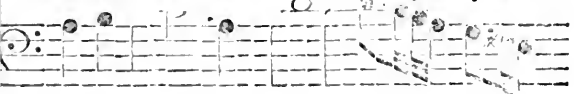
N<sup>o</sup>. 1.



C'est i - ci de l'ennui



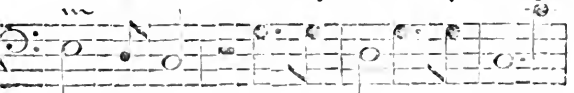
le fleuve affreux & som bre, Les plus heu-



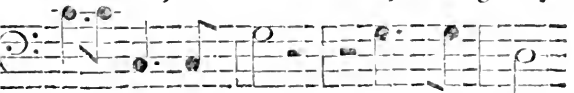
reux mor - tels la pas - sent



tour - à - tour. Des plaisirs on n'y voit que



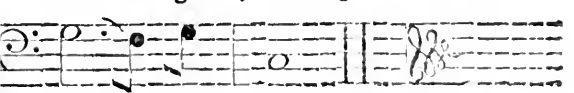
l'ombre, Les sou - cis, les chagrins y



regnent nuit & jour, Les sou - cis,

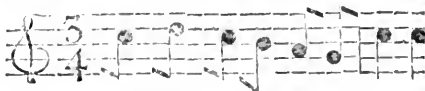


les cha - grins y reg - nent



nuit & jour.

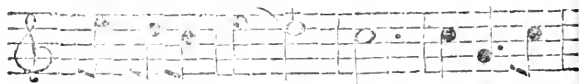
La Nouveauté.

N<sup>o</sup>. 2.

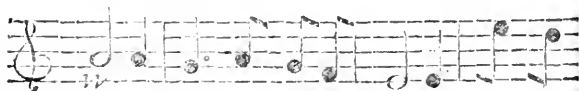
La Nouveauté vous appelle,



Accou - rez sur ses pas, Et quit-



tez tout pour el - le. Sans être



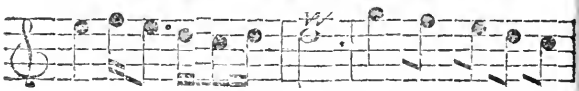
belle, U - ne ba - ga - telle, Quand elle



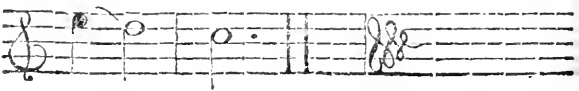
est nouvel - le. A toujours quelque ap-



pas. La Nouveauté vous appelle, Accou-



rez sur ses pas, Et quittez tout pour



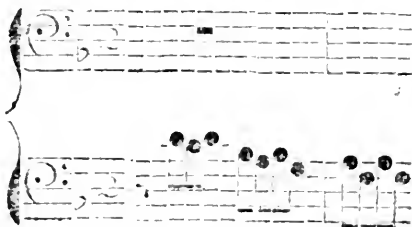
el - le.

SCENE,

ANTONIN  
ARACALLA.

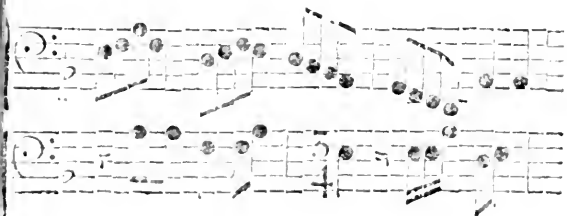
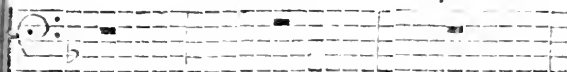
N<sup>o</sup>. 3.

Scene qui se  
Chante en  
Solfant.

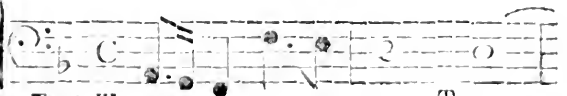


Basse Continue.

Superbement.

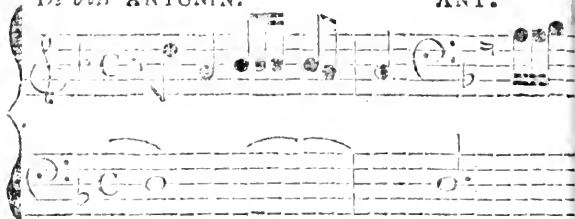


LA VESTALE surprise.

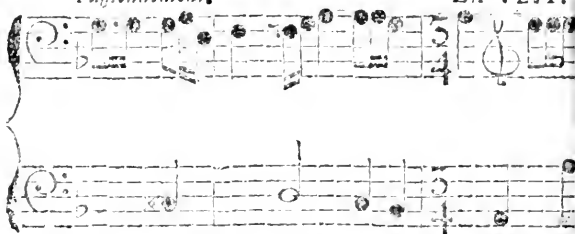
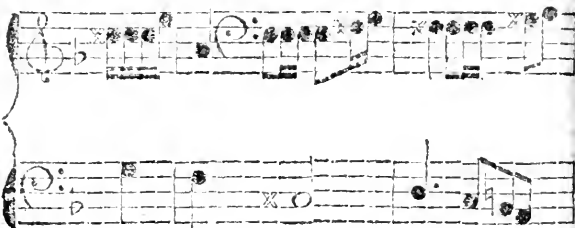


De voir ANTONIN.

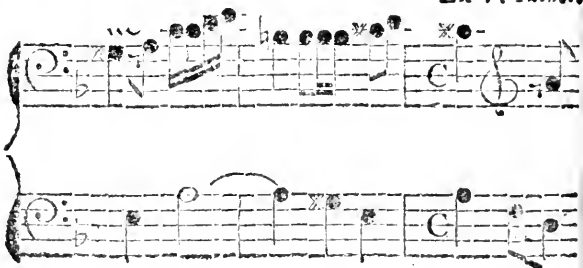
ANT.

*Passionnement.*

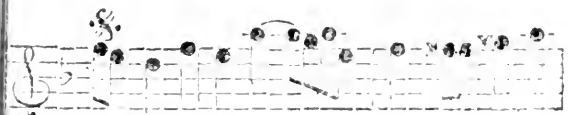
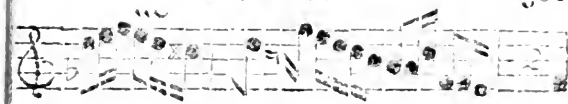
LA VEST.

*avec étonnement. ANT. tendrement.*

LA V. Fachée.



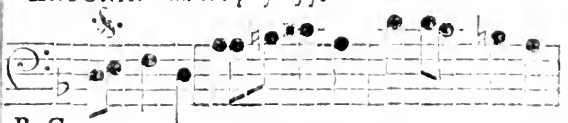




*Violens très-doux.*



ANTONIN d'un ton persuasif.

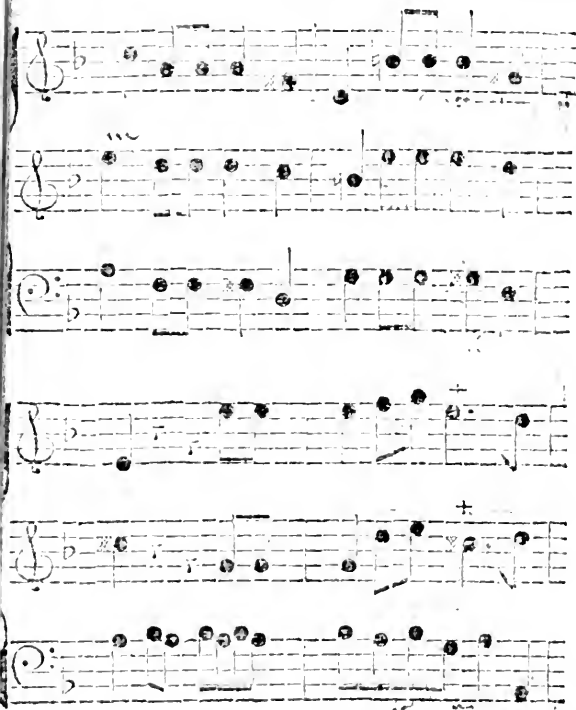


B. C.

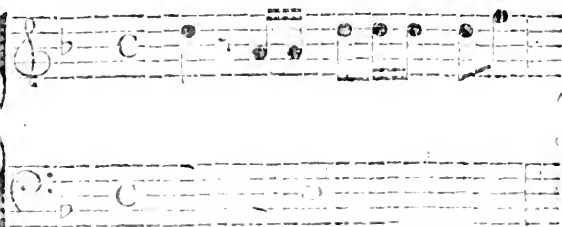


T ij





LA VEST. *avec indignation.*



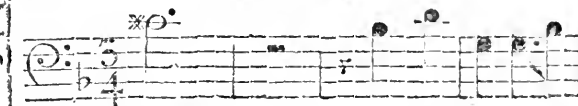
ANT.

LA VES.

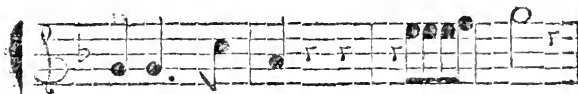
ANT.

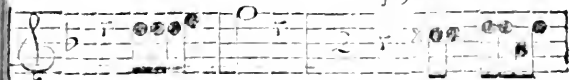
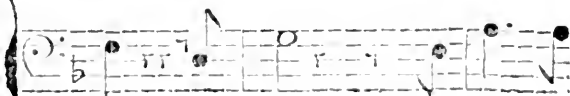
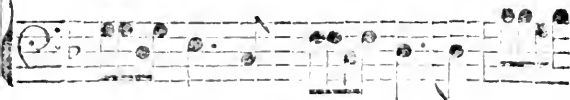
*Affirmativement. Résolument.*

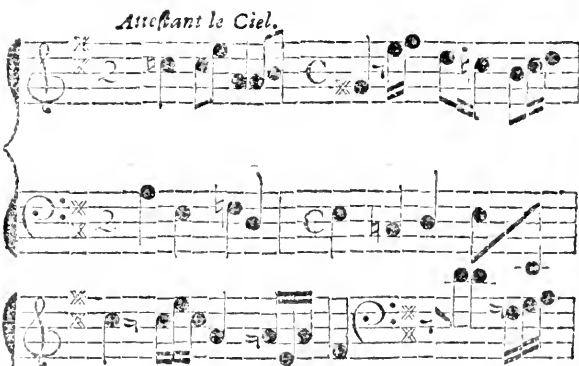
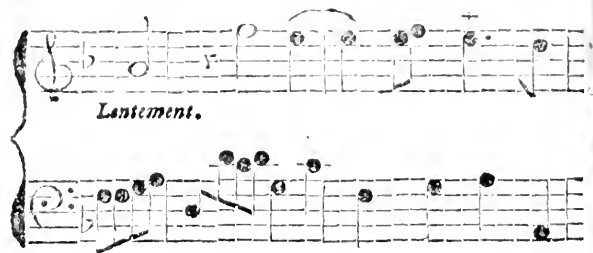
DUO.

*LA VEST. avec horreur.**Menaçant.*

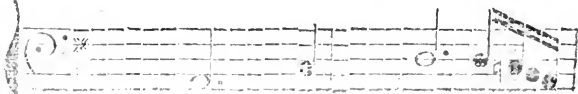
ANT. Ombre.

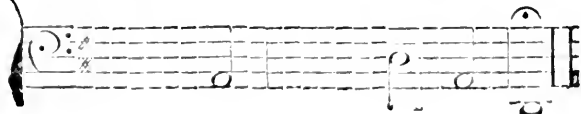
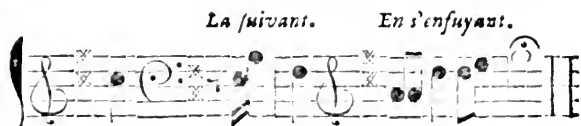
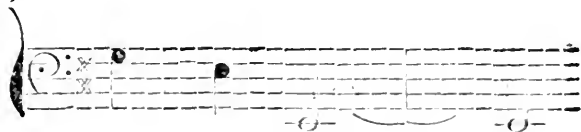
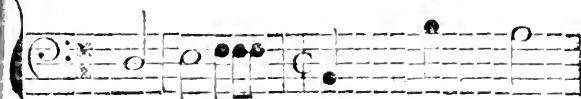
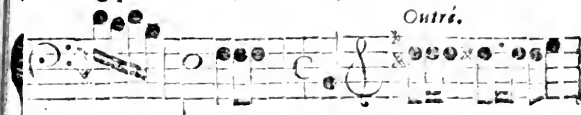
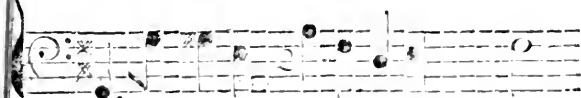
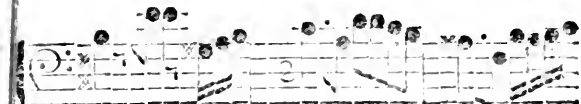


*Le fuyant.**vif.**La poursuivant.*

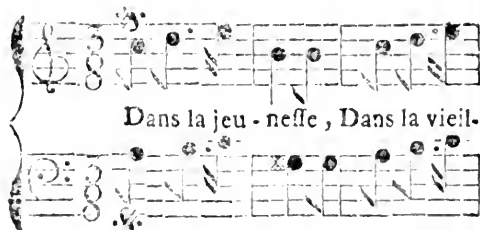


*Voulant l'appaiſer.*

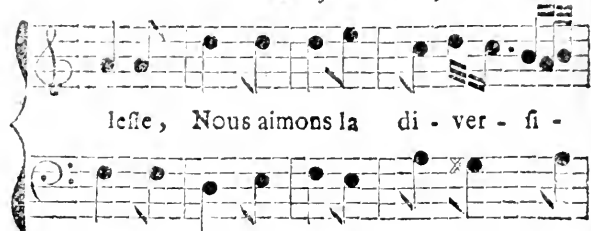




Duo.

N<sup>o</sup>. 4.

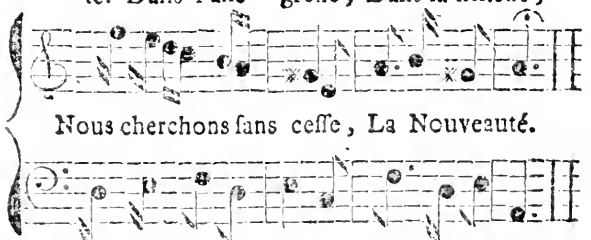
Dans la jeu - nesse , Dans la vieil-



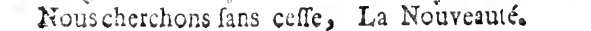
lesse , Nous aimons la di - ver - si -



té. Dans l'alle - gresse , Dans la tristesse ,

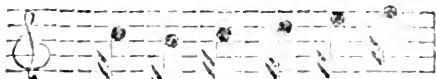


Nous cherchons sans cesse , La Nouveauté.

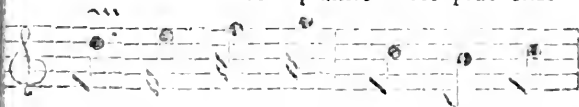


Nous cherchons sans cesse , La Nouveauté.



N<sup>o</sup>. 5.

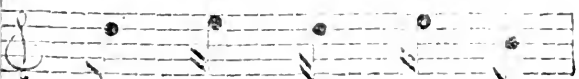
Les plaisirs les plus char-



mans, Quand ils sont tou - jours les



mêmes, N'ont plus pour nous d'a - gré -



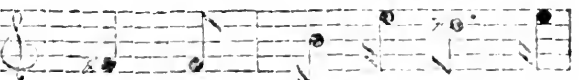
mens, Et les chan - ge



mens De tour - mens Sont



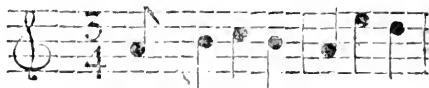
souvent dans les maux ex -



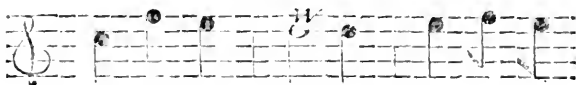
trê - mes Des fou - la - ge -



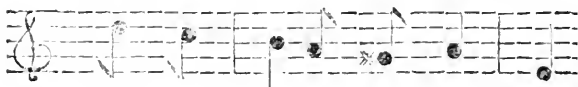
mens.

N<sup>o</sup>. 6.*Vaudeville.*

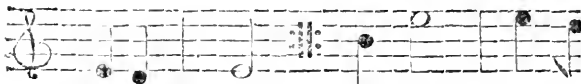
Quand une beauté, Cesse



d'être inhu - mai - ne, Vers l'infir -

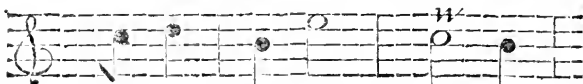


dé - li - té, Mon cœur est bien -



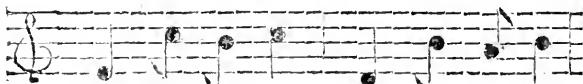
tôt por - té

En for - mant u

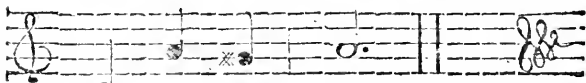


ne nou - vel - le

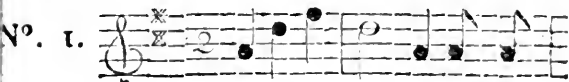
chaîne,



Nouveaux de - sirs, Nouveaux soupirs,



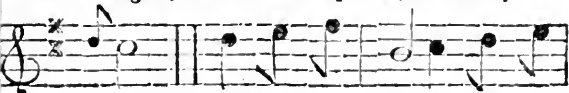
Nouveaux plai - sirs.



A vos vainqueurs rendez hom-



mages, Amans trompeurs, Mais ja -



loux. Reconnois - sez dans l'escla-



vage Tout l'avan - tage Que no - tre



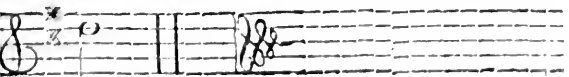
Sexe a sur vous. Recon - nois -



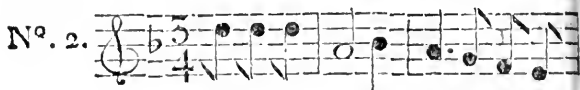
sez dans l'escla - vage Tout l'avan -



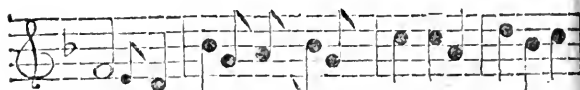
tage Que notre Sexe a sur



vous.



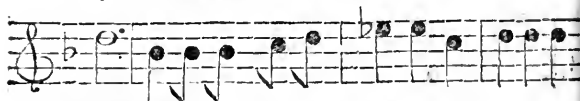
Nous dédaignons de vaincre par nos



charmes, Et nous défavouons le pouvoir de nos



yeux. Notre triomphe est bien plus glori-



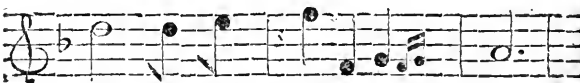
eux, Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos



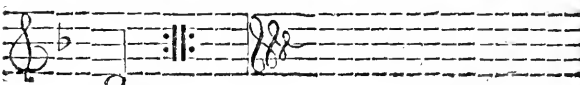
armes. Notre triomphe est bien plus glori-



eux, Quand nous ne le devons qu'à l'ef-



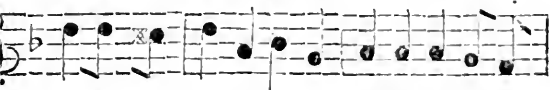
fort qu'à l'effort de nos ar-



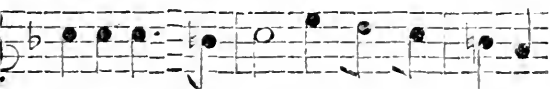
mes.



Par des raisons, prouvons aux hommes



Combien au dessus d'eux nous sommes, Et quel est



leur triste des - tin; Nargue du Genre



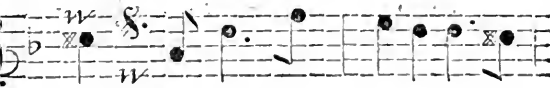
Mas - cu - lin. Faisons voir quel est leur ca -



price, Leur fo - lie & leur in - jus -



tice. Chantons & re - pé - tons sans



fin: Honneur au Sexe Fé - mi -



nin.

473 AIRS DES AMAZONES MODERNES,

N° 4.



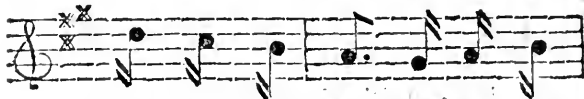
Il n'est point de fé - li - ci -



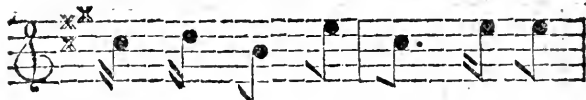
té, Sans la char-man-te li - ber -



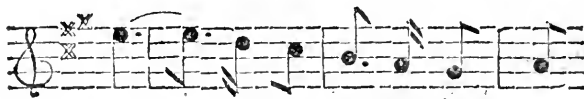
té, Il n'est point de



fé - li - ci - té, Sans la char -



man - te li - ber - té, li - ber -



té, liber - té, li - ber - té,

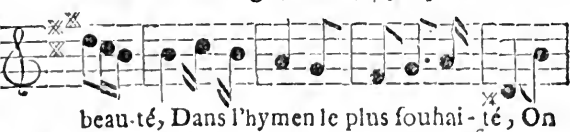
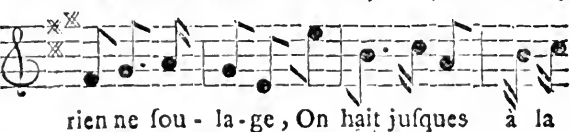
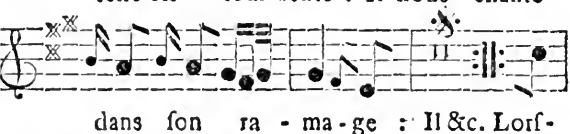
*Chœur.*

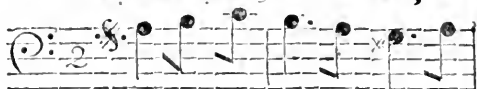


li - ber - té, li - ber - té,

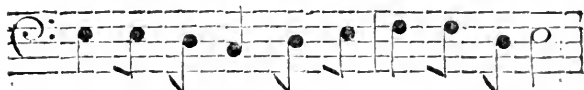


li - ber - té. l'Oi-seau dans la



N<sup>o</sup>. 5.

Des A - ma - zo - nes à ja -



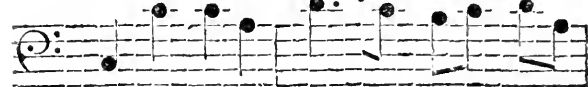
mais Hono - rons, ho - no - rons la mé - moi -



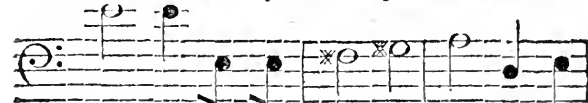
re ; Chantons, chantons, chantons leur



Gloire, Pu - bli - ons par tout leurs bien -

*Chœurs*

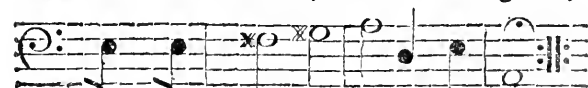
faits. Chantons, chantons, chantons leur



gloire, Pu - bli - ons par tout leurs bien -

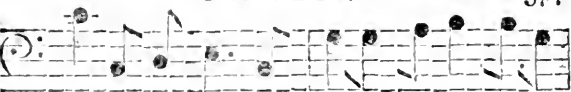


faits. Chantons, chantons, chantons leur gloire ,



Pu - bli - ons par tout leurs bien - faits.





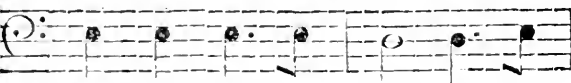
Pour re - le - ver l'é - clat de ce Se - xe char -



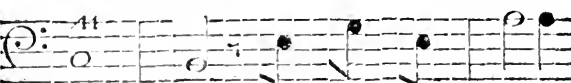
mant, Qui fait de l'U - ni -



vers le plus digne or - ne - ment,



Que cha - cun de nous s'hu - mi -



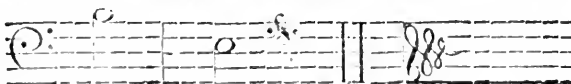
li - e ; A no - tre honte



rap - pel - lons com - bien peu nous val -



lons Dans tous les é - tats de la



vi c. Des &c.



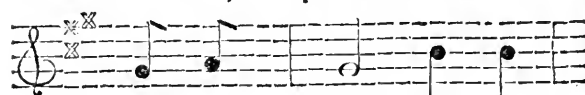
Dans notre Isle on conduit sou-



vent Des Es - cla - ves de peu de



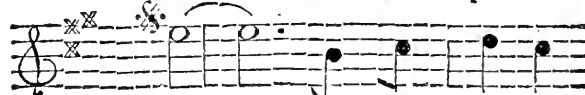
mi - se , Et par dou - zai - ne



on les prend . Sans ti -



rer les - frais de la pri - se.



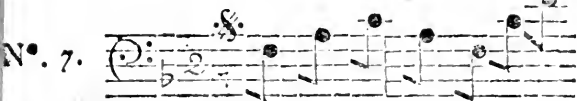
Oh ! que les hommes



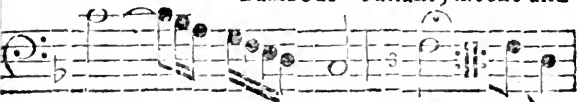
d'apre - sent Sont pié - tre marchan-



di se l



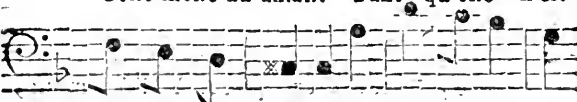
Tambour battant, mèche allu-



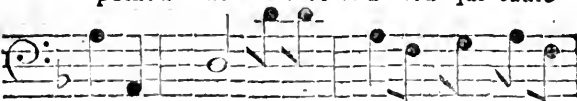
mé - - - - - Une



belle mène un amant Tant qu'elle n'est



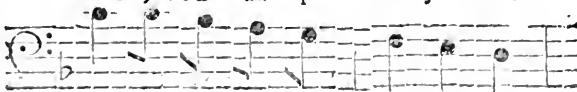
point a - ni - mée Du feu qui cause



son tourment, Mais d'abord qu'elle est inflam-



mée, Sou - dain par un juste re -



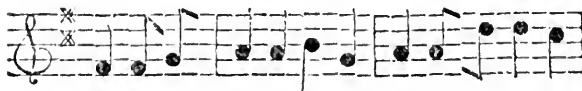
tour. Le ga - lant la mène à son



tour. Tambour, &c.

N<sup>o</sup>. 3.

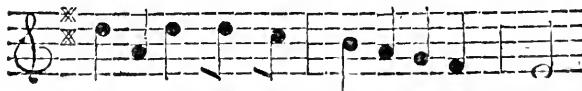
Terminons en - fin nos allarmes



Goûtons nos momens pleins de charmes, Que nous ai-



fûre un si beau jour. Que la paix regne sur la



terre, Rendons en grâces à l'A - mour,



Qui vient de ter - miner la guerre, Re-lonton



plon, tou - re, lou - re. lou - re, Tourelouri-

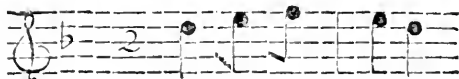


rette, toure - louri - rette, Sonnez Trom-



pette, battez Tambour.

N<sup>o</sup>. 9.



Lorsque le Sexe



Fémi - nin Querelle a - vec le



Malcu - lin, La paix est fa - cile



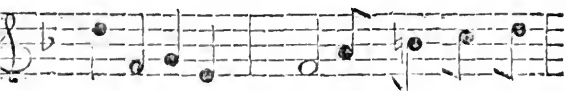
à con - clú - re; En les fai-



sant changer de ton. L'amour qui



scàit la ta - bla - ture, Les met bien-



tôt à l'u - ni - son. La fi - lette est



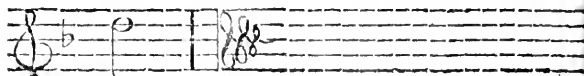
faite, pour le gar - çon, Minon, mi-



net - te ; Et le gar - çon pour



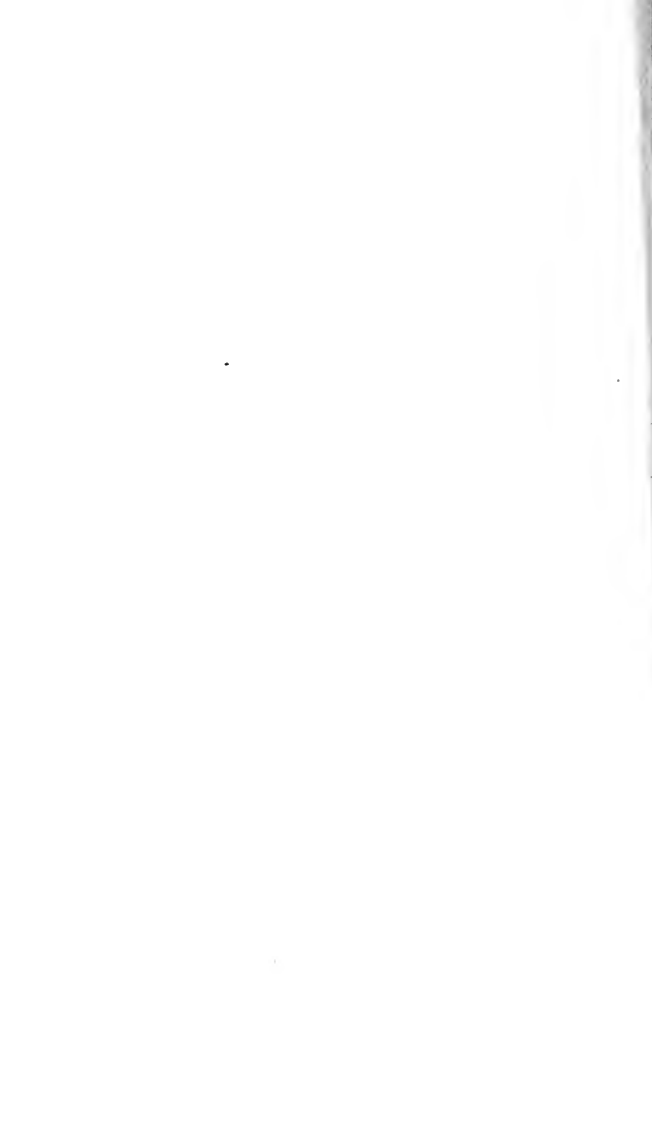
la fil - lette , Mi - net - te , mi.



non.

*Fin du tome quatrième.*











PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

P.	Legrans, Marc Antoine
1775	Ouvres de Le Grand.
L6	Nouv. ed., rev., cor. & augm.
1770	
+.	

